

## Jeunes cherchent place

À partir d'un travail de groupe et individuel avec des étudiants de la banlieue Nord de Paris, l'auteur se propose d'expliquer le mal-être et les jeux d'errance des jeunes. Elle met en cause les dispositifs de sélection et d'orientation de l'institution universitaire et les processus d'exclusion de toute place dans la société. Une société de jeunes vouée au vide psychique et au narcissisme. En démontrant les mécanismes destructeurs, Nicole Baldé-Georgin contribue à une réflexion de prise en charge réparatrice des problèmes si aigus aujourd'hui de l'adolescence.

Nicole BALDÉ-GEORGIN est docteur en sciences humaines. Elle est chargée d'enseignement à l'UFR de communication de l'université Paris-XIII où elle est responsable du secteur de psychologie sociale et des relations humaines. Psychosociologue, elle assure également des formations et des consultations auprès des professionnelles des structures d'accueil de la petite enfance et de l'adolescence ainsi que des interventions dans les institutions du travail social.



140 F

73951

Daniel Leprince  
Diana Ong © Document SuperStock

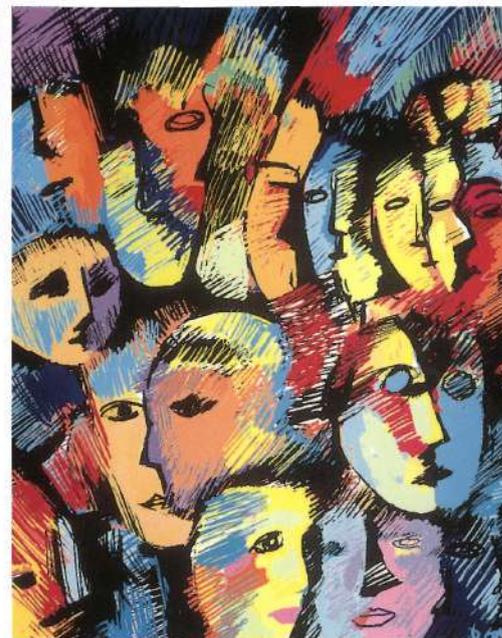
DBB

Nicole Baldé-Georgin

Jeunes cherchent place

RE-CONNAISSANCES

# Nicole Baldé-Georgin



## Jeunes cherchent place

Desclée de Brouwer

## Collection « Re-Connaissances »

Collection dirigée par Max Pagès et Fraga Tomazi

Nicole Aubert, Vincent de Gaulejac, Klimis Navridis (textes réunis par),  
*L'aventure psychosociologique.*  
J. Barus-Michel, F. Giust-Desprairies, L. Ridel, *Crises. Approche psychosociale clinique.*  
Michel Bonetti, *Habiter : le bricolage imaginaire de l'espace.*  
Alain Bron et Vincent de Gaulejac, *La gourmandise du tapir. Utopie, management et informatique.*  
Jacques Cosnier, *Le retour de Psyché. Critique des nouveaux fondements de la psychologie.*  
Alain Delourme, *La distance intime. Tendresse et relation d'aide.*  
Jean-Michel de Fourcade, *Les patients-limites.*  
Patrick Gaboriau, *SDF à la Belle Époque.*  
Vincent de Gaulejac et Shirley Roy (sous la direction de), *Sociologies cliniques.*  
Vincent de Gaulejac et Isabel Taboada Léonetti, *La lutte des places.*  
Michel Legrand, *Le sujet alcoolique.*  
Joyce C. Mills et Richard J. Crowley, *Métaphores thérapeutiques pour enfants.*  
John C. Narcross et Marvin R. Goldfried (sous la direction de), *Psychothérapie intégrative.*  
Max Pagès, *Psychothérapie et complexité.*  
Nadia Panunzi-Roger, *Le toxicomane et sa tribu.*  
Marie L. Pellegrin-Rescia, *Des inactifs aux « travailleurs ».*  
Nielle Puig-Vergès, *Margaret Mahler. Une vie, une œuvre.*  
Suzanne B. Robert-Ouvray,  
*Intégration motrice et développement psychique.*  
*Enfant abusé, enfant médusé.*  
Ernest Lawrence Rossi, *Psychobiologie de la guérison. Influence de l'esprit sur le corps.*  
Jocelyne Vaysse, .  
*Images du cœur.*  
*La danse-thérapie.*  
Laetitia Violet-Chartier et Michel Ravier, *L'homme aux voix. La névrose obsessionnelle.*

*A Sindyan, ma fille, si petite et déjà si grande.*

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation de copie (6 bis, rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris).

© Desclée de Brouwer, 2000  
76 bis, rue des Saints-Pères, 75007 Paris  
INTERNET : [www.descledebrouwer.com](http://www.descledebrouwer.com)

ISBN 2-220-04820-9

## Remerciements

*J'adresse mes remerciements les plus chaleureux à Max Pagès, professeur émérite à l'université Paris-VII, qui, par son ouverture et sa disponibilité, m'a permis de maîtriser ma pensée et d'aborder, au mieux, la démarche multiréférentielle dans toute sa complexité.*

*Je le remercie aussi, bien plus précieusement pour moi, pour son émotion et sa force de vie.*

*Je dis aussi merci*

*à Pierre Moeglin, pour m'avoir soutenue dans mon inconstance et encouragée*

*et à tous ceux qui m'ont aidée par leurs suggestions et discussions.*

## Sommaire

Préface de Max Pagès.....	11
Liminaire.....	17
1. Rémy ou « s'en sortir pour ne plus être un pantin » . . . . .	23
Zombie dans l'espace scolaire, 24. - Vide de la quotidienneté et désarroi du « Je » pour se dire..., 27. - L'espace fantasmatique : l'impossible, 29. - Une logique fusionnelle, 31. - Le tissage narcissique, 32. - Vide du sexe et barreaux-artifices, 34. - Où ça renvoie au père-mère, 36. - Sois beau et tais-toi ou de la fonction de l'idéologie, 38. - Un système auto-socio-référentiel, 40.	
2. La question du sujet.....	45
Narcissisme et structure de la subjectivité, 46. - Modernité psychique et modernité sociale, 50. - Pour une pensée en multiréseaux, 56.	
3. Thématique.....	67
4. L'institution scolaire ou l'impasse d'une inscription. . . . .	75
Sur le vif d'une dépossession, 75. - Les savoirs déracinés, 91. - Effet de déréalisation sociale, 94. - Idéal de l'institution et jeux de miroir, 95. - L'Aima mater, 96. - Entre émergence et anéantissement, 97. - Propos sur les mouvements des jeunes, 101.	
5. L'adolescence ou l'histoire d'une déliaison.....	115
En défaut d'une énonciation, 115. - Du hors-lieu de l'espace-temps, 117. - Les dépendances de l'enfance, 133. - L'absence du re-père, 146. - Entre le vide et les images, 152.	

6. Logique du social et ordre de l'imaginaire.....165

De l'inscription du sujet, 165. - L'espace matriciel, 166. - Une question de logique, 167. - Le principe d'exclusion-inclusion, 171. - La place impossible, 175. - Les boucles du social et du psychique, 185. - Pour la complexité de l'écoute et de la rencontre, 192.

Bibliographie.....199

## Préface

Nicole Georjin cherche à comprendre et à faire comprendre le désarroi et la dérive d'une grande partie de la jeunesse d'aujourd'hui. Ce n'est pas un essai rapide, sorti tout armé d'une intuition de l'auteur, comme il en paraît beaucoup, mais une véritable réflexion, partant de l'expérience d'enseignante de l'auteur, et poursuivie par une recherche patiente et des interviews approfondies. Ce n'est pas non plus une recherche désincarnée. On sent, à la lire l'implication même de l'auteur, son souci pour les personnes, sa compréhension intime de processus qu'elle a peut-être traversés elle-même.

La recherche part du sentiment de vide éprouvé par beaucoup de jeunes gens, entraînant une sorte de dérive existentielle, d'une forme d'activité ou de non-activité à une autre, sans qu'aucune d'elles prenne véritablement sens à leurs yeux.

L'auteur, c'est l'originalité de sa démarche, analyse cette façon d'être, ce positionnement existentiel, aussi bien du côté psychique que du côté social, ou plutôt dans l'entrecroisement du psychique et du social.

Ainsi en est-il de Rémy, que l'auteur nous fait connaître d'emblée. Rémy, « ballotté dans les institutions où il n'est pas reconnu [...] comme sujet engagé dans une responsabilité et une production », dont la place qu'il y occupe « est totalement désinvestie » ; « Rémy, exclu des institutions, s'en exclut ».

Ce vide, dans l'institution et dans la vie sociale « régulière », se remplit par d'autres formes de socialité, telles que le groupe, la musique... Elles sont le lieu d'une construction psychique au niveau de l'imaginaire, de type narcissique, où le sujet se retrouve indéfiniment dédoublé, accepté et reconnu par un autre lui-même. Lieux d'attachement violents, mais instables, qui se reconstruisent

indéfiniment ailleurs, de groupe en groupe, sans permettre vraiment le dépassement du narcissisme, l'affrontement du manque et de la castration symbolique, l'inscription dans une réalité sociale adulte qui renvoie à autre chose que soi. Entre ces processus d'exclusion réelle et d'inclusion imaginaire, c'est à un certain échec de l'adolescence que l'on assiste, l'adolescence conçue précisément comme la confrontation au deuil d'une image rêvée de soi, en même temps que, et permettant, l'affrontement de la réalité sociale.

L'auteur explique et justifie cette démarche, que nous appelons dialectique, ou complexe, au sens où l'entend Edgar Morin. Complexe ne signifie pas compliqué, bien au contraire, mais désigne pour nous l'entrecroisement de l'analyse psychologique et psychanalytique avec l'analyse des déterminants sociaux. Ce n'est pas la psychologie supposée « des jeunes », ou leur mentalité, qui est supposée située au foyer des problèmes, ni des mécanismes sociaux d'exclusion, ou autres, mais précisément l'interaction de ces deux types de déterminants, qui crée un certain type de tissu psychosocial, par lequel le social (l'État, l'école, la famille...) contribue à construire une forme de psychisme, qui structure en retour les relations et les situations sociales. Nous sommes de plus en plus nombreux à expérimenter une démarche complexe de ce type dans les sciences humaines, que ce soit à propos de problèmes sociaux du chômage, de l'exclusion, de l'ascension ou du déclin social, de l'étude des trajectoires individuelles et familiales, ou au niveau micro-sociologique des phénomènes organisationnels, du stress notamment, ou, au niveau individuel, de la psychothérapie<sup>1</sup>.

Nicole Georgin décline ensuite cette orientation par l'analyse de l'institution scolaire, surtout au niveau universitaire. Là encore, l'institution est prise tant du côté des procédures que de la façon dont

elles sont vécues par les étudiants, leur donnant le sentiment d'être traités comme un objet, et suscitant chez le lecteur des réactions oscillant entre l'odieux et le ridicule.

Puis l'accent se déplace de nouveau dans le livre vers le pôle psychologique, pour analyser les processus de « déliaison » à l'adolescence.

Le dernier chapitre énonce de façon plus générale les processus sociaux et psychiques en œuvre, leurs articulations et bouclages mutuels, qui constituent le tissu psychosocial de ces jeunes à la dérive.

La conclusion amorce une réflexion méthodologique sur les pratiques des professionnels engagés dans un travail auprès des jeunes, dans des situations diverses, psychologues, travailleurs sociaux, psycho-pédagogues... Là encore l'auteur préconise la voie d'une écoute et d'une rencontre complexes, qui évite de psychologiser de façon exclusive les phénomènes en ignorant les déterminismes sociaux, ou, à l'inverse, de se limiter à une approche « objective », déterministe, de la situation. Il s'agit au contraire de prendre au sérieux la parole du sujet, pour instable et faible qu'il apparaisse, son désir de s'exprimer socialement, de le soutenir dans cet effort, et de l'aider à affronter les désillusions et déceptions inévitables qu'il est appelé à rencontrer.

Nous sommes devant un ouvrage de qualité, sans concessions aux modes et aux recettes, étayé sur des observations précises, une réflexion et des lectures approfondies. Il est susceptible d'intéresser et d'aider non seulement les professionnels de l'aide aux jeunes, mais, plus généralement, les parents et les éducateurs à réfléchir aux problèmes de la jeunesse et à leur propre action.

Max Pagès

1. Les références commencent à être nombreuses dans ce domaine. Citons simplement quelques ouvrages : Aubert N., Pagès M., 1989, *Le stress professionnel*, Paris, Klincksieck. — Carreiro T.C., 1993, *Exclusion sociale et construction de l'identité*, Paris, L'Harmattan. — Hérelle-Dupuy E., 1994, *Femmes au chômage*, Paris, Hommes et Perspectives. — Herbert J., 1995, *Images du corps et échec scolaire*, Paris, Hommes et Perspectives/Desclée de Brouwer. — Pagès M., 1993, *Psychothérapie et complexité*, Paris, Desclée de Brouwer. — Robert-Ouvray S., 1996, *L'enfant tonique et sa mère*, Hommes et Perspectives. — De Gaulejac V., 1987, *La névrose de classe*, Paris, Hommes et Groupes.

*... Miroir, dis-moi encore, suis-je la plus belle ? Bien sûr, ma colombe, que tu es la plus belle, puisque moi, le miroir, je suis le système de ta beauté.*

*Dis-moi, miroir, connais-tu un autre miroir qui ne serait pas de mon système ?*

*Ce n'est pas possible, ma colombe car... si un tel miroir existait quelque part, à l'instant où tu te regarderais dedans, il deviendrait aussitôt ton système par enchantement.*

*... Dis-moi, miroir, m'aimes-tu ?  
... Bien sûr, ma colombe que je t'aime...  
Grand Dieu, pourquoi faut-il constamment que je te le demande ?...*

Bercoff-Deville-Salomon

## Liminaire

L'adolescence est un processus de passage, lieu de crises, de contradictions, de secrets et d'énigmes, lieu où le « je » flottant est encore l'espace du rêve.

Pour moi, elle a été, pour autant que je m'en souviens, cette phase complexe, jeu d'imaginaire et de réalité, où je me métamorphosais, au rythme de mes ciels et de mes pluies... pour ne pas, peut-être, déjà mourir d'inexistence sous le poids d'une place, par l'Autre assignée, place payée trop cher, souvent.

Place que j'ai, par la suite, toujours refusée pour ne pas m'étioler dans la grisaille et dépérir d'ennui. Place que j'ai fuie, au risque d'une insécurité matérielle, pour éviter ce que je craignais le plus, le manque à être.

Aujourd'hui, j'ai atteint l'âge de la sagesse et de la sérénité. Mais je reste cependant accrochée en ce nœud fragile où liaison et déliaison, continuité et rupture se partagent le pouvoir.

C'est là où on est peut-être lorsque l'on cherche une place hors destin, utopique, place qui tente, en tout cas, de toujours maintenir ouvert le désir d'être.

C'est sur cette trame qu'est venue s'articuler la recherche sur les jeunes adultes dont il est question dans ce livre.

Ils ont vingt ans. Et ils vivent en banlieue. Ils sont souvent dans la galère... ou ils traînent un certain mal-être, fait de spleen et de douleur aussi. Ils sont les symptômes vivants de ces années de défaillance, traversées par la maladie et les crises, crise économique structurelle à arrière-goût d'éternité, charriant la gangrène d'un chômage irrémédiable, crise du lien les lançant à tout vertige dans une mouvance sans fin, certes avec des moments de rupture et de repères, moments eux-mêmes cependant déterritorialisés, incertains et éphémères.

Et puis, il y a aussi ceux qui sont porteurs des lignes de choc d'une turbulence, celle qui fait peur souvent comme si elle était annonce prémonitoire d'un danger plus grand, celle d'une dérive, cette fois inexorable, puisant son soufre dans l'avènement d'une lente implosion.

J'ai passé quatre ans avec ces jeunes adultes, dans une interpellation continuelle et l'écoute d'une parole qui surgissait là, un peu partout, dans les lieux où je pouvais la saisir : atelier de recherche, entretien, rencontre dans les espaces de vie, compulsion d'enquêtes et d'ouvrages théoriques.

J'ai donc interviewé, entendu, relié... et je me suis mise à raconter. C'est de cela dont parle essentiellement ce livre.

Cela, c'est l'errance et le jeu qui la sous-entend : jeu d'identité, de positionnement et de recherche de place, place dans l'espace social organisé mais aussi place de Tailleurs, de l'entre-deux, là où se mêlent les passes et les hors-jeu, place de balisage qui accroche un moment et qui fait être mais qui ne retient pas, place qui tient lieu parce qu'elle branche le souffle, place abandonnée aussi parfois sous les coups alourdis d'un destin.

Qu'est-ce qui fait place ? Qu'est-ce qui fait lieu ? Qu'est-ce qui dans la socialité entre en lien avec les investissements imaginaires et leurs relances symboliques ? Et pourquoi « Je », dans sa quête, vacille-t-il à l'instar de l'ultime éclat d'un firmament restreint ?

Les jeunes errent, vagabondent dans les zones du clair-obscur des formes contemporaines d'une socialité, faite d'inconsistance et de précarité. Par leur mouvement, ils en indiquent les points sensibles et névralgiques. L'espace social devient un lieu problématique.

Il y a d'abord les profondes transformations du monde du travail avec ses effets tant désastreux que pervers : un manque de place qui s'y organise et s'y génère.

Et sur ce terrain, les banlieues sont particulièrement laminées. Ce qui fait que les jeunes, quelque part déréalisés, se traînent et meurent à petit feu, mis à part leurs quelques exploits de violence. Ici, il n'est point besoin de chercher. L'emploi, on ne connaît pas. Si tu prends en compte ma peau, mon nom, et la cité où j'habite, tu as tout compris. Pas la peine de se lever... on ne répond même plus aux petites annonces, me confie Slimane, découragé.

Dans ce contexte, il est encore heureux que la famille fonctionne comme refuge et lieu de ressources, même si c'est parfois à minima.

Le lien familial reste donc prospère, alors que parallèlement il y a dissolution d'un lien social fort, restriction du champ symbolique de l'échange au profit de la profusion de réseaux multiples et petits groupes de pairs et similaires, ne renvoyant qu'à eux-mêmes sur fond de repli sur soi, d'indifférenciation et de base fusionnelle.

Et puis, il y a l'école avec ses stratégies de ventilation, d'échec et de rejet qui touchent massivement les jeunes des milieux populaires. Les autres s'en sortent plus ou moins bien, pour la plupart, plutôt mal que bien.

De toute façon, l'instabilité est partout manifeste. Instabilité qui est, dans un tout autre domaine, renforcée par le dispatching des modèles familiaux et parentaux.

Le jeune adulte fragile ne rencontre donc souvent qu'un entourage fragilisé.

A cela s'ajoute le désenchantement amoureux. La sexualité avec ses rêves et son imaginaire s'est fourvoyée aussi, désintégré par le mouvement de sa propre libération tant technique que culturelle.

Quant au lien politique, il est également détruit pour raison de défiance, par peur d'être utilisés, « récupérés » comme ils disent.

Il n'y a plus d'ensemble. Donc, plus de grande coalition. Seules émergent quelques luttes ciblées sur des revendications localisées dans l'immédiateté, soutenues par des solidarités épisodiques se reliant aux failles des mêmes adversités.

J'ai voulu restituer ce que tout cela dévoile comme position d'existence en ce point précis de l'entrecroisement d'une relation sociale fomentée d'ingrédients de ce type et d'une organisation psychique ne se nourrissant jamais d'une intra-subjectivité pure. On entre ici dans l'espace de la signifiante<sup>1</sup> narcissique, de l'oscillation métaphorique entre, à un de ses pôles, un Œdipe meurtri et malmené et à l'autre, un vide chaotique qui risque d'aspirer, dans ses méandres, une subjectivité qui se perd dans la désagrégation des identifications et des repères identitaires.

Je suis partie essentiellement de ce que les jeunes me disaient. Et ce qu'ils me disaient, c'était de l'ordre d'une certaine dérive du

1. J'appelle espace de signifiante ce lieu où le sujet cherche à se poser comme identité en regard de l'unité nécessaire du symbolique, *en regard* et non pas déjà dans son cycle.

sujet. Processus, pourrait-on dire, banal à l'adolescence<sup>2</sup>. Mais ce qui l'était beaucoup moins, c'était la manière dont ils me racontaient leur histoire.

Cette histoire se structurait autour d'un certain manque. A preuve, ces quelques phrases extraites d'entretiens : « Je suis vide » — « Si je pouvais savoir qui je suis » — « Il y en a qui pleurent quand leur personnage meurt » — « Y a-t-il quelque chose en dessous du masque ? » — « Il y a constamment des voix dans ma tête qui disent oui, non, oui, non. Et moi, je suis tantôt oui, tantôt non. Oh, je ne sais pas... c'est peut-être parce que je suis vieille maintenant... sinon, je me resuiciderais encore », phrases que je relate ici parce qu'elles me semblent significatives d'une certaine détresse.

Cependant, ce sentiment de vide, bien qu'étant le point nodal de leur discours, ne fonctionnait pas seul. Venait s'y greffer le déploiement d'une parade imaginaire, déploiement tout en fluidité et mouvance, parfois très intensif, comme s'il y avait quelque part, contre une menace de mort, de la rage à survivre. Kaléidoscope d'images, mise en scène fantasmagorique, repères incertains, ruptures atomisées, réseaux de « looks » fugaces et de cordons de Walkman entremêlés, et enfin et surtout, au ras de l'angoisse, la quête d'un impossible regard, tels sont les indicateurs qui me viennent à l'esprit pour signifier le mirage.

Ce mirage, d'abord entendu comme signe d'une certaine absence — absence du sujet à lui-même — prit ultérieurement pour moi un autre sens : j'eus le sentiment alors que, dans l'investissement au travers de ces signes, tant fascinants qu'éphémères, il y avait un jeu d'existence, un mouvement pour se maintenir et se dire.

C'est à ce creux d'images et d'émotions que sont venues s'ancrer mes interrogations. Qu'est-ce qui, aujourd'hui, permet de rendre compte de ce vécu et à quelle théorie du sujet peut-on se référer pour l'entendre ? Qu'est-ce qu'avoir une identité ? Est-ce qu'on peut voir uniquement en celle-ci, selon une définition psychanalytique, « le lieu d'où parle celui qui parle et celui qui parle indique d'où il parle en disant je, c'est-à-dire, en parlant *en son nom* » (Descombes, 1977, p. 45).

2. Ces jeunes ayant entre dix-neuf et vingt-deux ans, on pourrait plutôt parler ici de post-adolescence. Voir à ce propos C. Revault d'Allones, Préface à A. Giami, F. Berthier, F. Gosselin (1984).

Ou bien le sujet parlant n'est-il pas aussi celui qui parle dans une institution qui fonctionne comme le support de son identité et dans laquelle il se reconnaît ? Comment comprendre le rapport du sujet aux significations qui marquent l'époque ? Comment le sujet se situe-t-il « en crise » face et dans ces institutions sociales, elles-mêmes en mutation ?

Les jeunes qui m'ont parlé ont entre dix-neuf et vingt-deux ans. Ils sont en fin d'adolescence. On pourrait donc objecter que leur discours n'a rien de particulier, l'adolescence étant une période de quête d'identité, de réélaboration de l'image de soi, des autres, du système relationnel. Je répondrai à ceci que si effectivement il y a bien là des processus psychologiques maintes fois décrits, l'essentiel de ce qu'ils m'ont dit ne peut se réduire à ces indications simplificatrices. Parce que justement peut-être, de leur adolescence prise au sens classique, ils ne s'en sortent pas. A moins qu'au contraire, ils ne s'en soient déjà sortis.

Mais de toute façon, il pourrait se dessiner là quelque chose de bien plus fondamental et qui serait de l'ordre du *narcissisme comme nouvelle structure du sujet*.

Le narcissisme est avant tout, on le sait, un concept fondé par la psychanalyse. Mais pour ma part, je n'avais aucun doute : je ne pouvais, pour comprendre, me limiter à ce type de construction.

Pourquoi ? Parce que tout simplement ce discours ne dit pas tout le pourquoi et tout le comment. L'affaire n'est qu'une affaire interne, tout au plus intersubjective, se nouant autour du jeu des identifications comme élément central. La dimension du social y étant occultée, cela donne un système d'interprétation peu exhaustif pour cerner ce qu'il en est des jeux, du plaisir et des souffrances.

Au regard de ces insuffisances, j'ai donc décidé d'aller plus loin et de rechercher une articulation à ce non-dit des théories classiques. Ce non-dit dont j'étais persuadée de l'importance.

Peut-être parce que moi-même j'y ai été confrontée dans mon vécu autrefois mais surtout parce que j'ai pu le saisir dans le vécu des jeunes adultes que j'ai interviewés. Parce qu'ils ont pu aussi le dramatiser parfois dans le lieu d'une certaine écoute et enfin aussi parce que lorsque je leur renvoyais leur miroir, ils s'y reconnaissaient.

Je n'ai pas eu, bien entendu, la prétention de tout cerner. J'ai désiré seulement aborder le sujet d'une autre façon dans la recherche

d'un axe conceptuel, susceptible d'éclairer les mécanismes qui poussaient ces jeunes à se dire dans un espace d'illusion, qui n'était rien d'autre que celui de leur propre reflet, dans la fragilité même d'un « melting pot » de références fluides, sans ancrage, et surtout dans tout cela, ce qui faisait lien avec le social. En ce sens, Rémy a été le lieu de mes premières intuitions. C'est à partir de ce que j'ai pu entendre de son histoire que je me suis hasardée à dessiner ma première carte.

## 1

### Rémy ou «s'en sortir pour ne plus être un pantin »

J'ai tenté de cerner au plus près ce qui, du côté du sujet, pouvait opérer comme connexion du social et du psychique.

Au travers de ce que Rémy a pu me donner de sa parole, dans le récit qu'il donne d'une séquence de sa vie, on peut voir émerger un thème d'une incidence certaine quant au rapport subjectif qu'il interpelle. Rémy, en mettant au centre de son discours la question de sa place, parle de l'exclusion et dévoile combien celle-ci renvoie à l'Impossible et à l'angoisse de la solitude.

Les indices cliniques qui peuvent être relevés sont inévitablement morcelés. Mais ils sont essentiels quant au motif du narcissisme.

Le narcissisme, on va le voir fonctionner sur un double registre, d'abord comme mécanisme de défense, puis, quand il est dynamisé, comme espace de transition, ouvrant sur une forme d'inscription sociale et subjective et constituant ainsi un ombilic primordial pour l'identité.

Lorsque j'ai demandé, lors de la première séance de groupe, de choisir un prénom symbolique, Rémy a d'abord refusé en expliquant vaguement que le prénom, c'était un signe d'identité et qu'il n'aimait pas en changer parce que c'était un peu la perdre. Peut-être est-ce pour ne pas perdre cette identité qu'il nous a donné enfin « Myré ». Il a même précisé, légèrement goguenard :

*Vous pouvez ajouter ad... admiré, comme cela, je suis sûr de m'y retrouver.*

Des séances de groupe que je n'ai point analysées — elles constituaient alors pour moi un lieu d'« attention flottante » — je me rappelle que Rémy disait, au début, qu'il avait de multiples contradictions et que tout cela lui semblait manquer de cohérence. Ensuite, plus tard dans le temps, il nous a raconté qu'il oscillait entre le délire quand il se « flashait » (drogue) et la quotidienneté qui lui semblait banale. Un jour, il est arrivé et nous a dit qu'il avait un petit héritage et qu'avec un copain africain, il allait monter un bar. Il nous a décrit « son » bar. Nous étions sous le charme. C'est dire combien Rémy y croyait. Quinze jours plus tard, il nous a dit qu'il désirerait être musicien. Quand, ce jour-là, je lui ai demandé de jouer le rôle contradictoire, il l'a joué pendant quelques minutes, puis il a refusé de continuer, disant qu'il ne voulait pas que cela le démolisse, qu'il ne voulait pas être démoli, justement maintenant où il venait de rencontrer une fille qui l'accrochait « sérieusement ».

J'ai revu Rémy un mois plus tard, pour des entretiens individuels : à ce moment-là, il « était encore » musicien mais la fille avait disparu de son espace.

Quand j'ai commencé ces entretiens, Rémy avait abandonné son année en faculté (1<sup>re</sup> année de DEUG).

## Zombie dans l'espace scolaire

De cette année de faculté, il raconte qu'il « y est tombé par hasard » parce qu'il se demandait, venant d'abandonner « un boulot qui avait merdé pendant l'été », ce qu'il allait faire, et que « ne sachant plus quoi trop foutre » il s'est dit qu'il allait « aller en fac, parce que de toute façon il n'y avait pas autre chose ».

Alors commencent pour lui les affres de l'inscription :

*Je suis allé dans un centre d'information, et puis, j'ai fait un peu le tour des facs et puis je suis tombé dans un centre CIO... Là, j'ai regardé les papiers et puis j'ai vu un truc où on fait de la photo, du graphisme, de l'administration, du politique, du social. Je me suis dit : oh, pourquoi pas ! J'ai pas été chercher plus loin, parce que je n'avais pas envie de chercher plus loin. J'ai été voir à V., j'ai pris un dossier d'inscription. Je trouvais que c'était déjà assez compliqué comme ça de s'inscrire. Tu ne pouvais pas savoir comment c'était*

*chiant. (Il rit.) Ah ! là, là ! Il fallait avoir, tu ne peux pas savoir la galère, il fallait un duplicata du bac, et puis des... états de preuves de notes, des recommandés pas possibles. Ah ! là, là ! J'ai failli ne pas... ne pas me faire inscrire et puis bon, j'ai réussi à m'inscrire, tant bien que mal. Et puis, je suis tombé là-dedans.*

Le décor est ici planté. La plupart des énoncés comportent des éléments figuratifs, flous ou nets, de type anal parfois et nous renseignent certes sur la structure langagière (dissolution du langage ou signe d'intolérance à nos carcans sociaux ?) mais aussi sur les dispositions de Rémy vis-à-vis de ce haut lieu scolaire qu'est l'université.

En effet, son année en faculté vient tout d'abord à la suite d'un « boulot qui avait merdé » et « de toute façon » parce qu'« il n'y avait pas autre chose ». Après des péripéties assez périlleuses allant de passage en passage dans les « centres d'information » aux tracasseries administratives « de l'inscription », Rémy est, en fin de course, « tombé là-dedans ».

Au travers de ce discours, on peut cependant lire la topographie de l'institution. Topographie objective : on connaît le fonctionnement de la bureaucratie où l'individu est ballotté de lieu en lieu, sans savoir bien souvent où il va, sans compter la structure spatiale de la faculté de V., qui est souvent pour celui qui ne la connaît pas un véritable labyrinthe. Topographie représentative : on sait qu'actuellement les institutions scolaires sont fortement critiquées et perçues souvent comme inadaptées aux besoins et aux désirs de la population \ Topographie subjective, c'est-à-dire telle que Rémy la ressent : espace neutre, à la limite non identifiable : « J'ai vu un truc où on fait de la photo, du graphisme, de l'administration, du politique, du social, je me suis dit : oh, pourquoi pas ! J'ai pas été chercher plus loin. » Espace assimilable en quelque sorte à un espace vide, un « dedans » dans lequel on est « tombé » sans savoir au juste pourquoi. On peut ajouter à cela le passé de la trajectoire scolaire où on rencontre la même exclusion du sujet. A la question « As-tu choisi le bac L ? », il répond :

*Non, j'avais repiqué ma troisième et j'étais aussi nul la deuxième fois que la première.*

1. Voir notamment les recherches du GFEN (1986).

Pour le reste, cela a été l'affaire de ses parents « qui ont poussé un peu au cul les profs » afin qu'il puisse faire un bac L, dans une « boîte à riches à Meudon ». Ce qui ne l'a pas empêché, lui, de son côté, de continuer à désinvestir totalement.

Le discours que Rémy me tient sur ce désinvestissement aurait pu me sembler implacable s'il n'y avait eu, quelquefois, d'autre prises de parole. Ainsi, parlant des examens du bac, il me fait part de son ressenti, ressenti qui est d'un tout autre ordre :

*J'ai trouvé ça simple. Et puis bon, parce que je trouvais que ce n'était pas un examen, ça m'avait déçu. J'ai été un peu déçu à la sortie... parce qu'on parlait beaucoup de ce truc-là... Je ne trouvais pas que je m'étais surpassé pour l'avoir<sup>2</sup>... C'est vrai qu'il y a des moments où quand je décide, qu'il faut faire bien pour réussir un truc, j'y arrive des fois et puis j'y arrive bien.*

Prises de parole significatives puisque, à défaut de marquer un véritable investissement, elles contrastent cependant avec le « je-m'en-foutisme » affiché du début et révèlent quelque chose de l'ordre d'un désir de reconnaissance de soi où on peut entendre à la fois une souffrance dans ce « non-dit » de l'échec (« j'y arrive des fois ») et une source possible d'investissement (« j'y arrive bien »), investissement qui, en référence au réel, semble du reste, pour Rémy, nécessaire puisqu'il ajoute :

*Le bac m'a fait un peu de bien quand même... parce que j'ai pas envie de partir comme zonard.*

Décor de papiers, au sens littéral comme au figuré (« me foutre devant une feuille de papier... ! » dit Rémy en parlant de ses activités scolaires), espace vide et vidé, l'espace de l'institution est ostensiblement atone. Il a comme correspondance, du côté du sujet, un vécu d'indifférence, indifférence du désir dans la mesure où aucun objet ne peut le brancher, indifférence aussi comme mécanisme de défense contre la blessure narcissique que la situation d'échec pourrait induire.

2. Voir à ce sujet l'analyse de la fonction de l'examen en regard de l'Idéal du Moi, in J. Chasseguet-Smirgel (1975).

## Vide de la quotidienneté et désarroi du « Je » pour se dire...

Quand je rencontre Rémy pour les derniers entretiens, il me parle avec fermeté de sa décision de devenir musicien, de « faire l'artiste » comme il me le dit avec un petit rire que je soupçonne d'être déjà une mise à distance. On aurait pu croire qu'il s'était enfin fixé, qu'il pouvait envisager sa vie, ou, pour parler en termes psychanalytiques, on aurait pu dire qu'il avait trouvé en la musique l'objet Idéal à partir duquel il allait se structurer, d'autant qu'il en parlait avec passion.

Mais cette passion fonctionne, en fait, comme para-vide. Certains indices sont là pour y faire penser. En effet, sa décision d'être musicien prend racine dans une séquence de la quotidienneté qui n'est pas banale. Il avait abandonné la faculté, il avait de nouveau abandonné sa chambre (durant l'année, il a changé au moins trois ou quatre fois de lieu). Cela est dû à sa situation financière — étant étudiant et sans argent, on ne peut pas se fixer où on veut — en relation cependant avec des investissements psychologiques fragiles : en effet, il a fait plusieurs projets de vivre en appartement avec des copains qui ont échoué, ce qui fait que l'on aboutit de nouveau à l'exclusion du sujet, de son lieu de vie, cette fois.

Pour en revenir aux deux éléments combinés, l'abandon de la faculté qui le met dans une situation similaire à celle « où on est en vacances », où « il n'y a plus d'école, il n'y a plus de société (*sic*)... plus de contrainte... où on ne se lève plus le matin... deux heures à petit déjeuner... et où on s'emmerde » et l'abandon de sa chambre, ce qui fait qu'il « se retrouvait » sans se retrouver « plus ou moins chez des gens » alors qu'il « n'avait aucune raison d'y être », ces deux éléments l'ont mis face à la solitude, ce qui l'a « fait un peu rattaquer » et « puis prendre des décisions plus costaudes ».

Cette solitude renvoie, en fait, à un vide terrible, vide de la quotidienneté, qui était parfois tel qu'il « n'arrivait même plus à savoir » ce qu'il faisait. Dans ce vide, il y avait pourtant des objets, « des gens intéressants... le tennis... le foot... la guitare... les bouquins... » mais ces objets ne l'ont pas retenu parce qu'il ne pouvait s'y signifier (il dit par exemple qu'il a lu Shakespeare « sous toutes ses coutures » alors qu'il aurait pu le lire « en profondeur »), objets sans sens, désinvestis, ce qui l'a conduit à une réification dans « l'attente », qu'il définit comme « horrible » parce que « si on fait

une vie là-dessus, on se suicide au bout d'un temps » et « facile à vivre » en même temps, attente que « ça se déclenche », que « ça vienne tout seul », que tout d'un coup il « se mette à jouer bien de la guitare » ou qu'il « se mette à trouver la nana superbe... » et il reconnaît que c'était un peu « la stratégie de ne pas louper les occasions... ». Étaient-ce les occasions qui lui auraient permis de sortir de son vide et de se dire ?

Quoi qu'il en soit, si Rémy a vécu longtemps dans cette situation, c'est parce que, dit-il, « il a eu du mal à bien réaliser que c'était dans cette voie-là [la musique] qu'il devait chercher » et ce, parce qu'il était « trop mou... trop faible » pour se dire que c'était là qu'il fallait qu'il prenne de la « force », puisque « manifestement », il ne la trouvait pas « ailleurs ».

Ici, on peut voir la liaison social-psychique, se bouclant sur elle-même, comme un circuit qui tourne longtemps en rond, d'où il y a une échappée quand le stress devient trop intense et qu'il faut « s'en sortir ». Le Moi de Rémy est « faible » parce que le social ne lui donne aucune « force » jusqu'au moment où sa situation dans ce social est au point d'une telle rétraction qu'il décide de « se battre tout seul » contre « lui-même » pour « sortir quelque chose de lui ». Ce moment dans l'espace-temps social où Rémy ne trouve « aucune force » renvoie concrètement d'abord à une situation d'exclusion due à l'échec : « à la fac, dit-il, je voyais depuis longtemps que je ne ramais pas ». Ensuite, peut-être corollairement au manque de formation que cela entraîne, on peut également retenir le fait que Rémy n'a aucun lieu pour s'investir. N'ayant aucun travail sérieux en perspective, son mode de production actuel consiste en de petits boulots aléatoires dont il change au rythme de leur survie (« ça a merdé ») ou de son propre ennui. Quant à la faiblesse de Rémy, on peut la lire dans une structure psychologique fragile qu'il définira lui-même comme « cet immanquable désir que les choses soient bien tout de suite... » qui fait qu'il va difficilement vers les choses pour les travailler et qu'il reste très souvent à rêver de l'espace maternel.

Ainsi, il avoue rester indéfiniment dans son lit<sup>3</sup>, enfouiné,

3. C'est un système de l'époque : l'hypersomnie actuelle des jeunes gens est bien connue. Voir à ce sujet, S. Lepastier, « Le sommeil de l'adolescent : aspects cliniques » (1990, p. 332-334). Ghislain, un autre jeune interviewé,

protégé, car c'est ce qui peut lui arriver de mieux, parce que, ajoute-t-il, « si tu te lèves tôt... il faut que tu te battes avec la galère ».

Mais cette attitude régressive ne peut éternellement durer. Englué dans un social sans issue avec lequel interagit un univers psychologique fusionnel, Rémy, face à ce vide, doit absolument pouvoir se dire. La seule échappée possible est un travail sur « soi », seul susceptible, selon lui, « de pouvoir catalyser ce quelque chose que je suis... ».

On voit ici émerger une volonté de distanciation (la situation transférentielle, lors des séances de groupe et de cet entretien, a probablement joué ici, en interférence, dans le sens où elle a dû pousser Rémy à se définir). Mais si cette volonté de distanciation renvoie au réel et au vécu par rapport à l'institution, c'est au travers du filtre de la subjectivité qu'elle se laisse entendre.

### **L'espace fantasmatique : l'impossible**

*Je ne peux pas supporter le fait d'être appauvri socialement. Parce que je trouve que le monde social nous appauvrit pour tout ce qu'il nous offre. Tu vois, si on se calque, si on veut rentrer dans un tiroir social, une catégorie sociale bien précise... on est appauvri d'une façon minable. Moi, ça, ça me dégoûte... et c'est vrai qu'il faut se battre comme un chien pour pouvoir arriver, bon, ben [silence] à être... à être soi au milieu d'un univers social et puis être reconnu... parce que je refuse aussi d'être catalogué comme un marginal, un gars qui marche complètement dans sa solitude, qui est dans son délire et que personne ne comprend... Enfin, c'est pas en suivant tous les chemins que, bon... toutes les structures sociales et toutes les, comment ça s'appelle... les institutions qu'on peut arriver à se trouver soi et puis à mieux vivre... J'avoue que j'ai un mal de chien...*

Ici, l'indifférence sombre et la détresse émerge. Le réel du social avec ses places catégorisées (un tiroir, dit Rémy) dans la division sociale du travail, son univers scolaire où Rémy n'a jamais été,

dira, lui, plus prosaïquement : « Si les jeunes se lèvent le plus tard possible, c'est pour tuer le temps, car ils n'ont rien à faire de leur journée. »

jusqu'ici, reconnu, et où il a toujours été confondu, ses processus d'ostracisme du marginal<sup>4</sup> interpellent un espace fantasmatique qui n'est pas sans relation, quant au processus qui s'y déploie, avec la problématique identificatoire et, par là même, avec ce qui la gère : la famille, cette autre institution. Mais de cela, j'en parlerai plus loin.

Ce lieu fantasmatique n'est autre que celui de l'Impossible avec ses processus d'attraction-répulsion : « Si on veut entrer dans un tiroir social... ça me dégoûte... Pourtant être soi au milieu d'un univers social et puis être reconnu, c'est important (Rémy dira même plus loin qu'il désire être inséré socialement). Je refuse aussi d'être catalogué comme un marginal... mais c'est pas en suivant tous les chemins, toutes les structures sociales [...] qu'on peut arriver à se trouver soi... » Impossible qui renvoie au conflit existentiel entre naître à soi ou mourir de l'autre.

Mais cette naissance à soi, si nécessaire pour arriver à vivre hors de ce que Rémy qualifiera de « même embryon auquel tout le monde doit appartenir », est menacée dans le même mouvement d'effondrement. Il me parle alors du délire qui l'angoisse parce que cette complète solitude, il ne pourrait la « supporter ». Puis il reprend, signe de sa contradiction insoluble :

*C'est un peu ça qui m'a cassé tout le temps... la solitude, il faut arriver à se la faire, il faut passer par une certaine souffrance... J'essaye de ne pas être dépendant..., mais quand on se trouve seul, des fois, on préfère être un peu dépendant qu'être totalement libre et complètement seul et bouffé... mais je ne tiens pas à me rendre dépendant de la société... je tiens à être libre à l'intérieur... Mais libre à l'extérieur, c'est pas possible... ce serait exister dans un désert.*

Passage dedans-dehors, jeu entre être et désêtre, être libre mais en restant dedans car dehors, il y a la menace de mort. Et quand je lui ai demandé s'il avait peur parfois, il m'a répondu : « Peur des femmes des fois, oui... Peur de se mouiller. » Association libre, jeu du sens. Il reviendra plus loin sur cette peur des femmes. Quant à la peur de se mouiller, il me dit que c'est la peur « de se rater et de ne pas pouvoir

4. Je fais allusion aux mécanismes d'exclusion et au « grand renfermement » dans des espaces autres de ce qui, de la pulsion, excède. Voir à ce sujet les analyses de M. Foucault (1975).

se récupérer... c'est une espèce d'insécurité à la con à l'intérieur de moi ». Constamment, Rémy oscille entre la solitude qu'il reconnaît comme essentielle pour être soi et la sécurité dans l'autre, oscillation qui renvoie à la déréliction<sup>5</sup> existentielle de l'être jeté dans le monde et abandonné à lui-même, menacé par la folie où, dit Rémy, « ce qui [...] fait jouir à communiquer un peu aux autres [...] est impossible ».

### Une logique fusionnelle

Le mal de vivre provient du décalage entre une structure sociale, une « société » où, précise Rémy, « à force de pub, de films à la con, on vous fait croire souvent que les rapports sont très simples et que tout se passe facilement... alors que les rapports sont d'une complexité extraordinaire... » et une structure psychologique de type fusionnel, relevant plus de processus primaires, structure qui se trouve exprimée dans la manière dont il voit son rapport au monde et qu'il illustre en donnant comme exemple les films de J.-L. Godard avec ses « tas de plans, de phrases un peu décalées, qui n'ont pas tellement de suite logique... de phrases qui tombent un peu au hasard, entremêlées de phrases de lucidité ».

Et si Rémy dit « ressentir » très fortement ces mises en scène, bien qu'il faille, précise-t-il, « faire un effort de sensation », c'est qu'il retrouve son propre mode de fonctionnement, en décalage avec l'économie intellectuelle dominante, qui de son univers ne peut rendre compte.

Rémy manque d'outils culturels pour communiquer son vécu. Ce monde de la non-séparation dans lequel il baigne, rien, dans nos structures mentales, ne peut permettre de l'exprimer. Rémy ne sait pas comment « se dire ». Il n'a pas de mots pour le dire ni de logique pour le penser et il ressent cela comme manque :

*Depuis que je suis gosse, ce que je voulais communiquer, qui me faisait un peu jouissance... ce à quoi j'étais sensible... sensible et pas sensible... bon, je le communiquais comme cela, il sortait sans*

5. Au sens de Heidegger.

*structure. Il ne sortait pas. Je ne sais pas... comment le dire, mais il sortait d'une telle manière que je n'arrivais pas... à le faire passer.*

De cette difficulté, la modalité de la présence de Rémy lors de l'entretien témoigne à deux niveaux. Au niveau de cette autre langue qu'il parle, mais qui ne peut l'aider à se faire reconnaître socialement parce qu'elle est censurée : la langue des jeunes de la banlieue, langue qui ouvre le passage à la vulgarité et à la violence. Au niveau du corps car Rémy parle beaucoup par gestes. Son visage est hypermobile, jouant d'une expressivité à la limite du tic. Son discours part très vite, à l'allure d'une vivacité exacerbée, s'interrompt souvent pour se terminer dans la gestualité, accompagnée d'onomatopées et de bruits. Ici, l'exclusion du social relève plus directement de la fragilité de la structure psychologique. Ce que Rémy veut exprimer est impossible. Il est interdit de logique et de parole. Alors, un problème va devenir essentiel : celui de la recherche d'une possible transcription de « Je » imaginaire vers le « Je » social par l'intermédiaire d'une parole artistique.

Pour pouvoir communiquer l'Impossible, Rémy va chercher à se dire dans un autre espace.

### **Le tissage narcissique**

Exclu du social, de par une logique ayant ses propres visées, exclu de sa pensée et de sa parole, abandonné à lui-même, au cœur même de l'angoisse de la séparation-fusion et de ses menaces de mort, Rémy va chercher sa propre créativité dans l'espace narcissique, ce qui va lui rendre un pouvoir qui ne lui a été jamais donné, le pouvoir de « se signifier ».

C'est en ce sens que l'on peut comprendre son investissement actuel pour la musique d'où il espère sortir un langage au plus proche de lui, « pour extirper, dit-il, ce que je suis », langage qui obéit tout entier au rythme originaire<sup>6</sup> et à ses lois internes qu'il s'efforce pendant des heures de repérer : « Je recherche le détail,

6. Voir à ce sujet E. Lecourt, «Le sonore et les limites de soi» (mai-juin 1983) et D. Anzieu, « L'enveloppe sonore du soi » (printemps 1976).

explique-t-il, toujours plus de détails » pour atteindre ce « moment profond où tout est en équilibre ».

Les détails, cette passion du détail, Rémy m'en parle longuement comme si c'était dans ces détails, en l'occurrence ici signes sonores, qu'il cherchait une logique et une identité. Processus d'une quête du moi au travers de signes, ce qui l'entraîne dans une recherche sans fin, aucun signifiant n'étant là pour la retenir. Dynamique impossible. Une toile de Pénélope. Cette dynamique se retrouve partout, comme un incessant tissage, dans lequel Rémy, dans ses efforts pour se dire, se tient capturé, et, pourtant, dans la recherche d'un devenir. Incessante poursuite d'un « Je » qui pourrait enfin se dire, non pas dans le lourd processus d'une structuration langagière mais dans « cet instant », dans « cette magie » comme le dit Rémy « où je me sens tout à fait dans mon expression ».

Cet instant, qu'il cherche, sans arrêt, à reproduire, pour lequel il travaille sans relâche, ne peut être une « improvisation ». Il faut le construire. Mais où ? Quand le social désinvesti n'est plus que vide et silence, quand l'espace psychique est fragile, et quand la pensée est sans langage. Reste à le construire alors dans une autoconstruction mécanique, ce qui veut dire « avoir mariné [marine/mère mais aussi père : le père de Rémy était autrefois officier de marine] à fond sur son truc » dans la « répétition » infinie « de gestes » pour « savoir les faire au bon moment ». Et Rémy ajoute : « C'est ça la bonne connaissance de soi vis-à-vis des autres. »

Les autres ou plus précisément le lieu du groupe, Rémy en a besoin. Mais ce lieu n'a pas fonction d'échange. C'est un lieu où il peut trouver des « témoins pour se montrer et pour se réfléchir » dans un regard-miroir, une sorte de codage ultime, bloqué dans le registre de la visibilité, codage qui pourrait colmater son vide.

Ce registre du spéculaire, on le retrouve quand Rémy dit que son travail répétitif est pour lui important, qu'il s'y accroche parce qu'il pense que cela lui permettra de « sortir quelque chose » et que cela est essentiel, parce qu'il ne veut plus se « retrouver comme un pantin<sup>7</sup> » en jouant « le faux jeu » dans des positions « toujours décalées ».

7. Voir à ce sujet les analyses de J. Baudrillard qui posent le système social comme un système « de manipulation incestueuse », in *L'échange symbolique et la mort* (1976, p. 174-176).

Il se plaint, du reste, de n'avoir aucune « constance ». Rémy, pour ne plus être pantin, s'érige en pantomime : il lui suffira de travailler « toujours plus » les détails pour atteindre enfin ce moment privilégié du spectacle où il pourra savoir, dit-il, « ce que je vaudrais à la face du monde ». On en revient au besoin d'être aimé, s'inscrivant dans le pur registre de la visibilité.

Mais peut-il vraiment — cet enfant narcissique et non reconnu — s'inscrire ailleurs ? Quels sont ses référents : l'exclusion, l'échec, le monde des images ou des échos (clips/musique) et, on le verra plus loin, le regard de la mère... Et pourtant, un travail, ici, s'amorce. Rémy s'articule à un lieu où, sorti du vide, il peut se dire, lieu restant cependant fragile à la pointe de la destruction et de la mort :

*// ne faut pas que je lâche le morceau. C'est vrai que ça m'est arrivé en cours d'année de lâcher le morceau et de me laisser aller, mais c'était la galère finie, ça allait mal dans la tronche...*

### Vide du sexe et barreaux-artifices

Cette même structure et cette même angoisse à se dire, on la décèle aussi dans l'espace de la rencontre amoureuse. Dans cet espace, Rémy s'y perd, sans s'y retrouver, parfois par « ennui », parfois par « besoin de tendresse »... Mais au-delà, c'est l'absence de l'interdit qui est source de conflits, absence d'abord de l'interdit social via ses supports techniques : « Moi, ça m'aurait simplifié la vie s'il n'y avait pas eu la pilule. » Ce qui renvoie à l'autre Interdit, l'interdit qui signe l'alliance avec Éros et qui seul peut donner sens à sa position dans sa relation à l'autre :

*Quand je sortais avec une nana tout à fait banale, je me posais la question du plaisir... Eh bien, c'était pas si intense que cela, parce que la nana... j'étais pas amoureux d'elle... c'était décalé... Bon, je me plantais, quoi ! Et ça me faisait chier... A une autre époque c'était bien différent, parce qu'il y avait le passage de l'interdit, ce qui alimentait la passion en plus, quoi... et en fait que l'interdit soit coupé, moi ça... ça m'a fait couper [?]... Le décalage, quoi !*

Cette position décalée, intenable, renvoie au lieu impossible de la différence des sexes. La question qui s'y profile est celle de la place

à tenir et qui renvoie, par là même, à la place fantasmatique de l'être pour la mère. Le discours que me tient ici Rémy est incertain et se perd dans une oscillation constante entre une position féminine inconsciente et la revendication d'une position masculine. Position féminine que les filles modernes interpellent<sup>8</sup> :

*Je trouve que les nanas font plus l'amour que les mecs, certaines nanas... j'ai l'impression. Mais euh, de ce côté-là toujours, il faudrait que je cerne bien les rapports avec les nanas... parce que c'est toujours la nana aussi qui décide un peu et... pas le mec, quoi. Moi, par exemple j'aime donner de la tendresse... cela me suffirait mais la nana te pousse à passer ce stade-là.*

La déstructuration des rôles sociaux liée à la dissolution des modes de reproduction renvoie Rémy à un espace d'étrangeté : « certaines copines qui font l'amour avec tout le monde... ça me fait étrange... », espace étrange où toutes les positions se mélangent, qu'il faut absolument border. Cela débouche sur le fantasme de castration où la fille n'est pas supposée jouir.

*Il y a des mecs aussi qui font... mais enfin, le plaisir que peut prendre un mec, euh... un mec ne peut pas forcément donner un orgasme à une nana... quoi et y prendre son pied quand même...*

Fantasme de castration mais aussi trait marquant la différence, limite bien physique à ce sexe qui devient informel, non élaborable, limite physique dont Rémy me parlera à nouveau, plus tard quand il me dira que « l'homosexualité, c'est plus facile à assumer à notre époque » et que quant à lui, pour sa part, « il y a des mecs [qu'il] aime énormément... avec qui on s'envoie fort dans la gueule ». Il reconnaît que c'est de l'homosexualité latente. Mais il ne conçoit pas de passer à l'acte parce qu'il faut « s'assumer comme homme ». Quand je lui demande ce que c'est « s'assumer comme homme », il me répond alors que « c'est purement dans le temps du principe physique, l'éjaculation ».

8. Cela renvoie au changement radical de la sexualité chez les femmes : « Autrefois, la plupart subissaient. Aujourd'hui, ce sont souvent elles qui prennent l'initiative. Leur quête du plaisir est exigeante. Au partenaire de suivre. Et de les combler le plus longtemps possible » (Festtraets, Thibaud, 6-12 août 1998, p. 35).

Limite purement physique, la parole devenue pornographique fonctionne au ras du sexe. Inscription abrupte qui renvoie à une impasse, à ce vide du sexe qu'aucune parole n'élabore :

*On n'en parle pas encore... came paraît important ça... ça, on n'en parle pas... ni entre homme et femme... ni ailleurs.*

Ce qui renvoie également à ce vide de l'autre qui rend difficile le passage à une relation amoureuse :

*Même pas une engueulade... c'est ne pas savoir quoi dire... c'est ne pas savoir avouer mais, bon... est-ce qu'on s'aime, même pas se le demander, alors le croire comme ça, essayer de le faire exister comme ça...*

Ce vide de l'autre qui renvoie au vide de soi conduit Rémy à tenter de se repérer en fabriquant ses propres interdits : la fille sur laquelle il a vraiment « flashé », il « n'a pas pu faire l'amour avec » parce qu'elle n'avait que quinze ans. Quant à ses autres relations, à part quelques aventures, il met des « barreaux ». Ce vide de soi, à l'ombilic de l'existence, l'amène, à nouveau, à valoriser le regard. De la fille dont il a été utopiquement amoureux, il dit : « Ça jouait beaucoup au niveau du regard. »

### **Où ça renvoie au père-mère**

La problématique identificatoire, on peut la voir fonctionner, non pas comme origine des conflits de Rémy mais comme instance où peuvent se lire des correspondances avec tout ce que j'ai tenté, jusqu'ici, de repérer. La famille, comme toute autre institution sociale, est traversée par les mêmes courants qui sillonnent, de part en part, la socialité. L'important, ici, n'est pas tant de repérer les processus psychiques à l'œuvre dans l'identification que de voir comment ceux-ci fonctionnent dans les conflits de Rémy, comme éléments parmi d'autres.

Du côté du père, père imaginé aimant, s'amorce, chez Rémy, un processus d'identification primaire :

*Mon père est très sensible... J'ai une bonne complicité... Il me soutient dans ma bagarre... Il gueule... mais c'est pas plus mal... car, ça fait la différence<sup>9</sup>...*

Sur ce père imaginé aimant, Rémy se projette :

*Je me sens mieux dans la façon que mon père a de mordre son os... de se battre contre lui... Il a sa boîte maintenant... il fait quelque chose de moins maternant que la marine où il était avant...*

« Maternant »... « marine » : association libre, fantasme du père, qui en se battant contre lui-même, a pu se dégager de la mère, de l'institution-mère.

Quant à la mère, de l'univers fantasmatique de Rémy, elle en constitue le pôle attraction-répulsion. Dans sa recherche d'un devenir propre, il se heurte constamment à une mère fantasmatique collante qu'il « n'arrive pas à mettre de côté », parce que la mère, dans le réel, « l'écoute trop volontiers ». Entre Rémy et sa mère, il y a Rémy, désir du désir de la mère :

*Elle désirait que je sois musicien... et moi, je me sens obligé de lui rendre compte... mais d'une façon pas claire...*

Alors s'installe, entre elle et lui, un jeu pervers où Rémy, bien que s'y sentant englué, se raconte quand même, tant il a besoin d'être aimé et reconnu parce que, dit-il, « un peu trop facilement, je me repose sur le désir en me disant que ça m'aide ».

Ce qui se déroule sur cette scène renvoie, en certaines correspondances, à la scène existentielle. Rémy se trouve pris ici aussi dans un piège qui l'empêche d'être et contre lequel il se débat.

On peut voir un lien entre l'amorce d'une identification au père et le désir de travailler sur soi, de se battre contre lui-même pour se dire.

On peut voir également des points d'interférence dans ses relations avec les femmes où « il se fait draguer », situation qui n'est pas, comme je l'ai montré, uniquement fantasmatique.

Et surtout, on peut dire que problématique identificatoire et jeu

9. Le père est ressenti comme « ce qui fait la différence », amorce de la symbolique. La fonction du père comme support de l'Autorité, la Loi, est très faible : « Il gueule, dit Rémy, mais une minute après, il chiale... »

d'existence se rejoignent quant à leur articulation au conflit du naître à soi.

### Sois beau et tais-toi ou de la fonction de l'idéologie

J'ai surtout insisté, jusqu'à présent, sur la relation entre le processus d'exclusion et le désir de Rémy de se battre à partir de « soi » pour arriver à se dire et à se faire reconnaître. Ce qui peut faire penser à l'idéologie du « procès de personnalisation » que G. Lipovetsky (1983) décrit comme constitutive du monde (post-) moderne.

Il n'est pas, bien entendu, question de mettre tout sur le compte de l'idéologie mais celle-ci a sa place dans cette simultanéité de processus dont aucun n'est la cause de l'autre. Et on peut rappeler ici avec L. Althusser (1965) que l'idéologie est essentiellement rapport imaginaire aux conditions d'existence et que le sujet social se constitue dans ce rapport comme illusion à lui-même. Aussi, la logique sociale d'exclusion renferme, au profit de son ordre, sa propre contradiction : l'inclusion.

Alors qu'autrefois l'idéologie du travail était un outil précieux dans la normalisation de l'individu, aujourd'hui, cela se passe autrement. Les valeurs dominantes, tout autant normalisatrices, se centrent plutôt sur le rapport à soi. Rémy n'échappe pas à leur influence<sup>10</sup>.

Il adhère à ces valeurs d'autant que son groupe familial fait partie de la classe moyenne (mère psychologue, père ex-officier de marine, actuellement codirecteur d'une petite PME, établis en province), classe dans laquelle les valeurs éducatives comme le sens de l'autonomie et la liberté, le développement des potentialités,

10. Selon L. Althusser (1965), l'idéologie est nécessaire en tant qu'elle est un élément organique spécifique de l'ensemble social et inconsciente, en tant qu'elle est assimilée par les apprentissages continus de l'individu inséré dans les institutions, que ces institutions relèvent des micro-milieus (famille-ville-quartier) ou des appareils idéologiques d'État dont l'école constitue une pièce centrale. En tant qu'effet de ces processus, l'idéologie devient une composante de la personnalité, composante toujours fluctuante, dans la mesure où elle est le résultat d'une interaction de l'individu avec les instances de socialisation qui diffusent des modèles multiples, divers et contradictoires.

l'autoconstruction de soi sont largement diffusés. Ces valeurs sont particulièrement intégrées dans ces milieux, du fait de leur ascendance sociale, du décalage par rapport à leur classe d'origine et du fait aussi que, de par leur profession (ici plus particulièrement la mère de Rémy), ces classes ne se situent pas exactement dans le circuit de la production, ce qui fait que leur représentation de la société est celle d'un espace social « sans pesanteur<sup>11</sup> ».

Rémy se situe dans sa bulle hors du social, et cette bulle est entretenue par des processus complexes et diffus mais dont les effets sont bien réels. Le miroir dans lequel Rémy se reflète est aussi celui de son environnement, miroir qui ne joue pas seulement dans ce micro-milieu que constitue l'espace familial, mais qui est amplifié par tous les niveaux où l'idéologie circule (par exemple, les mass media avec l'idéologie du self-made-man).

Pour ces raisons qui tiennent au système de valeurs, Rémy ne dégage pas son agressivité contre l'extérieur. Il la tourne vers lui-même. La bulle sert en fait de paratonnerre : elle permet d'entériner la pratique d'exclusion-inclusion sur laquelle repose l'ordre social. Au « suis-je beau ? » de Rémy, répond en résonance le « sois beau et tais-toi ». Le retournement sur soi, cet accrochage à soi, comme seul lieu d'investissement désiré, permet de supporter le social insupportable et ce, jusque dans ce qui fait la quotidienneté. Ainsi en va-t-il du travail : pris par sa chimère, Rémy dit d'abord que s'il n'arrive pas à vivre de sa musique, c'est parce qu'il ne se sera pas « assez battu contre lui-même ». On assiste ici à un mouvement de retour de l'agressivité sur soi, ce qui conduit à une non-exploration du réseau social et par là même à une impossibilité de prise de conscience des rapports de domination. Se battre, pour Rémy, on l'a vu, c'est pour naître à soi, à partir de soi, puisque le social ne peut donner « aucune force ».

Sur cette idéologie vient se greffer son passé et sa situation actuelle : enfant rejeté des institutions, il cherche maintenant en lui ce qui, du social, aurait dû le fixer. Ce « naître à soi », parce que lié, comme je l'ai signifié, à un conflit existentiel très profond, occupe toute la surface : « Ça prendra le temps que ça prendra », dit-il. Pour le reste, pour vivre, il pourra faire des petits boulots à côté... c'est un choix qu'il doit faire pour protéger sa passion. Ce que Rémy ignore

11. Voir à ce sujet C. Bidou, *Les aventuriers du quotidien* (1984, p. 55-65).

cependant c'est que le social ne peut probablement lui offrir — étant donné le point où il se trouve dans le réseau socio-économique<sup>12</sup> du marché de la production — que sa passion de la musique... et du travail provisoire. Cela est apparu un instant dans la coulée de son discours sans qu'il ait eu conscience de ce qu'il avait dit. Car cette conscience aurait, à l'instant, balayé tout son système de protection. Il parlait du bac, de ses avantages minimes, tout en me disant qu'il était quand même content de l'avoir eu parce que sans cela, il serait « toujours en train actuellement de faire de la musique »...

Parole d'un inconscient qui émerge, signe de la non-fiabilité du système de défense qui finira bien par éclater... pour la reconstruction d'une autre chimère... peut-être cette fois un peu plus en adéquation avec ce qu'il pourrait socialement réaliser :

*Les boulots d'artisan me plaisent beaucoup, par exemple. Si je merde, c'est peut-être là-dedans que je me remettrai.*

Ses rapports avec l'argent se situent dans le même style : « Il faut, dit-il, savoir faire la pute... un minimum et garder son truc à soi. » Il dit aussi que « l'argent, c'est un truc qui est essentiel dans une société... mais qui n'est pas essentiel à l'homme ». )

Quant au logement, Rémy, qui depuis cette année va « de piaule en piaule » (cet entretien a été réalisé dans une chambre de bonne qu'il occupait encore pour quelques jours seulement), m'a dit, ma question l'ayant pris en flagrant délit de réel : « Ah ! Si, j'ai des désirs d'appartement... bien placé, dans un quartier au soleil ! » Brève expression d'un désir vite refoulé puisqu'il a conclu sa phrase par « il faut arriver à bien s'avancer avec ça... ». Ça, c'était sa musique.

## Un système auto-socio-référentiel

Au travers du récit donné par Rémy, j'ai essayé de dresser une carte hypothétique de ce que l'on pourrait appeler un système auto-socio-référentiel où boucles sociales et boucles psychiques se

12. Voir à ce sujet P. Bourdieu et J.-C. Passeron, *Les héritiers* (1964) et *La reproduction* (1975).

rejoignent, se complètent ou correspondent dans la construction de l'espace narcissique.

Ainsi, parce qu'il est ballotté dans les institutions où il n'est pas reconnu comme sujet social, c'est-à-dire comme sujet engagé dans une responsabilité et une production, la place que Rémy y occupe est totalement désinvestie. Il y a tout lieu de penser que ce désinvestissement fonctionne aussi comme mécanisme de défense. Rémy, exclu des institutions, s'en exclut.

Mais à cette exclusion s'ajoute la menace d'un autre vide : celui de la quotidienneté où, cette fois, plus rien n'est structuré. Les objets, parce que non articulés au désir d'être et au pouvoir de s'arrimer dans l'espace et le temps social, sont également désinvestis. Rémy stagne dans l'« attente » de ce qui, du social, pourrait lui donner sens. Sa position est, à un certain moment, à un tel point de rétraction qu'il voit dans un « travail sur soi » la seule issue possible.

Sur le registre psychologique, il se sent constamment manipulé comme un « pantin », sans aucune « constance » en train de jouer un « faux jeu ». A cela s'ajoute une pensée de type fusionnel et un manque spécifique au niveau du langage. Cela lui donne un sentiment de « décalage » par rapport à un social qui, selon lui, pose la réalité comme si elle était claire, logique, sans zone obscure.

Par ailleurs, ces éléments s'articulent, à un second niveau, au conflit existentiel entre « être soi », assumer sa solitude et rester dans la dépendance de l'autre, conflit profond, insoluble, où il oscille indéfiniment entre les deux pôles de la contradiction, sur fond d'une angoisse de séparation. Ainsi, dans la mesure où elle interpelle, de par sa logique, cette douleur première chez le sujet, la structure sociale — et ses éléments objectifs — a des effets subjectifs : elle devient à la fois lieu d'investissement/contre-investissement, mouvements qui sont sous-tendus par une logique séparation-fusion. Après avoir à un premier degré exprimé son indifférence ludique — « j'étais un fumiste » —, Rémy, à un second degré, exprime à la fois son amour et sa haine (hainamoration ?).

C'est par cette logique que l'on peut également expliquer le processus de retour sur soi-travail sur soi, processus fonctionnant non pas dans une fermeture totale mais dans une ouverture à l'autre sur un mode spéculaire, ouverture au social fantasmée comme lieu possible de reconnaissance. C'est ce qu'illustre bien Rémy quand il

lance des phrases lourdes de sens comme « ne plus être un pantin... travailler sur soi... ne pas être cependant enfermé dans son délire... montrer ce que je vaudrais à la face du monde ».

Sur ce point, le groupe, autre structure de la socialité, est un élément important. Groupe fragile, se modulant à même le désir : « des hauts... et des bas... ça monte et ça descend », dit Rémy en parlant de sa relation aux autres, groupe souvent gouffre où il se sent littéralement « par eux... englouti », groupe-témoin pour « me réfléchir », dit-il. Lieu où parfois émerge une identification de type fusionnel comme à ce copain latino-américain qui, « comme moi, insiste-t-il, aime se battre ». Identification certes fragile à partir de laquelle il peut cependant s'amorcer<sup>13</sup>.

C'est au travers de ce circuit que « la musique » comme objet va prendre sens, non pas comme objet idéal (lié à l'Idéal du Moi) mais comme image idéale (Moi idéal). Ici, va se mobiliser une fonction référentielle, non pas en tant que support du « symbolique » mais comme un espace « autre », fluctuant, soumis à des investissements/contre-investissements par lesquels le Moi s'y articule, se représente et quelque peu se structure, articulation qui peut cependant virer à la destruction et à la mort.

C'est également au travers de ce circuit que le sujet est relié à la structure sociale dans son désir d'être, dans son désir d'avoir un sens reconnu par l'autre. C'est de par cette reliance, parce qu'elle interpelle l'Imaginaire du sujet, lié à son conflit d'existence, que se maintient aussi la structure de domination.

Ici, du reste, on peut faire intervenir une autre pièce : l'idéologie et notamment celle du « procès de personnalisation » qui fonctionne comme élément constitutif de l'idéologie (post)moderne, idéologie par rapport à laquelle le « travail sur soi » de Rémy n'est pas « hors cadre ».

Sur ce terrain, on peut voir également s'ouvrir la possibilité du tissage narcissique. Car ce niveau social d'organisation est aussi le

lieu où le fonctionnement psychique est dépendant de la dynamique du sujet dans sa structuration en ce qu'elle mobilise l'Imaginaire. Ainsi, j'ai pointé, chez Rémy, une logique fusionnelle, en décalage avec l'économie mentale dominante. Ce manque, noué à l'espace de l'Impossible, va, cependant, donner lieu au tissage narcissique où le Moi, connecté à l'Imaginaire, se transcrit en infra-signes dans un espace transitionnel, lieu de l'expérience culturelle en reliance au social. Aussi incertaines qu'elles soient, ces transcriptions permettent au sujet de s'inscrire dans une certaine signification avant que, se révélant comme « faux jeu », elles ne soient abandonnées pour être reconstruites indéfiniment ailleurs. Transcriptions qui retiennent Narcisse et le protègent du « délire » ou de l'« effondrement » parce qu'elles seules arrivent à border l'espace psychique. Jeux créateurs cependant en ce que, de par leur fiction, ils défont, quelque part, la place/non place par le social assignée.

Ces mêmes processus se rencontrent sur d'autres registres : ainsi, celui de la rencontre amoureuse. La dissolution des modes de reproduction, entre autres, a dilué l'Interdit, ayant pour effet la déliaison de la pulsion, entraînant, pour le Moi, l'angoisse de sa perte. Ainsi, chez Rémy, le besoin de se dire, de se positionner, le besoin de savoir où il en est dans la passion, prime l'expérience amoureuse. Deux femmes marquent cet espace : la femme manipulatrice contre laquelle il résiste par peur d'engouffrement et l'amoureuse utopique où son désir à lui s'articule, non pas au sexe, mais au regard.

La problématique identificatoire vient également s'ajouter comme pièce à ce circuit complexe : elle n'y est pas extérieure et opère sur les mêmes branchements. A la recherche de Rémy pour se dire, oscillant entre un pôle à connotation fusionnelle et un pôle de transcription du « Je » dans une symbolique et un devenir correspond le lieu fantasmatique d'une mère absorbante et l'amorce d'une identification de type primaire à un père imaginé aimant.

J'ai évoqué ici, à partir de la parole de Rémy, les possibilités de liaison du système social-psychique, le codage de type narcissique qu'elles permettent du côté du sujet. La conceptualisation en est encore certes très élémentaire, quant à la pensée des rapports entre les différentes logiques. Mais cela permet de poursuivre l'investigation.

13. Cela renvoie à l'analyse de J.-F. Lyotard, qui critiquant la conception de J. Baudrillard pour qui n'existe plus qu'une dissolution sociale poussée à l'extrême, résidant dans une masse composée d'atomes individuels lancés dans un absurde mouvement brownien, pointe un « soi » non « isolé » mais « pris dans une texture de relations plus complexe et plus mobile que jamais », in *La condition postmoderne* (1979, p. 81).

## La question du sujet

La question du sujet est une question complexe. C'est aussi une question générale. Le nœud spécifique auquel cette recherche renvoie touche à un point critique de son élaboration : l'espace de la mouvance narcissique, espace prégnant dans le vécu du jeune adulte.

Saisir les modes de constitution de cet espace et les dynamiques qui les supportent, dans un souci constant d'articulation du psychique et du social est un projet assez difficile à soutenir et ce, pour différentes raisons.

En premier lieu parce que le sujet, dans sa dimension à la fois sociale et psychique, est le refoulé des recherches en sciences humaines, la possibilité d'une analyse globale n'ayant pas été, à quelques tentatives près, exploitée sérieusement. En effet, les différentes disciplines susceptibles d'apporter des éclaircissements n'abordent la réalité que d'un point de vue spécifique. Elles introduisent par là même des limites dans le jeu conceptuel et la construction de l'objet, si bien que seules sont impulsées les représentations que leur structure théorique est susceptible d'accueillir. On en voit aisément les conséquences épistémologiques : une pensée contenue dans des limites contraignantes, un système conceptuel ne parvenant pas à donner sens à la réalité prise dans sa totalité.

Le fait qu'il existe peu de travaux sur la recherche de connexions constitue également une difficulté majeure. Il est vrai qu'il s'agit là de nouvelles problématiques et que ce n'est que depuis très récemment que l'on parle de critique épistémologique et de la nécessité d'une approche multiréférentielle ou pluridisciplinaire.

Sur un dernier plan, on peut retenir la prédominance d'un

structuralisme excessif exerçant une mainmise sur les sciences humaines, ce qui les a conduites à leur impasse actuelle, à savoir l'effilochement d'une pensée qui ne voit plus la réalité qu'au travers du filtre de l'espace symbolique, ce qui annule toute possibilité d'ouvrir la recherche sur d'autres fondements.

C'est à partir de cette situation de manque et de vide théorique qu'elle recouvre qu'il s'est avéré indispensable de travailler d'autres positions et d'esquisser d'ores et déjà quelque peu les contours d'un cadre épistémologique dans lequel pourrait venir s'inscrire une autre démarche.

### **Narcissisme et structure de la subjectivité**

Narcisse, né du fleuve Céphise et de la nymphe Leiriopé, est un jeune garçon d'une très grande beauté. Hélas, il méprise l'amour et il n'a que du dédain pour les jeunes gens et les jeunes filles qui, de leur côté, ne supportant pas son indifférence, finissent par réclamer vengeance auprès de Némésis. Cette vengeance va opérer comme piège : se penchant sur une source afin de se désaltérer, Narcisse apercevra son image dont il ne pourra se détacher, fasciné qu'il sera par elle, au point d'en mourir, submergé.

Ces grandes lignes du mythe grec nous introduisent au cœur même de la problématique car elles nous parlent d'auto-érotisme, d'autosatisfaction dans la jouissance de soi, d'amour pour soi-même.

Mais on peut aussi y voir le pur jeu de capture d'un reflet. Narcisse se recherche. Et ce qu'il recherche ne se trouve pas dans la réalité matérielle, ce qu'il cherche, c'est la réalisation psychique, c'est la représentation elle-même, le fantasme. Rêve mortifère, cela s'entend, car « Je » ne se soutient que de « l'autre », la création d'une représentation de soi, ne pouvant que renvoyer à l'altérité.

On sait que l'adolescence est marquée par un remaniement important des structures psychiques, remaniement qui, par le biais du jeu des identifications, doit permettre au jeune de trouver, en fin de compte, une place à partir de laquelle il peut s'assumer, parler et aimer. Ces bouleversements marquent le passage vers la structuration adulte.

Ce qui en fait la trame essentielle peut se repérer dans la tension

du Moi vers l'unité, tension longtemps marquée cependant par l'oscillation entre deux espaces limites : le narcissisme et l'idéalisation. C'est dans le difficile passage entre ces deux espaces que va se réguler l'axe Moi idéal-Idéal du Moi.

En effet, sous la poussée pulsionnelle émergente à la puberté, l'équilibre acquis pendant l'enfance se déstabilise. Il y a déliaison. C'est le déferlement des pulsions partielles, auto-érotiques, menaçantes pour le Moi, en passe d'effondrement.

Face à ce risque immanent de débâcle, le narcissisme, en canalisant l'énergie sur le Moi, va venir jouer un rôle structurant et signer ainsi la fin du règne de l'auto-érotisme.

A condition que ce mouvement ne stagne pas et qu'il se laisse emporter à son tour dans la dynamique de la relation objectale placée sous le signe de l'Œdipe, dynamique s'étayant sur un double faisceau, l'un relevant d'une dynamique de l'« idéalisation » avec son « caractère massif, fantasmatique, dominant » et « inconscient » dont l'instance serait le « Moi idéal », l'autre correspondant aux « idéaux » qui « s'affranchissent de l'omnipotence, prennent une identité localisée, persistent à tout âge, s'adaptent à la réalité, tout en la transcendant, et correspondent à l'Idéal du Moi » (Rosolato, printemps 1976, p. 15).

De ce processus, les identifications en constituent les opérations centrales. D'une part, il y a l'identification primaire à la mère (Moi-Idéal) et d'autre part, l'identification primaire à ce que Freud (1923) a nommé « le père de la préhistoire personnelle<sup>1</sup> ». C'est avec cette identification paternelle archaïque, ferment de l'Idéal du Moi que l'on voit s'inscrire une subjectivité fragile, imaginaire, fantasmatique, subjectivité qui ne trouvera sa désignation qu'au lieu dit de l'Œdipe, cela dans l'hypothèse d'un équilibre idéal.

L'Idéal du Moi est bel et bien une instance incontournable. Car elle ouvre, pour le sujet, un espace d'énonciation au travers duquel les images idéales (Moi-Idéal) peuvent se relancer et prendre sens.

Le dispositif ici à l'œuvre, dispositif narcissique fait d'images, de représentations, d'identifications et de projections, en maîtrisant la mobilité anarchique des pulsions auto-érotiques, aurait, pour fonction vitale, dans la voie d'une consolidation du Moi et donc du sujet,

1. Freud (1923) précise en note : « Il serait plus prudent de dire avec les parents » (trad. fr., p. 243).

de conjurer le risque d'anéantissement. Mais cette machinerie ne reçoit sa dynamique que de la présence d'une instance spécifique : l'Idéal du Moi à qui il revient, par-delà l'auto-érotisme, de drainer le Moi : travail de la métaphore<sup>2</sup> qui embrasse la mouvance narcissique et pulsionnelle et permet son arrimage aux idéaux signifiants. Ce qui veut dire que le Moi ne peut se ressentir comme unité et identité que dans une dynamique qui reprend et relance ses images idéales, les allégeant à l'ordre symbolique.

C'est de cette articulation à l'ordre fondamental que le travail narcissique reçoit son énergétique, l'Idéal du Moi brisant la fascination imaginaire et engageant le mouvement du désir vers l'objet<sup>3</sup>, sur lequel viendra alors se projeter les vertus du Bien et du Beau, vertus avalisées par le système parental et social. C'est là que va venir s'inscrire l'avènement de l'équilibre et de la maturité.

C'est à cette logique que peut être rapportée la réunification du « Moi » et, par là même, la mise en place du « Je ».

Ce travail semble aujourd'hui ne plus pouvoir être mené à son terme.

Pour expliquer cela, si l'on s'en tient au modèle décrit, les hypothèses de base paraissent évidentes. Il y aurait là un fonctionnement au ras des images idéales, une construction de scénarios protégeant le Moi du vide et de l'anéantissement. Ou, pour être moins statique, on pourrait y voir une oscillation entre un espace maternel archaïque fusionnant et une symbolique relevant de l'identification primaire en train d'advenir. Ces processus révéleraient une faille dans le déroulement classique de l'idéalisation, faille qui ébranle la prégnance de l'Idéal du Moi et de la fonction paternelle.

L'intériorisation de la prohibition de l'inceste, et de la différence des sexes, la loi de la reconnaissance des générations est essentielle. Elle joue comme élément fondateur car elle est ce qui rend possible l'unité du Moi. Sans cela, le Moi fragile, envahi par les pressions pulsionnelles et incapable d'élaboration, ne se construit pas.

C'est ainsi que l'on se retrouve face à des sujets à structure

narcissique dominante, sujets instables, mal dans leur peau, ne sachant pas où ils en sont.

Cette interprétation psychanalytique classique est irrécusable. Mais ce qui a été considéré jusqu'à présent ne permet pas que l'on s'y arrête car si celle-ci permet bien de cerner au plus près ce qui advient au cœur même de la subjectivité, elle passe sous silence la dimension agissante de la socialité qui est si conséquente.

Sur cette dimension, on ne trouve, du reste, pas grand-chose non plus chez les autres psychanalystes. A quelques exceptions près, comme par exemple P. Aulagnier, qui, dans son explication de la fonction métapsychologique du registre socio-culturel, donne une approche intéressante de la conciliation entre ce qui pourrait se jouer sur la scène familiale, fondement de la problématique identificatoire et le pouvoir du milieu social ambiant.

Selon cette théorie, résumée sous le terme de « contrat narcissique », la position du sujet dans l'ensemble du champ social est traversée par une série d'énoncés idéologiques dont l'obligation principale est de « proposer des points de certitude » qui sont à la fois des renvois aux énoncés parentaux par lesquels le sujet se trouve justifié d'être et des points d'appel, des repères qui lui permettent de « se projeter dans un avenir ».

Ces points de renvoi et d'appel constituent « les emblèmes identificatoires » par lesquels l'image idéale, quelle que soit la forme qu'elle prenne, sera garantie dans sa valeur symbolique. Il s'opère ici une désignation essentielle en ce qu'elle consacre le « Je » sur la scène sociale, et en ce que, bien que séparée radicalement de celle-ci, elle sert de support à la problématique identificatoire, faisant que « cette dernière ne soit pas totalement prise au piège de la relation imaginaire » (1975, p. 182-213).

Idee intéressante que celle du « contrat narcissique » car elle autorise à penser que l'instabilité narcissique renverrait à une structure sociale impuissante à relancer des instances articulatrices, soit parce que les modèles identificatoires dont les figures parentales sont le support ne tiennent plus, soit parce qu'il y aurait une incapacité du social, en ce qu'il propose comme repères identificatoires, à canaliser, comme autrefois, l'énergie pulsionnelle. Cette impuissance à s'identifier à l'idéal aurait pour corollaire le rabatement sur l'imaginaire. Alors, au lieu d'avoir à construire un objet idéalisé, objet social au travers duquel il pourrait s'assumer ou objet d'amour

2. Dans son sens littéral : « porter ailleurs ».

3. L'objet peut être un objet d'amour mais aussi un objet concret ou même une idée abstraite (Freud, 1921, trad. fr. p. 150-151).

au travers duquel il pourrait se signifier, objet qui lui permettrait d'atteindre son idéal, le jeune adulte, ce Narcisse moderne, se fabriquerait d'autres repères fonctionnant sur un mode préœdipien, tels le regard, le miroir, l'image fétiche, la sono, le clip... repères dans lesquels il trouverait sa jouissance (et son angoisse) et peut-être même une amorce de son sens, tout cela circulant dans une zone-artéfact où il n'y a ni être le phallus ni l'avoir, artéfact cependant nécessaire car au-delà, c'est la marque de la pulsion de mort, c'est la déliaison ou le Moi, au bord de l'abîme, explose en morcellement (Kristeva, 1983).

Idée intéressante, certes, mais dont on peut prévoir les nettes insuffisances, car l'on est confronté à une démarche encore trop largement tributaire de la pensée psychologique classique opérant sur fond de « démarches monopolaires » (Pagès, 1984) où l'essentiel serait du côté des processus psychiques, le social ne venant tout au plus qu'encadrer, redoubler ou métaphoriser un fond psychique originaire.

Ce qui fait que, si l'on en reste à cette assertion qui considère le jeu narcissique comme relevant principalement de l'économie psychique, on nie que celui-ci ait quelque chose à voir avec les rapports de pouvoir, rapports de pouvoir par lesquels les dominants privent les dominés de leur identité ou, *a minima*, la marquent.

### **Modernité psychique et modernité sociale**

Il faut donc aller voir du côté des sociologues.

Sur ce terrain, de nombreux ouvrages traitent de la (post)-modernité en termes d'émergence d'une nouvelle logique sociale en relation avec des mutations de type économique, politique, idéologique. Ces ouvrages insistent notamment sur le développement de l'individualisme avec, en son pôle extrême, l'isolation de l'individu et ils désignent le narcissisme comme l'événement décisif de l'époque, événement sous-tendu par les nouvelles transformations dans le rapport social.

Transformations qui ne sont pas forcément brutales, puisque l'on peut suivre la genèse de l'idéologie individualiste qui marque le monde contemporain, à son origine religieuse, dès les premiers siècles, quand elle était portée par l'Église et l'individu chrétien

jusqu'aux modalités politiques et économiques de son évolution contemporaine (Dumont, 1983), évolution marquée par la rupture des solidarités et l'avènement, dans les failles du tissu social, d'un individu sans appartenance, errant dans l'absence d'un point d'ancrage, cela comme effet du développement du capitalisme et des contradictions sociales qui lui sont intrinsèques (Mendel, 1983).

Chez les sociologues américains, on parle aussi beaucoup d'un narcissisme à son apogée, qui serait le symptôme de la dissolution de l'espace social avec comme corollaire le reflux vers l'espace privé.

Ainsi, pour R. Sennett (1979), les sociétés occidentales sont en train de passer d'un type de sociétés à peu près dirigées par les autres à une société dirigée de l'intérieur. On assiste, avec l'érosion des rôles publics, à l'avènement d'une société intimiste où se célèbre le culte de la personnalité en même temps que s'atténuent les crispations d'ordre idéologique ou politique. Ce qui ne va pas sans risque, puisque avec la déliquescence de l'espace social public, les individus sont en faute de reliance, impuissants à se situer dans la tradition comme dans la postérité.

C'est dans cette perte de sens de la continuité historique, dans cette absence d'assignation à une place dans la succession de générations enracinées dans le passé et se perpétuant dans le futur que Ch. Lasch (1980) voit précisément le ferment de la culture narcissique, ferment s'originant dans une prise de conscience défiante face aux institutions sociales quant à leur capacité à réguler les grands drames conjoncturels de l'époque. L'individu vit alors pour lui-même, dans une indifférence profonde au sens de l'histoire, aux valeurs, à tout ordre, qu'il soit politique ou moral. On assiste à la naissance d'un nouveau modèle en rupture de l'Œdipe, marqué par l'invasion du Moi et fragilisé par le narcissisme ambiant mais qui n'en opère pas moins comme une sorte d'enveloppe protectrice face à un pouvoir impuissant.

En contre-pied de cette vision de Ch. Lasch, qui, bien que, non dénuée d'intérêt, semble tout de même extrêmement simpliste, G. Lipovetsky (1983) insiste sur le fait que le narcissisme ne peut naître, en aucun cas, d'une prise de conscience face à des événements disparates, ponctuels. Bien au contraire, il faut le concevoir comme la résultante d'un « procès de personnalisation », procès global régissant le fonctionnement social, procès qui se situe au croisement d'une logique sociale individualiste hédoniste impulsée par

l'univers des objets et des signes et d'une logique thérapeutique et psychologique prenant son essor dès le xix<sup>e</sup> siècle.

A ces différentes visions de l'individualisme et du narcissisme, on peut reprocher le fait qu'elles évacuent trop facilement l'importance de l'économique, ô combien présent dans le monde actuel, en tant que structurant les modes de production et les rapports sociaux.

Ne faut-il pas rappeler ici, à titre d'exemple, que les problèmes liés au travail et à l'emploi sont cruciaux et qu'ils renvoient au cœur même de ce qui se vit aujourd'hui ?

Face au côté superficiel de ces lectures, qui négligent les problèmes de fond posés par les rapports de domination à l'œuvre dans le système social, D. Riesman (1964) semble donner une note plus juste, puisqu'il tente, sur le registre économique, de fonder infrastructuellement, à la manière marxiste, l'ensemble des relations sociales, ces relations sociales qui, à leur tour, déterminent les attitudes et mentalités. Ainsi, il propose une réflexion sur ce qui relie la personnalité sociale<sup>4</sup> à la totalité et à la multidimensionnalité du phénomène social prises dans le contexte de l'évolution des structures de la société industrielle, évolution qui serait à l'origine d'un type de caractère dominant chez l'homme contemporain, caractère inséparable de la production des nouveaux modes de vie. C'est la mobilité qui en constituerait le principal ferment, mobilité qui pousserait à l'ascension de l'individualisme et, par là même, à la clôture des autres modes d'identité antérieurs.

Ceux qui, d'abord, étaient inhérents au fonctionnement des sociétés traditionnelles, perdurant longtemps jusque dans l'Europe précapitaliste et où l'individu n'avait pas d'existence propre, absorbé qu'il était par le groupe social. Il pouvait y avoir identification mais c'était sans possibilité de distance, identification de tout un chacun au statut que le groupe lui donnait au sein de son ordre, ce type de détermination à être étant conditionné par une organisation sociale, caractérisée par une lenteur relative des changements, une structure basée sur la famille et la parenté, un réseau de prescriptions sociales bien plus serré que dans les époques ultérieures, ainsi

4. D. Riesman définit la personnalité sociale comme cette partie du caractère « qui est commune à plusieurs groupes sociaux importants et qui [...] est le produit de l'expérience de ces groupes » (p. 24).

que par toute une conception différente du sens de l'existence s'inscrivant dans le concret de la quotidienneté comme la destinée faite aux enfants, la place des femmes, la sexualité...

L'individu-sujet n'émerge, en fait, qu'à la Renaissance, en cette période qui met fin à la tradition basée sur la famille et le clan. L'identité va se définir alors comme une identité abstraite et universaliste du type éthico-rationnel. Le principe organisateur en est l'intro-détermination. Ce type d'identité est là aussi un produit de la nouvelle structure sociale qui se caractérise par une mobilité sociale et géographique appréciable, élargissant du coup le champ des possibilités et des besoins. L'organisation sociale perd alors de sa rigidité. Les progrès de la division sociale du travail compliquent le rôle social de chacun et il n'est plus possible de prévoir quelle sera sa position dans la vie sur le plan professionnel. Dans un tel aménagement, le problème du choix personnel se pose dans toute son acuité. Les perspectives qui s'ouvrent demandent des investissements à long terme, une compétence technique importante, un esprit de compétition. Tout cela exige un type d'individu fort, consistant en lui-même, pourvu d'un équipement interne, psychologique et moral capable de le diriger. C'est ainsi que ce qui est inculqué à l'enfant à cette époque va le pousser à vivre selon des idéaux et une discipline propre qu'il va devoir s'imposer. Au total, cela donne un individu doté d'un « gyroscope psychologique ».

Il y a bien une pression à la conformité qui continue à s'exercer mais celle-ci est le fruit d'une éducation sévère. C'est cette situation que Freud a décrite en introduisant la notion de « Surmoi » en tant qu'organe de socialisation intériorisé.

C'est avec le début du xx<sup>e</sup> siècle que s'amorce une troisième période, l'ère de l'extra-détermination marquée par une mobilité extrême ouvrant des perspectives professionnelles beaucoup plus variées qu'autrefois, mais aussi plus instables : on ne peut plus rester dans la même spécialisation technique toute une vie durant. La technologie dynamise la division du travail, laquelle multiplie les expériences et les positions sociales. De plus, l'énergie de l'individu n'est plus implacablement orientée vers la production. Elle est également canalisée vers le domaine toujours plus vaste de la consommation. Tout cela engendre un type de caractère flottant, se mouvant au rythme de la circulation des flux. L'identité se dissout. Le nouvel individu est vulnérable, incapable de s'engager, incertain

quant à l'avenir, ne pouvant envisager des « buts » à longue échéance. Manquant de confiance en lui, il est, avant tout, marqué par une exceptionnelle sensibilité aux actes et aux désirs des autres. Il marche au radar.

De ce qui intervient dans les espaces sociaux, M. Freitag (1986), de son côté, attire l'attention sur la perte progressive du lien social, perte qui est fonction de la transformation des modes de domination et de régulation sociétale.

C'est ainsi que le lien social est fortement préservé dans les sociétés traditionnelles parce que s'y exerce la médiation symbolique. Cette médiation primaire des rapports sociaux est le principe constitutif de ces sociétés, en ce qu'elle représente, de par le support du mythe et le fonctionnement des rites, le mode exclusif d'intégration de l'individu dans l'organisation sociétale sur base d'inclusion dans l'ordre de la signification, l'ordre significatif du monde. A cet ordre, on ne peut y échapper. Seule la folie en est la menace « contenue » en ce qu'elle est portée par le chaman ou le sorcier, qui l'assument pour la société.

Dans les sociétés modernes, ce mode de reproduction sociétale ne détient plus, par contre, que dans des cas rares cette puissance de régulation normative. D'autres formes se développent et le nouvel ordre va devoir établir sa propre légitimité. Il va le faire sur la base d'un principe supérieur d'Unité, assurant l'effet de miroir entre le sujet et la totalité.

Les processus de nomination s'organisant sous la régie du mode politico-institutionnel et ne pouvant opérer qu'en sollicitant un mode d'appartenance subjective font basculer le rapport d'inclusion mutuelle de la société mythique. On assiste à un déplacement du sujet. L'individu se voit investi d'une intériorité en tant que personne. Désormais, il se reconnaît dans la société au lieu d'être immédiatement fusionné par elle.

De fait, c'est la constitution de la société comme société politique qui dégage un espace éthico-psychologique.

Une autre logique s'installe, logique de type universaliste et abstrait, logique qui s'impose par la médiation des institutions dans le cadre d'un système de règles générales et extérieures, entraînant par là même la perte du sens qui était inhérent au mode de régulation par la médiation symbolique.

Aujourd'hui, ce mouvement de *perte du sens* continue à

s'aggraver, avec comme symptômes l'éclatement de l'Unité comme référence a priori et la dissolution du lien social, cela sous l'effet d'un autre mode de reproduction, le mode de reproduction décisionnel-opérationnel allant de pair avec l'expansion capitaliste.

Ainsi, la concentration du capital a généré progressivement des puissances sociales, grandes et multiples, cela au détriment des autonomies individuelles, ce qui a occasionné une transformation des régulations sociétales. La Règle générale abstraite qui ordonnait le système politico-institutionnel éclate au profit de la décision particulière, matérielle, ou encore au profit de ce que l'on a appelé le « contrôle ».

Car face à l'extension et à la démultiplication de ces puissances fonctionnant sur base de leur intérêt propre, l'État s'est vu conférer la légitimité nouvelle de régulateur de conflit. Par là même, il a dû multiplier ses interventions, interventions qui, loin d'accroître son pouvoir, ont plutôt provoqué sa propre dissociation au milieu de la diversité de ses multiples clientèles. Il a ainsi perdu « l'Unité de son imperium » qui en faisait son essence. Seules prévalent actuellement des procédures multiples et excentrées de décision.

Mais la rupture de cette Unité n'est pas sans incidence car, au travers d'elle, toutes les dimensions vont s'éparpiller. Tout se fragmente et les sujets individuels partent en morceaux en même temps que la société. Et dans ce circuit en disjonction, l'individu cesse alors lui aussi « d'être une personne » pour devenir un ensemble empirique d'intérêts et de motivations.

On assiste alors, dans la société contemporaine, à un processus d'émiettement où les divers moments empiriques de la subjectivité individuelle se retrouvent dans la contrainte de chercher une reconnaissance auprès d'autres moments aussi empiriques et désarticulés de subjectivité s'étayant sur d'autres supports d'identité éclatée. Le miroir de la Totalité s'est brisé. Seuls les éclats subsistent.

Tout cela nous rappelle, à juste escient, que la modernité psychique est aussi affaire de matrices sociales et que le déploiement, tout en fluidité, d'une individualité et d'une personnalité narcissique, fragile, flottante, sans repères et sans racines, est un événement qui ne peut se comprendre qu'intégré dans le mouvement d'une société ordonnée par sa propre logique.

Ce qui n'empêche pas que certains concepts ne soient aujourd'hui

dépassés, notamment le concept de mobilité sociale. D'autant que la crise économique semble devenir la gangrène parasitant gravement la société moderne, crise qui rétrécit singulièrement les espaces sociaux dans lesquels les individus sont, pour exister, amenés à s'inscrire<sup>5</sup>.

Mais là n'est pas la seule critique. De fait, on ne sait toujours pas — et c'est bien le problème central — ce qui, dans le social, pourrait structurer en profondeur la construction identitaire subjective. A ce type de questionnement, les différentes thèses sociologiques, parce qu'elles restent prisonnières de leur objet, ne peuvent pas répondre.

Elles laissent par là même dans l'ombre tout éclaircissement sur ce qui pourrait, dans les situations sociales, permettre (ou non) l'accès à la position de sujet.

### **Pour une pensée en multiréseaux**

Il devient, dès lors, nécessaire de se référer à d'autres cadres conceptuels susceptibles, sur fond de rupture épistémologique, d'inspirer de nouveaux modèles. Sur cette voie, d'ores et déjà, quelques auteurs, de par leur avancée résolument dialectique, ont proposé des concepts originaux qui ouvrent, pour la pensée, de nouvelles pistes.

Il y a d'abord L. Sève (1969) qui, dans la ligne de la tradition marxiste, voit dans la personnalité la forme générique essentielle de l'être humain, forme qui est inhérente au fait que l'existence réalise des rapports sociaux. Autrement dit, la personnalité ne se structure

5. M. Laronche (juin 1998) fait remarquer que les enfants nés dans les années 70 ont des perspectives de carrière très éloignées de celles de leurs parents. A 40 ans, 18 % de la génération née dans les années 20-30 s'était élevée dans la hiérarchie. Cette proportion grimpe à 28 % pour la génération née entre 1945 et 1950. Depuis, elle stagne. En revanche, les perspectives de déclassement social — c'est-à-dire de se trouver à terme dans une catégorie sociale inférieure à celle du père — sont deux fois plus fortes pour la génération née en 1975 que pour ses parents. Parmi les Français nés en 1975, 16 % connaîtront une mobilité descendante, avec des fils de cadres se retrouvant dans les professions intermédiaires, des fils de professions intermédiaires devenant employés ou ouvriers. De fait, la mobilité sociale, baromètre des classes moyennes, est mal en point (p. 2). Voir également à ce sujet L. Chauvel (1998), *Le destin des générations*.

que dans un rapport d'appartenance à des formes extérieures, qui dépassent et débordent la forme naturelle, individuelle, ces formes extérieures étant des formes sociales.

C'est fondamentalement ce rapport à l'extériorité qui ne peut être occulté. Ici, nous est indiquée une urgence : celle de prendre en compte la matérialité de l'essence humaine. De cette matérialité il faut rappeler l'évidence : l'homme est excentré en son essence et le lieu de cette excentration est le social. Si bien que les rapports internes fondamentaux ne se trouvent pas dans l'individu pris dans sa clôture mais paradoxalement au-dehors, dans les formes sociales qui en régissent les logiques de fonctionnement. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille tout mélanger car la spécificité des formes psychiques ne peut se résoudre dans les formes des rapports sociaux. En fait, il faut qu'il y ait passage du non-psychique au psychique et c'est dans les zones de passage que vont se situer les enjeux.

Par ailleurs, certaines formes sociales seraient plus importantes que d'autres quant à leur incidence sur l'individualité psychique. Ces formes, désignées par le concept de « formes historiques d'individualité », auraient efficacité de matrices, de formes formantes quant à ce qui s'organiserait dans le passage du non-psychique au psychique, passage à repérer non dans la (con)fusion des formes mais dans une zone de discordance essentielle, dans cette zone spécifique appelée « zone de pertinence juxtastructurelle » pour en marquer à la fois la continuité et la rupture. Ces formes historiques d'individualité sont régies par une logique globale, celle de l'aliénation inhérente au système capitaliste. Cela dit, il nous est donné ici peu d'indications sur les transactions fondant dans les zones de passage, les liaisons et les circulations entre le champ du social et le champ du subjectif.

C'est toute la question du repérage des convergences qui se trouve posée, repérage qui, selon les orientations théoriques et méthodologiques suggérées par M. Pagès, ne pourrait s'effectuer au départ que dans « une sorte de suspension théorique au niveau des théories ultimes », cela pour rendre possible « le travail d'articulation indispensable entre des points de vue, des méthodes, des problématisations différentes » (1987, p. 8).

Il s'agirait, dès lors, de constituer, à partir d'une méthode

dialectique, des « matrices intersectorielles », matrices de liaison entre « phénomènes hétérogènes<sup>6</sup> » (avril-mai 1981, p. 590).

Cette démarche obligerait, par là même, au dépassement de toute perspective statique et mécaniciste qui construit l'individu et le milieu « comme des ensembles inertes » et leur interaction comme un « ajustement de demandes réciproques » (1989 b, p. 53) pour se centrer sur « l'analyse des processus », analyse qui vise à montrer « l'enchaînement des transformations qui aboutissent au phénomène étudié » (p. 55).

Appliquées à la lecture du processus de construction identitaire, ces orientations entraînent une mise en cause radicale du concept de subjectivation — qui enferme la régulation de l'énergie libidinale dans l'axe intrapsychique — pour des concepts plus opérants tels que ceux de configurations, de dispositifs, de réseaux traitant et agaçant des éléments ayant leurs répondants psychiques et sociaux.

Il faut, dès lors, pouvoir situer des lieux essentiels où vont venir s'articuler ces configurations et repérer les médiations entre les niveaux macrosocial et microsociale qui sont régis par leur logique spécifique et le niveau intrapsychique en ce qu'il mobilise les processus primaires inconscients.

Et si l'Œdipe et son dépassement — ou non-dépassement — est bien une pièce centrale pour rendre compte de la fragilité identitaire moderne, en ce qu'il noue, d'une certaine manière, la logique de l'ordre et celle de la jouissance, on ne peut en rester à la thèse freudienne car il est nécessaire de prendre en compte sa dimension sociale et culturelle.

Sur ce registre, C. Castoriadis propose un langage théorique pour

6. La nécessité d'une approche pluridimensionnelle des phénomènes a été mise également en évidence par d'autres auteurs, tels que E. Morin, qui, au vu de la complexité des sciences sociales et humaines, parle de la nécessité d'une « analyse dialogique ». Voir « La méthode », t. 2, *La vie de la vie* (1980) et *Sociologie* (1984).

Voir également M. Huguet, « Structure de sollicitation sociale et incidences subjectives » (mai-juin 1983) et P. Ansart, plus spécifiquement centré sur l'idéologie in « Structures socio-affectives et désidentification » (mai-juin 1983). Dans le domaine des recherches en sciences de l'éducation, on peut signaler J. Ardoine, « Des allant de soi pédagogique à la conscientisation critique », in Préface à F. Imbert, *Pour une praxis pédagogique* (1986, p. V-LXV).

penser le lien du social et du psychique en faisant remarquer que, si dans l'Œdipe c'est bien le père qui en est l'élément clé, celui-ci doit nécessairement renvoyer « à la société et à son institution » pour signifier à l'enfant qu'il est ce père « pour autant qu'il désire être à une place qu'il n'était pas dans son pouvoir de créer ». C'est ainsi qu'il figure et présentifie pour l'enfant ce qui explicitement le dépasse lui-même à un degré infini — une collectivité anonyme et indéfinie d'individus qui coexistent dans et par l'institution en amont et en aval du temps » (1975, p. 417).

C. Castoriadis montre également que l'on ne peut penser une formation sociale singulière, et ce qu'elle implique pour l'avènement du sujet, qu'en la rapportant au sens que celle-ci sécrète.

Plus précisément, ce qui fait l'essentiel de la fonction structurante de l'Œdipe, c'est « l'institution de la signification » (p. 416), c'est « l'institution de la société, procédant de l'imaginaire social » (p. 417).

C'est par l'institution que s'établit ce que seront pour le sujet ses modèles et repères identificatoires. Ainsi, le réseau familial, les personnes qui l'organisent, au-delà de leur rôle et fonction singulière, initient l'enfant aux significations imaginaires centrales constituées dans le social. Ce n'est qu'en s'appuyant sur ce fait essentiel et global que l'on pourra rendre compte du « malaise dans l'identification », faisant date à l'ère post-moderne, la seule signification présente et dominante étant « la signification capitaliste », à savoir « l'expansion indéfinie de la maîtrise » (1990/1, p. 128) avec, pour dérivée, un évidement du sens. Cet évidement du sens ne peut pas ne pas toucher les processus subjectifs, tout simplement mais essentiellement parce qu'il « percole dans les familles » et atteint ainsi « l'individu dès les premières étapes de la socialisation », la mère et le père n'étant pas seulement « le premier groupe » mais représentant « la société en personne et l'histoire en personne penchées sur le berceau du nouveau-né », cela « ne serait-ce que parce qu'ils parlent » et que cela n'est pas « groupai » mais que « c'est social » (p. 130).

On retrouve une position similaire chez M. Pagès pour qui les structures œdipiennes et préœdipiennes ne peuvent être considérées comme des structures anhistoriques. Elles sont en fait « produites et renforcées par le jeu des contradictions sociales et de leurs médiations » (mai-juin 1983, p. 506). C'est en ce sens qu'il n'y a pas, à

strictement parler de Père ou de Mère » mais « des appareils de pouvoir, médiateurs de contradictions sociales », des *objets collectifs* appelés Père ou Mère que nous investissons, comme d'autres appareils sociaux, de fonctions vitales de défense psychologique (p. 506).

Cette réintroduction du social dans l'Œdipe a, pour le moins, le mérite de rappeler que les personnes signifiantes pour le sujet, en tant qu'objets primordiaux et premiers supports identificatoires, sont des personnes inscrites dans des rapports sociaux et que c'est à partir de cette inscription qu'elles vont essentiellement se signifier et signifier à l'enfant l'ordre de la Loi qui les dépasse, ordre non immuable mais soumis aux conditions sociohistoriques dans leur transformabilité et mutation.

Mais, là encore, on ne peut en rester à cette explication et ne voir dans les élaborations psychiques qui positionnent le sujet tout au long de sa vie qu'un effet d'un rééquilibrage plus ou moins réussi, marqué par la résurgence des conflits primordiaux entre dynamique pulsionnelle et Loi.

C'est ce que souligne M. Pagès en notant que, si les drames et mélodrames psychiques ont certainement leurs racines dans l'histoire infantile, ils ne peuvent s'épuiser dans cette histoire car ces drames et mélodrames structurent tout ce qui fait la dimension de l'existence, c'est-à-dire non seulement la vie affective, amoureuse ou sexuelle, mais aussi le travail et la vie sociale (avril-mai 1981, p. 589). Par là même, « on ne peut isoler du fonctionnement social et de la vie collective aucun aspect du fonctionnement psychique » et on doit prendre en compte le fait que « tout investissement inconscient vise non seulement des objets psychiques, mais des objets sociaux, des produits d'une histoire collective » (mai-juin 1983, p. 506). Car « toute situation s'inscrit dans le psychisme individuel » et ses effets « sont médiés par les représentations, les émotions et les conflits qu'elle stimule », ceux-ci assurant « le lien entre la situation présente et l'histoire infantile » (1989 b, p. 54).

Rien ne peut mieux clarifier le fait que la structuration subjective ne dérive pas uniquement d'un rapport aux premières inscriptions mais qu'elle fait lien avec le vécu social et expérientiel.

Mais M. Pagès va plus loin. Il s'intéresse, avec V. de Gaulejac, à la place assignée à l'individu dans l'ordre du social et aux mécanismes qui sous-tendent son positionnement. On retiendra que, dans

ce positionnement, les institutions affichent un rôle décisif. Elles assurent, entre autres, une prise en charge essentielle dans les mécanismes « de distribution anthroponomique », distribution dans laquelle, dans certaines entreprises modernes, joue notamment « un processus de déterritorialisation » par lequel l'individu, assujéti au code de l'organisation, est coupé de ses origines sociales et dépris de son histoire personnelle. Ce processus de déterritorialisation est d'autant plus influent pour l'individu que celui-ci doit, s'il veut faire carrière, pouvoir s'adapter à une « organisation mouvante » et inscrire, par là même, son positionnement dans la fluidité d'un « rapport à sa place » et non dans des ancrages permanents, cette fluidité ayant comme répondant un ajustement de la personnalité à la place occupée<sup>7</sup>.

L'organisation dans laquelle l'individu inscrit une partie essentielle de son vécu et de son existence joue donc une fonction importante dans le processus de construction de l'identité personnelle. Et dans l'analyse de cette fonction, on ne peut faire abstraction des stratégies mises en place pour assurer le pouvoir. L'exemple hypermoderne de l'organisation est particulièrement significatif, car on y voit le pouvoir s'exercer sur quatre grands registres, économique, politique, idéologique et psychologique, eux-mêmes fonctionnant en étroite intrication et constituant, de par ce fonctionnement même, un système dans lequel l'individu se trouve totalement quadrillé. Ce pouvoir est, pour ne prendre que cet exemple, tellement bien organisé dans sa collusion avec les processus subjectifs qu'il est à même, si cette collusion s'effondre, de générer des pathologies lourdes comme celles du « stress professionnel » (Pagès, 1989 a).

On est confronté ici à un processus d'influence, un processus d'« emprise » (Pagès, mai-juin 1983) extrêmement puissant, puisque, pour organiser l'assujétissement du sujet à l'ordre actuel, ce processus s'impose par le biais de mécanismes régissant les processus psychiques, qui eux-mêmes, s'ils ne produisent pas ce qui ordonne le social, n'en sont pas moins reliés aux mécanismes qui en structurent la logique, dans un système d'homologies, de bouclage et de correspondance.

« L'emprise » serait de fait incontournable parce qu'il ne s'agirait

7. Voir à ce sujet M. Pagès et al. (1981), *L'emprise de l'organisation* et V. de Gaulejac (1987), *La névrose de classe*.

plus ici de faire appel à des contraintes extérieures pour exercer le pouvoir mais bien de mobiliser l'inconscient, c'est-à-dire le monde subjectif et intérieur. Et cette captation de l'inconscient renforcerait le pouvoir, l'ordre du subjectif entrant en collusion avec l'ordre de la domination sociale dans un système de redoublement et de renforcement circulaire. Autrement dit, si les contradictions économiques, politiques et idéologiques qui traversent le champ social sont pleinement régulées et assumées par les individus, c'est parce qu'elles entreraient en résonance avec leurs contradictions psychologiques inconscientes.

On peut ainsi parler de « leurre généralisé », leurre dont on peut voir une illustration concrète dans le rapport à la place professionnelle, où tout se maintient en équilibre dans l'« illusion », dans la mesure où leurre social et idéalisation individuelle, dans leur interférence, jouent un rôle régulateur essentiel. Mais où tout peut également se déstabiliser lorsque les contradictions organisationnelles éclatent, entraînant dans une phase de désillusion, la désidéalisation et l'effondrement du sujet (Pagès, 1989 a).

On ne peut clore sur ces considérations sans rappeler également l'intérêt de quelques recherches récentes en ce qu'elles tentent, chacune dans sa spécificité, d'éclairer la fragilité identitaire moderne dans le rapport qui la relie au positionnement social du sujet. Ce qui attire notre attention sur le fait que les connexions peuvent être nombreuses et variées.

En l'occurrence, V. de Gaulejac (1987) traite de la névrose de classe, une névrose qui, si elle se caractérise bien sur le registre intrapsychique par des conflits d'identification et des tensions entre les instances Moi — Idéal du Moi — Surmoi, ne peut néanmoins se comprendre que dans un rapport aux situations sociales vécues par l'individu, marquées, dans ce cas, par des contradictions inhérentes au déplacement social.

Il y a également l'approche de B. Brebant (1984) qui, sous l'angle d'un éclairage multiréférentiel, se concentre sur la place du pauvre et la reproduction inéluctable de son destin.

On nous y explique que l'absence de place est un effet dramatique de l'exclusion sociale, mais que de cette place dans le social, le pauvre s'en exclut aussi non seulement parce que, de par sa situation d'extrême dénuement, il ne peut investir certains lieux essentiels

pour vivre dans la société actuelle mais aussi parce que ses conflits inconscients sont parfois si lourds qu'il ne peut les gérer, cette impuissance ayant pour effet de renforcer ou de redoubler l'exclusion sociale. Ici, les ingrédients psychosociaux fourmillent : registre macroéconomique responsable de la marginalisation de certaines places sur le marché du travail, ces places reconnues comme si précaires et si harassantes que seul le pauvre en prend la charge parce que, du fait de son manque de qualification, il ne peut être nulle part ailleurs ; dysfonctionnements des politiques de l'emploi mais également et peut-être surtout l'incapacité du pauvre à se fixer en ces lieux, et ce parce qu'il n'est pas habitué à la logique du travail et au jeu social pour maintenir une place et qu'il ne peut ainsi dépasser un vécu psychologique tissé d'instabilité, d'agressivité et de honte, vécu qui ne peut l'aider à prendre place.

Avec les recherches du GFEN (1986), s'affiche l'intention de fournir les outils conceptuels pour penser le rapport des jeunes de milieux populaires à la place qui leur est assignée par l'école, dans une volonté de dépasser les oppositions traditionnelles du psychologique et du social afin d'explorer « cette zone où les schémas de la sociologie paraissent se diluer dans la diversité des individualités mais où la psychologie seule ne parvient pas à donner sens aux destinées individuelles faute d'en chercher les racines dans une histoire collective ».

Pour ce faire, il nous faut situer le rapport à la place dans l'histoire du champ éducatif, histoire mouvementée, traversée de crises et du flux et reflux des mouvements idéologiques, histoire enchaînée aux enjeux de la division du travail et aux bouleversements des rapports sociaux, histoire cependant qui ne peut être lue, quant à ce qu'elle met véritablement en jeu, si on ne voit pas en même temps le nœud où elle s'articule à l'espace symbolique familial et les effets d'une telle matrice sur les ancrages existentiels, psychiques et sociaux.

De même, on ne peut comprendre la corrélation entre exclusion scolaire et exclusion sociale qu'en dépassant le concept de reproduction cher à P. Bourdieu (1975), pour saisir les médiations complexes entre la famille, l'école et les expériences sociales des jeunes se tissant notamment autour du rapport social au savoir dont la perte du sens en est la caractéristique la plus manifeste, ce qui fragilise notamment les réseaux d'identifications personnelles.

Quant à J. Palmade, elle met l'accent sur tout ce qui s'organise

autour du créneau spécifique de « l'habiter », cet espace riche des projections de multiples significations ayant leurs racines à la fois dans les rapports sociaux et dans les rapports affectifs liés à la structure familiale et à l'habiter de l'enfance. Ainsi, l'habiter est la « projection au sol des conduites sociales » qui « aménagent — ménagent une place aux hommes » et cette place « ménage le rapport à soi-même, aux siens, aux Autres, à la société, à l'amour, au temps, à la mort » (1990/1, p. 26). C'est dans l'aménagement de cet espace que vont se projeter à la fois le rapport aux imagos parentales et le rapport aux représentations idéologiques et symboliques influentes car c'est dans cet espace que l'homme crée son univers en le marquant de son histoire personnelle et sociale.

L'affaiblissement significatif dans l'ère postmoderne de ces rapports et de ces représentations pourrait expliquer la dislocation de l'étayage du processus identificatoire sur l'habiter, renforçant ou redoublant en cela la fragilité identificatoire actuelle.

C'est sur cette dernière publication que s'achève ce parcours au travers du champ théorique. Ce que l'on peut ici dégager, ce sont de nouvelles pistes de réflexion, quant au rapport à l'identité, sa fragilisation, l'éclatement des sources d'identification et l'altération des images et supports identificatoires, pistes de réflexion qui, dépassant le cadre d'une lecture monodisciplinaire, s'articulent essentiellement à la dialectique des rapports entre la réalité sociale extérieure et la réalité psychique du sujet, entre le positionnement social et la position subjective. Ainsi, ces travaux ont montré, chacun à sa façon, que l'on pouvait pointer, dans les matrices sociales actuelles, au travers des tensions et des contradictions qui les traversent, des lieux particulièrement essentiels quant à leur incidence subjective et leur rapport à l'insécurité existentielle qui, pour diverses raisons, touchent les individus et les marquent dans leur identité psychique.

En ce sens, pour ce qui concerne le repérage de ce qui se mobilise essentiellement dans le mouvement narcissique, ces diverses clarifications incitent à engager la recherche dans l'exploration des réseaux qui relient matrices historico-sociales et structures de la subjectivité, exploration nécessaire pour marquer que la position du sujet ne relève pas d'un seul ordre mais bien d'un enchevêtrement d'opérations complexes circulant dans une zone expérientielle

assurant l'interface entre le monde intérieur et extérieur. C'est dans cette zone que viendraient se gérer des formations diverses et des processus hétérogènes, économiques, idéologiques, politiques, psychiques. C'est dans cette zone que pourraient venir s'articuler, dans un certain rapport, la loi du social et l'économie libidinale.

### 3

## Thématique

Lors des entretiens que j'ai menés, il m'est apparu que ce que le jeune adulte disait de ce qu'il vivait dans le social se concentrait principalement autour de la place — ou non-place — qu'il y occupait et que ce qu'il racontait de ses espoirs, de ses désirs et de ses angoisses reposait sur la polyvalence dans la mesure où la place-non place de sujet qu'il indiquait renvoyait à la fois à la quotidienneté sociale objective mais aussi implicitement à un travail psychique qui pouvait constituer une forme ordonnatrice de l'identité (subjectivité).

C'est autour de l'articulation entre le rapport du sujet à son sens qui relève spécifiquement d'un travail psychique et le rapport de l'individu à l'espace et au temps, espace et temps qui dépendent du fonctionnement social et de son mode de production que se constitueront cette analyse et cette réflexion.

Au vu de la complexité de la question, il s'agira seulement ici de risquer quelques hypothèses :

1. Le travail psychique, qui s'organise autour de la place assignée au jeune adulte dans l'ordre sociétal, va, pour l'essentiel, dynamiser l'axe narcissique et témoigner, selon des modalités rythmiques, énergétiques et économiques spécifiques, d'une élaboration critique de la subjectivité, modalités qui en marquent l'errance et la mouvance.

Cette élaboration critique se fonde sur ce que J. Kristeva (1975, 1983) désigne comme « espace de signifiante », c'est-à-dire comme un lieu — ou non-lieu puisqu'il y a fondamentalement errance — où le sujet cherche à se poser comme identité, espace où le Moi se noue et se dénoue dans les images et où le sujet cherche à se signifier dans

la mouvance indéfinie des signes. Ce mouvement, s'articulant sur l'axe du Moi-Ideal, est certes mobilisé par l'ordre symbolique sans lequel il ne peut y avoir de sujet. Mais ce qui se joue ici, c'est un procès de subjectivation dans la continuité-discontinuité infinie plutôt que sa clôture dans l'instauration du sujet dans l'ordre.

2. Ce procès de subjectivation, relevant du mouvement de la symbolique, s'inscrit, dans un lieu, du côté du sujet (une quête de moi), lieu où va venir se nouer un certain rapport entre la logique à l'œuvre dans le social et l'économie libidinale.

En effet, la pérennité d'une organisation sociale repose sur sa capacité à régler et à réguler le rapport entre l'ordre de sa logique et le pulsionnel au lieu-dit du sujet : les appareils de pouvoir, la famille, le groupe... vont garantir cette régulation.

Cela dit, il s'agit ici bien moins de déterminer l'identité narcissique en partant de ce qui peut, dans les différentes instances sociales, la structurer — démarche qui réduirait, dans une logique de reproduction linéaire, cette identité à une forme formée — que de marquer des zones de circulation, des croisements, des traversées, des formes instituant où se nouent les différentes logiques régulant le social et le psychique.

C'est dans cette ligne de démarcation que l'on peut travailler sur le rapport du jeune adulte à l'espace et au temps, travail à relier à la question de fond qui le sous-tend : la question de la place faite au sujet dans l'espace du social pour qu'il se constitue comme tel.

3. La place assignée au jeune dans l'organisation sociale peut être considérée comme une matrice-carrefour, un nœud inter-processuel essentiel où viennent s'articuler, dans un jeu complexe, les interférences entre les processus psychiques et les processus sociaux susceptibles de mobiliser les processus de subjectivation.

Cette place est un espace biface. Elle est régie par des processus de domination sociale. Elle est le lieu d'investissements psychiques. Elle peut étayer, capter, canaliser des processus psychiques et ce traitement peut avoir des effets sur la structuration du sujet.

C'est dans ce qui viendra s'ancrer dans cette place que pourront se nouer les connexions entre le monde symbolique ou imaginaire du jeune adulte et la logique à l'œuvre dans les rapports sociaux, logique qui marque la place à laquelle il est convoqué.

4. Penser la logique du social, c'est penser les rapports de domination. Mais il ne s'agit pas de penser ceux-ci en termes de

mécanismes abstraits ou d'effets de structure, cela, non par déni de leur importance mais pour éviter le piège d'une analyse macro-sociale qui conférerait au système un pouvoir d'explication des phénomènes en termes de causalité, éloignant ainsi la pensée des réalités quotidiennes tout en lui faisant courir le risque d'une fétichisation de la totalité. Cela dit, il ne s'agit pas non plus de sombrer dans le pôle inverse et de prendre isolément des lieux de vie comme la famille, l'école, l'université, l'habitat, le groupe... pour voir ce qui, du côté du sujet, s'y élabore sans faire intervenir la pensée de la totalité sociale, la pensée de la logique globale qui traverse et relie les divers espaces de la quotidienneté, donnant à ceux-ci, au-delà de la diversité des figures, la marque significative du mode de production et des rapports sociaux modernes.

Des rapports de pouvoir engagent et soutiennent la mise en œuvre de cette logique et vont venir marquer de leur sceau la place/non-place du jeune adulte.

Ces rapports de pouvoir peuvent être localisés sur quatre registres.

Le registre économique : la machine sociale est soumise aux lois régissant l'économie moderne du capital, le principe de profit et de rentabilité constituant le fondement de sa logique. Cette logique permet de pointer l'aliénation du sujet social en tant que celui-ci est pris matériellement dans un mode de production et des rapports sociaux qui le dépassent (Marx, 1968, 1977). De cet appareil de production, la crise, en est, pour le moment, une donnée essentielle. De cette crise, les jeunes — et plus spécifiquement ceux de certaines banlieues — en font particulièrement les frais, de par leur place au bas de l'échelle.

Le registre politique : ce registre se détermine en référence aux processus de décision, de contrôle, de quadrillage et aux appareils de pouvoir qui en assurent le fonctionnement (Althusser, 1976). Les centres de décision dans l'organisation socio-économique étant de plus en plus inaccessibles aux individus, cela se traduit concrètement, pour ceux-ci, par une impuissance de plus en plus grande sur la scène sociale. Le pouvoir appartient aux décideurs (Freitag, 1986). Et que reste-t-il, en effet, à décider quand tout est décidé ailleurs ? Cette logique traverse toutes les institutions sociales : famille, crèche, école, habitat, hôpital, entreprise. Il s'ensuit un remaniement des systèmes de régulation : les appareils de pouvoir,

la famille, le groupe réorganisent leur gestion, réorganisation qui conduit à leur propre laminage. Ces structures deviennent poreuses, friables, ce qui ne manque pas d'avoir des effets sur différents plans, effets dont on n'évoquera ici que les plus marquants. D'abord, ces structures ne sont plus porteuses de sens : tournant à vide, elles sont désaffectées ou désinvesties. Ou bien, recentrées sur le relationnel, elles perdent en pouvoir social ce qu'elles gagnent en emprise psychologique, emprise qui fait intervenir des mécanismes fusionnels dont il est difficile de se dégager. Enfin, de par l'éclatement des statuts et rôles institués, elles laissent place au flottement existentiel, celui-ci étant renforcé par la profusion des modèles identificatoires proposés par la créativité commerciale et industrielle, où tout se vaut et rien ne se vaut.

Mais, pour que les processus à l'œuvre aient de l'efficacité, il faut qu'ils soient occultés. C'est à quoi répondront les opérations menées sur le troisième registre : le registre idéologique, registre dont on ne peut dénier l'importance.

Rappelons ici que l'idéologie constitue un système très structuré de représentations, essentiel au fonctionnement de la société et qu'elle se révèle, en ce sens, comme une « illusion nécessaire ». Elle joue un rôle important dans la reproduction du social, sa fonction étant d'insérer les individus dans leurs pratiques et de permettre à ceux-ci d'en supporter, puisqu'elle les justifie, les contradictions.

Rappelons également que celle-ci, loin d'être uniquement une croyance subjective compensatoire du fait d'une situation sociale insatisfaisante existentiellement, s'organise dans un ensemble de processus qui, bien que s'originant dans le champ social, se rattache aussi à l'ordre de la réalité psychique. Ces processus sous-tendent la manière dont les individus se reconnaissent comme sujet de leur existence sociale.

Ainsi, l'idéologie peut se concevoir comme un processus structurel qui interpelle les individus en sujet. Ce qui revient à dire qu'il existe un rapport imaginaire aux conditions matérielles d'existence et que ce rapport imaginaire est le rapport primordial au travers duquel l'individu, inséré dans les rapports de production, se constitue comme sujet. Ce rapport imaginaire est méconnaissance du réel. Le sujet est, en ce sens, illusion à lui-même puisqu'il y a décentrement par rapport à la logique de production. Mais dans ce

rapport imaginaire il y a aussi effet de vérité en ce que l'idéologie est support d'identification et de reconnaissance (Althusser, 1976).

On peut se demander ce qu'il en est de ces soubassements aujourd'hui. Retenons quelques indices et d'abord le constat qui s'impose : la croyance dans les grandes idéologies s'estompe au profit de la mobilisation affective pour des causes événementielles<sup>1</sup>.

On pourrait y voir les influences de l'individualisme dominant avec ses croyances en la toute-puissance d'un être libre et autonome donnant la primauté à l'expression des expériences existentielles, le tout fonctionnant sur un fond de crise de sens des institutions (Lipovetsky, 1983). Ou encore l'empreinte d'une société idéologiquement pluraliste, qui, de par ce fait même, multiplie les dispositifs de démotivation et de désidentification (Ansart, mai-juin 1983).

Mais, quoi qu'il en soit de ces turbulences et de l'accrochage de l'individu à sa toute-puissance, l'atmosphère de l'époque se mesure bel et bien à l'aune du vide et de la désillusion.

Dans la mise en jeu des rapports de pouvoir, il se trouve un dernier registre : le registre socio-symbolique. Toute société, dans son rapport à l'ordre et à la jouissance, secrète une dynamique de jeux de pouvoir et de sens qu'il n'est pas facile, en raison de l'immense complexité du champ, d'élucider.

Mais il y a surtout le lien social, ses failles, sa destruction et sa dissolution progressive, annoncée sur différents vecteurs de changement, comme l'assomption d'un mode de gestion politique, ne pouvant que se morceler par obligation de faire le jeu d'un clientélisme influent (Freitag, 1986). Ou bien encore comme la crise des significations imaginaires sociales, si basiques pour l'homme en ce qu'elles ordonnent les représentations du monde, les affects et les finalités de l'action (Castoriadis, 1990/1).

En d'autres termes, il n'y a plus aujourd'hui aucun fondement, la seule force présente étant l'expansion capitaliste, broyant, à sa seule fin, tout sur son passage, dans un tournoiement inconstant des repères et du sens, ce qui porte une atteinte irréversible aux processus d'identification en ce qu'ils n'ont plus de points d'adhérence.

1. L'engouement collectif pour la Coupe du monde (1998) en est un exemple révélateur.

A ajouter à cela, la perte de la fonction paternelle et l'infiltration de la jouissance<sup>2</sup> (Mitscherlich, 1969).

Tout cela renvoie à la perte de la Transcendance comme grand « Autre », Tiers fondateur assurant le fondement de la sociabilité, de l'identité, de la reconnaissance, de la légitimité (Freitag, 1986).

Ce qui fait que par défaut de l'Autre, nous serions tous en train de devenir des « autres » pour les « autres », avec pour effet la mise en place moderne des jeux de simulacre et des stratégies de l'apparence (Baudrillard, 1987).

On peut concevoir aisément que de tels rapports de pouvoir, mettant en œuvre des enjeux aussi vitaux pour l'individu, ne puissent être sans effet quant à sa position en tant que sujet.

5. C'est au regard de ces problématiques que j'ai posé comme hypothèse principale que la place/non-place assignée au jeune adulte est traversée par la logique de domination régissant l'ordre social moderne, cette logique fonctionnant sur la base d'un rapport exclusion-inclusion. L'exclusion inscrit le sujet dans une absence de pouvoir quant à la place qu'il devrait détenir et d'où il devrait pouvoir parler en son nom propre. Cette impuissance sociale et réelle est cependant compensée par des mécanismes d'inclusion du sujet dans le circuit, par la médiation des positions imaginaires<sup>3</sup> et fusionnelles. Ces mécanismes vont venir mobiliser un certain travail psychique d'élaboration de ces positions, travail en intime relation avec ce qui se joue de la structuration psychique et de l'inscription du sujet désirant.

C'est à ce point focal des articulations entre le social et le psychique que viendrait se nouer et se tenir la structuration narcissique, avec ses jeux d'errance et de signifiante, articulations qui ne seraient pas de type linéaire mais qui, au contraire, mettraient en jeu différents réseaux.

Le jeune adulte, vivant d'une manière extrême, l'absence d'ancrage dans le social, piégé dans le leurre, absorbé dans sa fragilité psychique, témoignerait, de façon marquante, de cet espace

2. La thèse de l'effacement du père, corrélative du reste à la fragilité psychique, a été introduite en Allemagne dès 1963 par A. Mitscherlich (1969). Voir aussi G. Mendel (1978).

3. Au sens où, sous l'effet de l'emprise, le sujet va coller à l'image que les diverses instances sociales lui renvoient.

narcissique moderne, espace nomade, en dérive, flottant entre l'être et le désêtre.

Il suffit de l'observer. Il est à la dérive... perdu dans un patchwork de positions imaginaires et fusionnelles, positions imaginaires auxquelles il s'accroche fugitivement dans l'inconstance, positions fusionnelles dont il n'arrive pas, ou du moins difficilement, à se dégager. Il est dans une incessante recherche de signifiante.

On ne peut, pour cerner le problème, faire abstraction du processus essentiel : le processus d'identification. On sait qu'il n'est pas loin de l'adolescence et qu'à l'adolescence les jeux d'identification sont répétés. Rappel probable du mouvement des inscriptions infantiles mais aussi, du fait de leur polysémie, ruptures et inscriptions nouvelles, l'adolescent se trouvant face à une autre donne qui n'existait pas pour lui auparavant et qu'il va devoir intégrer. Cependant, en rester uniquement à ce type d'interprétation empêche de voir dans ce que vit le jeune et dans ce qui en même temps le construit un phénomène nouveau dépendant d'une situation, en fait, très complexe, engagée par la dynamique sociale actuelle, ce phénomène étant indicateur de la difficulté, voire de l'inaccessibilité d'un passage.

Inaccessibilité qui se marque par une certaine impuissance à s'ancrer dans des repères stables avec comme parallèle une certaine position de soi s'inscrivant dans une fluctuance de signes, avec tout ce que cela draine comme souffrance, souffrance qui se noyote autour d'un sentiment d'évanescence de l'espace psychique corrélatif à un sentiment de vide quant à la place dans la quotidienneté sociale.

Suite logique de tout cela : une confusion, voire une impossibilité à se dire. Le jeune adulte en vient à ne plus pouvoir se représenter : il est opaque. Ce qui le fait basculer dans une interrogation tourmentée sur lui-même que, du reste, il ne maîtrise pas. De cette position subjective il témoigne par ses oscillations perpétuelles. Il ne tient pas en place. Fugace, il apparaît dans l'immédiateté de l'instant, renvoyant ainsi une image instable et passagère. Il est dans des jeux d'errance et d'apparence. Narcisse n'existe que dans la mouvance. Et le lieu où se joue cette mouvance est à la fois un espace social et une scène psychique, lieu marqué par une problématique complexe, dont les tenants se mobiliseraient autour de l'inscription du lien, de ses difficultés et de ses impasses.

## 4

### L'institution scolaire ou l'impasse d'une inscription

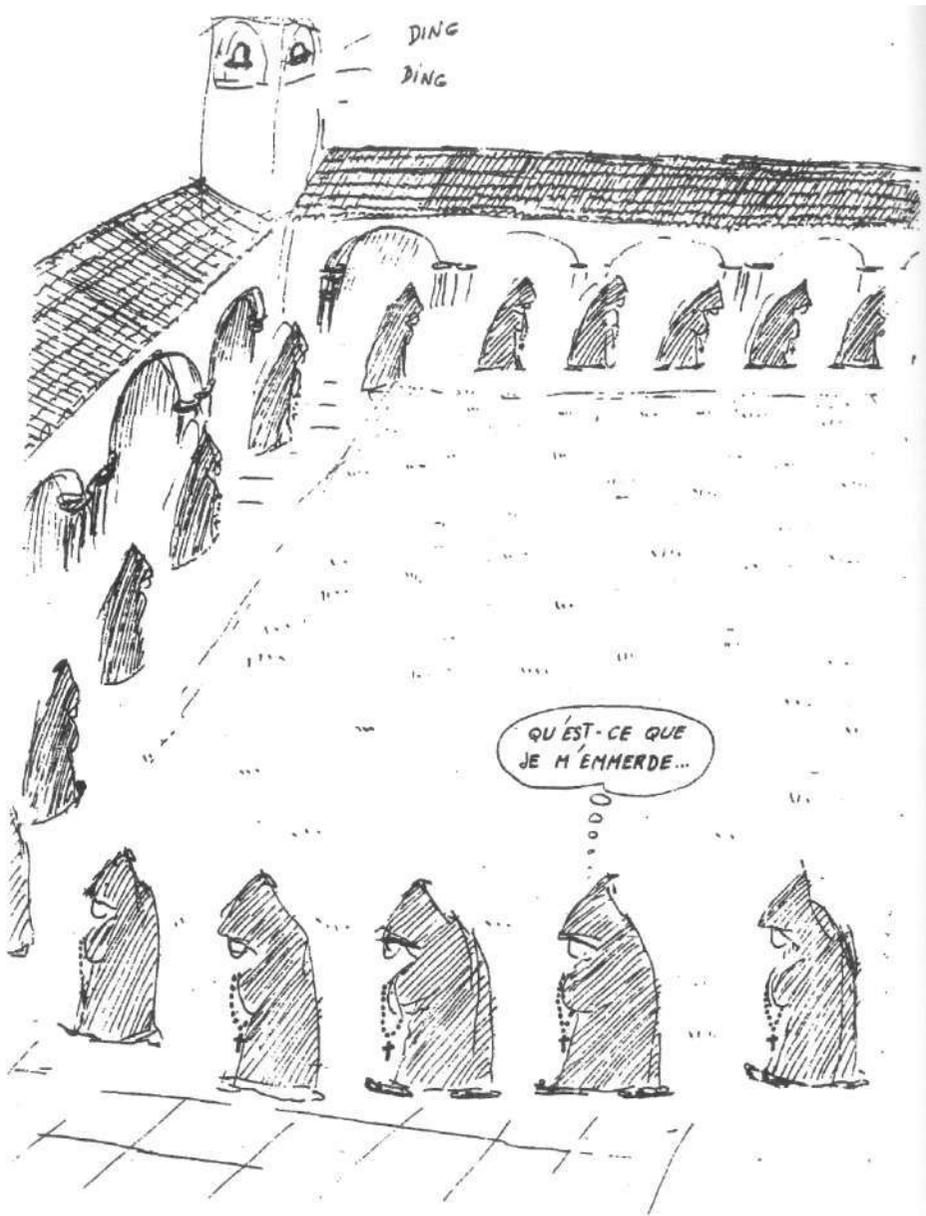
Des dispositifs pervers opèrent dans l'espace social de la quotienneté. Il y a même des lieux où ils excellent, des lieux comme l'institution scolaire où l'inscription du sujet, capturé dans des instances qui lui sont étrangères, ne peut mener qu'à une impasse, faute de pouvoir engager l'appropriation d'une place.

#### **Sur le vif d'une dépossession**

*J'ai demandé électricité, et eux, ils m'ont mis en mécanique. Je n'ai jamais su pourquoi. Ils m'ont dit qu'il n'y avait pas de place. De toute façon, ils disent toujours qu'il n'y a pas de place, alors on ne peut plus rien dire (entretien cité par C. Dubar).*

Plus des trois quarts des jeunes interviewés ont signifié leur désinvestissement. La place qui leur était assignée dans cet espace ne les intéressait pas vraiment. Pour plus de nuance, ils n'en ont jamais parlé avec passion. Mais à les écouter plus en profondeur, on a le sentiment que cette (pseudo ?) indifférence est plutôt l'expression d'une impuissance devant une place, qui, jusque-là, leur a échappé et leur échappe encore.

Les jeunes adultes sont au vif de la difficulté de son appropriation.



Affiche proposée dans un atelier de recherche. Affiche-collage.  
Thème : Signifiez votre place dans l'espace scolaire.

Facile à comprendre car dans l'univers scolaire, on ne leur a jamais vraiment donné la parole<sup>1</sup>.

De cette absence de parole, seuls les plus lucides d'entre eux s'en plaignent tout en disant qu'ils ne peuvent rien :

*En ce qui concerne notre place... on n'a rien à dire... Au lycée, on nous a demandé une seule fois notre avis, en faisant un vote... et tu sais pourquoi ?... tu vas rire... c'était pour savoir si on voulait qu'on refasse les peintures extérieures.*

*Si je devais décrire comment je ressens l'école, on ne peut rien... dire... Tiens, elle fonctionne à l'image de ce conseil de classe... Il faut que je te raconte... impensable... Les profs étaient là. Nous sommes entrés... Pas de place<sup>2</sup> pour nous, on est restés debout. Ils nous ont demandé ce que nous avions à dire... tu vois, le mauvais film... Il a fallu ainsi qu'on parle des copains, de Frédéric qui avait quitté ses parents et cherchait une piaule, de Sophie qui ne se remettait pas de son accident de scooter... Après, sans transition, ils nous ont fait sortir en nous disant : « Nous allons maintenant discuter »... Nous n'avons rien su de ce qui s'était passé... Nous sommes restés dehors pendant deux heures et ils nous ont signifié leur décision... Je me suis dit : « Qu'est-ce que j'ai été foutre là-dedans ? » Cela n'avait aucun sens... il n'y a pas d'échange... Alors, j'ai laissé tomber...*

Ce que relatent ces jeunes ici, c'est le lot du quotidien. Les jeunes peuvent parler mais à condition qu'ils ne disent rien. Leur parole est, par avance, niée. On leur donne la parole, mais celle-ci ne peut être que du vide. Ils savent qu'ils n'ont aucune marge de manœuvre pour se faire entendre. Quoi qu'ils disent, ce ne sont pas eux qui ont pouvoir de décision. De toute façon, confie Véronique, même si on a des problèmes familiaux... cela n'intéresse personne... c'est seulement le savoir et comment on l'assimile qui est important.

1. Ainsi, parmi la catégorie des 20-29 ans, les jeunes, frais émoulus de l'enseignement secondaire, sont très critiques puisqu'ils jugent, par exemple, à 56 % que les enseignants n'écoutent pas suffisamment leurs élèves et à 60 % qu'ils ne s'occupent que des meilleurs élèves (Jaffré, 4 septembre 1998).

2. La place marquée dans l'espace physique, le « territoire », n'est pas sans importance quant aux processus de pouvoir et à leurs effets (Hall, 1971).

Pourtant, cette situation ne suscite, chez eux, aucune virulence. Ils ont plutôt tendance à « laisser tomber ».

Effet d'une institution fonctionnant en structure close plongée dans sa puissance bureaucratique : l'absence de prise d'initiative et de prise de responsabilité.

Car l'institution entraînée dans ce processus mortifère n'est plus à même d'accueillir une circulation du sens : les situations vécues sombrent dans l'indifférence : elles deviennent non significatives, voire a-conflituelles, signant par là même le silence du désir.

*On ne nous laisse pas parler... et puis de toute façon, ils te tiennent... tu n'es qu'un élève... et tu es parfois angoissé par ton propre cas... alors, il vaut mieux que tu ne parles pas... De toute façon, à l'école, on ne vit pas.*

Il y va ici de la question du sujet car, « pour être », il faut parler mais de sa langue, non être parlé par l'Autre dans la répétition d'une parole insensée. C'est ainsi qu'il est bien possible que, faute d'une parole qui lui soit propre, « l'élève passif » se situe, dans l'univers scolaire, « quelque part aux frontières de la mort » (Debarbieux, 1990).

Il y a là un jeu d'exclusion-inclusion subtil. Les jeunes sont dans l'école, mais, en fait, ils sont « ailleurs ». Ils ne sont pas exclus de l'espace scolaire mais le jeu institutionnel est tel qu'ils sont amenés à se vivre de l'intérieur, en marge, non concernés et qu'ils « laissent tomber » dans un repli narcissique, qui pourrait très bien fonctionner comme un rempart pour maintenir leur intégrité d'être.

*Etudiant... oui, si on veut... on peut se définir comme étudiant. Mais c'est pas là l'important... L'important, c'est soi, s'est sa personnalité... c'est être soi-même... Alors cool, pour tout ce qui est études... c'est pas la peine de t'énerver.*

L'école est essentiellement un appareil de pouvoir à fonction de reproduction<sup>3</sup>. C'est une instance de décision capitale. Elle

3. Mieux vaut être fils de cadre que fils d'ouvrier, la courbe de la réussite suit celle des revenus. Les chiffres parlent. C'est ainsi que 19 % des enfants d'ouvriers sont bacheliers, alors que la proportion atteint 72 % chez les cadres (Bezaf, juin 1998), 13 % d'enfants d'ouvriers sont à la fac dont 14,9 % en premier cycle et 6,7 % en troisième cycle contre 34,8 % des enfants de profes-

constitue « la plaque tournante de la distribution des individus dans l'univers social, au sein de la division sociale du travail ». De fait, l'école est « un des espaces sociaux essentiels dans lesquels s'inscrivent les assignations de places » (GFEN, 1986).

Néanmoins, l'institution fait bien les choses car cela ne transparaît pas dans ses discours. L'idéologie du bon élève, du bon niveau, du bon travail et du bon résultat fonctionne. Aucun des jeunes adultes interviewés ne parle de position dans la division sociale. Beaucoup résistent à en entendre parler : les classes sociales n'existent plus, disent-ils, et la fermeté avec laquelle ils le disent peut donner à penser qu'il s'agit là non seulement de méconnaissance mais d'un refus de se laisser enfermer. Quand on leur parle de leur position à venir, ils oscillent entre « je ne sais même pas ce que je veux » et l'expression d'un fantasme<sup>4</sup> où ils se voient dans le journalisme, à la télévision, dans la publicité ou le marketing<sup>5</sup>, la réussite sociale étant due, pour certains, à la volonté acharnée, et, pour d'autres, aux opportunités saisies. Aucun ne la relie à la position sociale de leurs parents, méconnaissance due également à une conjoncture caractérisée par le brouillage des systèmes d'appartenance sociale et des repères identitaires.

Ce serait sans intérêt ici de faire le tableau des phénomènes sous-tendant ce brouillage, quitte à en souligner les plus marquants, et d'abord le passage — passage progressif à situer entre 1960 et 1986 — d'une structure sociale de type pyramidal à une structure matricielle : le profil de la société s'est arrondi avec l'augmentation des classes moyennes et en partie supérieures, ce qui a provoqué une superposition des catégories sociales, superposition due à la réduction des écarts entre les CSP et la dispersion accrue des revenus au sein de chaque CSP. La structure pyramidale explose en une constellation de cultures juxtaposées. Cette constellation regroupe des tribus dont les modes de vie sont assez disparates et qui ne

seurs, cadres supérieurs, professions libérales. Ces derniers représentent 45,4 % des effectifs des troisièmes cycles (*Le Monde*, 7-8 décembre 1997).

4. Mieux vaut ici parler de fantasme car il est probable, voire certain, que très peu de ces jeunes réussiront sur ce créneau privilégié étant donné le capital économique, culturel et social dont leurs parents disposent. Voir à ce sujet, A. Accardo, *Initiation à la sociologie de l'illusionnisme social* (1983).

5. La spécificité du choix de ce créneau tient au fait que les étudiants interviewés sont des étudiants ayant choisi une filière de communication.

s'établissent pas strictement au niveau du revenu. Sous l'effet de cette explosion, la consommation est devenue moins distinctive et moins signifiante<sup>6</sup> (Weil, 1986).

On peut également citer la dislocation de l'unité sociale famille-enfant, tant par les mouvements de l'emploi qui créent des césures réelles entre générations que par l'espoir — souvent leurre — d'une autre place que celle des parents, espoir que l'école, dans la diffusion de l'idéologie de l'égalité des chances et de la promotion sociale, a fomenté pour beaucoup de jeunes de milieux populaires et de classes moyennes. A cela vient s'ajouter le refus par les jeunes de s'aligner sur le même modèle d'insertion que leur père, modèle dont les normes et les contraintes risquent de les isoler des autres jeunes (Godard, 1986). Cette dislocation n'est pas sans importance si l'on considère la fonction paternelle, les représentations et la manière dont est parlé le métier du père comme un lieu privilégié de l'ancrage social et symbolique du rapport au savoir (GFEN, 1986). Ce qui n'est pas anodin quant au processus de subjectivation.

Sur un autre registre, le développement de la scolarisation a entraîné la généralisation du statut « étudiant », statut donnant le sentiment d'être « hors classe ».

Mais quoi qu'il en soit de ces refus, de ces illusions et de ces méconnaissances des jeunes sur leur positionnement social, l'école, elle, les sélectionne. Car c'est une institution qui ne s'appartient pas. Elle est un des multiples espaces des décideurs politico-idéologiques qui formulent les programmes, donnent les orientations, indiquent les niveaux de ventilation. La logique qui y domine est une logique du morcellement et de la déterritorialisation. L'école distribue, selon cette logique, les jeunes de façon arbitraire, et eux ont le sentiment de passer par des tamis où rien n'est jamais stable ni définitivement acquis : « ils attendent » et cette position, dans laquelle ce type de fonctionnement les place, les incite à ne rien gager sur leur avenir, même immédiat.

Plus grave, l'orientation vers les places (les filières) ne se fait

6. Aujourd'hui, le monde plonge dans la crise et de nouvelles données doivent être prises en compte comme le mouvement d'évolution des revenus qui se dichotomise, vers le haut pour les hauts revenus, vers le bas pour les autres (Mauduit, juin 1998).

presque jamais sur base de leur désir ou de leur projet<sup>7</sup>. Ce qui ne peut permettre, à travers les passages d'un lieu à un autre, l'arrimage à des pôles identificatoires consistants et l'émergence d'un sujet de désir ayant prise directe sur sa vie.

*J'étais en ES et ils m'ont jeté en STT... là, je n'ai pas compris... J'avais redoublé en ES, j'avais pourtant de meilleures notes. Enfin de compte, les neuf redoublants sont passés en STT... Ils nous ont jetés, complètement jetés... La veille, on a vu des copains... Ils nous ont dit qu'il restait douze places en STT et quelques places dans les autres filières. Enfin de compte, ils ont fait le tri... On a bouché les trous... Ils n'ont pas vu quelles motivations on avait pour y aller... Bon, maintenant, je l'assume... Enfin, j'ai réussi quand même à trouver une place en fac<sup>8</sup>.*

*J'ai fait une terminale scientifique... J'ai raté mon bac. Ils m'ont alors vidée complètement en section littéraire. Ils m'ont mis là en disant : vous aurez peut-être votre bac là... Moi et des copines dans le même cas... on était dehors à attendre la décision... Quand ils nous ont annoncé cela... on s'est regardées... mais ils se foutent de notre gueule ou quoi ?... Là, on leur a ri au nez et on a débouché le Champagne.*

7. Les familles sont informées en fin d'année scolaire de l'affectation de leurs enfants dans l'un ou l'autre de leurs vœux, ou peuvent se voir proposer une section non demandée, voire un redoublement, faute de place dans les sections initialement choisies. L'affectation des jeunes dans les filières de formation ne devient effective qu'au terme d'une procédure administrative lourde et abstraite aux yeux des principaux intéressés. L'élaboration de la carte scolaire (ouverture ou transformation des sections, importance des effectifs qu'elles pourront accueillir, voire définition de leurs contenus de formation...) qui conditionne si fortement les réalités de l'orientation au niveau local échappe, en fait, presque totalement à ses principaux utilisateurs, aux enseignants, aux conseillers d'orientation comme aux familles. Seules les familles les plus fortunées peuvent avoir recours à une scolarisation géographiquement éloignée ou à l'enseignement privé, pour contourner ces contraintes de la carte scolaire locale. GFEN (1986, p. 57). Ce constat reste vrai aujourd'hui.

8. Explication des sigles. Il y a trois séries de bac général : L : littéraire ; S : scientifique ; ES : économique et social. La série sciences et technologies tertiaires (STT) est une filière du bac technologique.

« Ils » m'ont orienté, jeté, vidé, disent-ils, et certains s'étonnent de ne pas encore être, à ce jeu, devenus des pantins ou des girouettes soumis, de toute façon, à des balisages de parcours<sup>9</sup> dont ils ne sont pas maîtres et qui, pourtant, engagent leur avenir. « Ils », ce sont les enseignants, l'administration scolaire, c'est-à-dire les pièces d'un système institutionnel dont ils ignorent les mécanismes qui en sous-tendent le fonctionnement.

Le verdict, ils le prennent tel quel, en font peu de cas, ne le remettent pas en cause, font quelques « plans » pour s'y ajuster, et repartent, peu concernés, avec le même désinvestissement. Mais ils en souffrent cependant. Ils ont honte, sont complexés, angoissés. Ils sont blessés et cette blessure les atteint non seulement dans leur narcissisme et leur désir d'être mais aussi dans la position qu'ils peuvent ou pourront détenir dans le social. Leur désarroi est profond d'autant que ces jeunes, venant de ces classes sociales ayant nouvellement accédé à l'enseignement secondaire, sont « portés à attendre » de cet enseignement, « par le seul fait d'y avoir accès », ce qu'il pouvait faire valoir au temps où ils en étaient pratiquement exclus. En fin de compte, ils font les frais d'un « système scolaire et d'un système social qui les ont payés en monnaie de singe<sup>10</sup> » (Bourdieu, 1979), frais dont le coût existentiel est important puisqu'il y va de la mise en question de leur identité sociale et de l'image qu'ils ont d'eux-mêmes.

De la profondeur de l'atteinte, ils n'en sont pas dupes mais cette atteinte, pourtant, ne les mobilise pas quant à un projet d'existence.

Car l'institution, prise dans ses mécanismes de gestion bureaucratique face aux exigences de la division sociale du travail, exigences dues à l'expansion de la maîtrise de la production capitaliste, échoue à les placer face à des référents, des repères auxquels ils pourraient

9. Parmi les jeunes interviewés, très peu d'entre eux avaient, jusque-là, connu un parcours scolaire structuré en relation avec leur demande.

10. Cette analyse reste vraie aujourd'hui. Ainsi le commentaire de Cl. Allègre (avant qu'il ne soit ministre de l'Éducation nationale), prévoyant les effets de la progression étudiante : « Il faut en accepter la conséquence : le diplôme universitaire ne donne plus automatiquement droit à un emploi de niveau élevé. C'est une formation supérieure sans garantie de niveau d'emploi ! Pour les classes moyennes qui sont les vraies bénéficiaires de l'ouverture démographique, l'école ne garantit pas l'ascension sociale. » Rapporté par M. Delberghe (juin 1998, p. 3).

s'articuler pour se situer comme sujets. De par là même, elles les renvoient à des positions narcissiques et spéculaires : la détresse qu'ils expriment reste figée dans l'ordre de l'apparence où la honte qu'ils ressentent est là comme signe de leur impuissance. Car qu'est-ce que la honte si ce n'est « 1\* appréhension d'un verdict porté sur l'apparence [...] puis sa reconnaissance muette et impuissante qui plonge le sujet dans une représentation de lui-même qu'il ne peut supporter ? » (Brebant, 1984) d'autant qu'elle touche essentiellement l'être dans ce « sentiment primitif lié aux problèmes d'individuation-séparation d'avec la mère », avec ses mises en scène de « jeux de regards » et d'« effets de miroir », sentiment sur lequel va pouvoir venir se greffer « toute stratégie sociale d'exclusion<sup>11</sup> » (Pagès, 1993).

De cela, la détresse qu'ils expriment, en porte la trace :

*Je suis complexée au maximum quand je dis aux gens que j'ai fait cette filière. C'est vraiment la poubelle.*

*La gestion, c'est le dépotoir à ordures<sup>12</sup>. Ça a toujours été dit que c'était le dépotoir à ordures. Enfin de compte, on mettait ceux qu'on ne pouvait pas mettre autre part... Le déshonneur... Mais j'ai encore honte de ça. C'est en fait un bac de comptable. Quand on va chercher une place, on nous demande : vous avez fait quel bac ? Littéraire ou scientifique ? Mais jamais STT, gestion... Franchement, je ne valais pas ça. Pour moi, c'est une déception complète... C'est un déshonneur, pour moi, même encore maintenant. Ça n'apporte rien. Rien... Ils nous ont dit : après le bac, vous pourrez trouver du boulot en sortant. Eh bien, cela ne marche pas. Parce que l'on n'a qu'une formation en théorie, et pas de pratique... Enfin de compte, je ne vauds rien pour l'instant, je cherche.*

Certains se retrouveront dans une filière qu'ils n'ont pas voulue, parfois en raison d'un impondérable tel un déménagement comme

11. Il est même possible que ces jeunes soient déjà porteurs inconsciemment de la honte sociale de leurs parents.

12. Ceci est une réalité. La plupart des jeunes « orientés » vont en gestion, les autres filières technologiques étant plus sélectives. De toute façon, d'une manière générale, « avec un taux de chômage de 13 %, les jeunes ayant pour tout bagage un bac technologique sont les moins bien lotis » (Kremer, 13 mars 1996).

ce fut le cas pour Olivier qui s'est traîné pendant un an dans une section où on l'avait orienté, sans lui laisser aucun choix :

*De toute façon... mes études... j'ai fait un bac scientifique parce que comme j'avais redoublé ma seconde, j'avais un bon niveau, donc, on m'a mis en section scientifique mais ça ne me plaisait pas. Moi, j'aurais aimé faire de l'économie. Bon. Peu importe. C'est arrivé parce que j'ai déménagé. Je suis arrivé à P. et... ils m'ont mis en S parce qu'ils n'avaient plus de place en ES. On m'a dit : on vous met là-dedans, un point c'est tout... Alors... j'ai été là-dedans... et je n'aimais pas les sciences nat... J'ai retapé... Ma copine m'a poussé... jusqu'au bac. J'ai réussi à avoir mon bac au rattrapage.*

D'autres ont pu échapper à la filière qu'ils ne voulaient pas en acceptant ce qu'ils considèrent comme une « catastrophe » : le redoublement.

*J'ai redoublé ma première scientifique... j'étais juste à 9... 10 dans les trois matières scientifiques et j'avais la moyenne dans les matières littéraires. Alors ils ont dit : celle-ci, elle n'a pas sa place en première scientifique... ils voulaient me réorienter en L. J'ai dit non, alors ils m'ont fait redoubler... Ça a été une catastrophe.*

Les orientations castratrices ne s'arrêtent pas à la fin du secondaire. Elles continuent à les marquer au point que très peu d'entre eux peuvent décider de leur trajectoire ultérieure. Le bac et le niveau seront les seuls déterminants de l'entrée possible dans telle école ou dans telle université<sup>13</sup>. Ainsi, Jean-Claude, qui n'était pas un des plus démunis en ce qui concerne le diplôme puisqu'il avait un bac S mais qui n'a pu s'inscrire dans une école d'informatique de son choix étant donné son « petit niveau ». Jean-Claude voulait faire de l'informatique parce que cela « marchait bien ». Il s'inscrit dans une école qu'il n'aime pas, échoue et se retrouve en fac dans une filière qui ne l'intéresse pas... On comprend, en suivant son périple, qu'il dise ne pas être fixé sur ce qu'il veut faire :

13. On laisse ainsi les jeunes « s'avancer à l'aveuglette » dans le trou noir du supérieur. En première année à l'université, le gâchis est énorme : 57 % des étudiants déclarent s'y trouver « faute d'autre chose » et 65 000 quittent aussitôt la fac sans rien (Fauconnier, 5-11 septembre 1996).

*Après le bac, j'ai essayé d'entrer dans plusieurs écoles en informatique. L'informatique... ça marchait très bien... mais j'ai eu le bac S avec un petit niveau, je n'avais pas de mention... il y avait très peu d'endroits qui m'acceptaient... J'ai d'abord essayé des IUT<sup>14</sup>. Mais c'était sélectif C'est-à-dire qu'il fallait avoir le bac du premier coup et pas au rattrapage et puis une mention. Tout ce que je n'ai pas eu... Je me suis alors inscrit dans une école d'informatique. Mais j'ai échoué... Après, je suis entré en fac mais cela ne m'intéresse pas vraiment. Je ne suis pas fixé sur ce que je veux faire.*

On pourrait penser que c'est là le fait de trajectoires non réussies, trouées par des échecs successifs. Or, ce même désinvestissement se retrouve chez d'autres, car là, ce sont les parents, principalement le père, qui, en formulant leur désir, choisissent souvent du moins jusqu'au bac la filière, désir auquel ils ne s'opposent pas ouvertement, puisque, de toute façon, ils sont dépendants de leur famille.

De plus, il est intéressant de constater que les parents eux-mêmes, absorbés par la pensée de l'efficacité sociale et le calcul face à l'incertitude et la précarité des ouvertures, ne se soucient pas de ce que leur enfant veut essentiellement devenir. Seule prédomine une angoisse sur le niveau qu'il a, l'ouverture ou non du marché de l'emploi, la place où il peut se caser.

Et sur ce terrain, cela ne va pas non plus de soi. Car les parents, projetant sur leurs enfants une volonté d'ascendance sociale, poussent ceux-ci à obtenir toujours plus de « diplômes » sans pour autant être informés de l'évolution des emplois, des postes, des métiers. C'est ainsi que, se fourvoyant dans le réseau des filières scolaires, ils ne sont plus à même de saisir ce qui pourrait être intéressant pour leurs enfants et d'en discuter avec eux. On comprend que les jeunes puissent difficilement parler et se dire quand le choix d'une place se résume à ce genre de détermination<sup>15</sup>. On comprend aussi pourquoi

14. IUT : institut universitaire technologique. Les IUT constituent les cycles courts des universités.

15. Quant aux « conseillers en orientation », c'est une sorte de SAMU qui intervient en cas de pépin, condamné à bricoler dans des conditions indignes : un conseiller pour 1 400 jeunes dans le secondaire, un pour 18 000 étudiants à l'université. A ajouter à cela le manque de vision et de souci prospectif proprement affolant d'un État qui a commencé à se poser des questions seulement à partir de 1987 et un système scolaire et universitaire qui forme des gens passifs,

ils disent, pour expliquer leur non-résistance que, de toute façon, ils ne savent pas ce qu'ils veulent faire.

On pourrait objecter que c'est normal, qu'à cet âge-là ils ne savent pas du fait qu'ils sont jeunes et en crise d'adolescence. Cela joue, certes, dans leur méconnaissance mais cette méconnaissance est aussi renforcée par la manière dont ils sont indexés dans la trajectoire scolaire. Il y a peu de possibilités d'émergence d'un sujet qui désire puisque tout s'y définit en termes de matière, de niveau, de capacité ou d'ouverture possible sur le monde du travail.

Mais s'ils ne s'opposent pas ouvertement, cela ne signifie pas qu'ils ne marquent pas le coup. A défaut de pouvoir se poser, c'est dans le repli passif qu'ils se réfugient souvent, repli qui, lorsque la fatigue psychique est trop lourde, peut aller jusqu'à l'extrême désengagement. Ainsi, Véronique, qui ne fait rien dans une filière choisie, en fait, par son père :

*Je suis arrivée en 4<sup>e</sup>. Mes parents... mon père a choisi pour moi allemand-latin. Pour ça, je lui en ai voulu. Moi, je voulais faire espagnol... parce que j'avais ma copine qui faisait espagnol... et puis l'allemand ça ne me disait rien du tout. Alors donc... c'était un peu ma revanche [petit rire], je ne fichais rien en allemand. J'étais avec les cancre au fond...*

Denis « fait exprès » de rater parce que cela l'angoissait et qu'il en avait marre :

*Mes parents étaient toujours derrière... J'ai raté le bac... mais je le dis franchement, je l'ai fait exprès de le rater [petit rire]... Cela m'angoissait. J'en avais marre... J'en avais marre d'aller au lycée. Alors, j'ai fait exprès de rater. J'ai rien fait.*

On retrouve la même tension chez Nadine qui se dit en défaut d'être, « à côté de la plaque », si bien qu'elle se retrouve en fac où « elle apprend les choses machinalement ». Comment pourrait-il en être autrement puisque ce lieu où elle est s'évalue uniquement, au regard de son père, en termes d'échec, donc de retard de parcours ?

Quant à Laurence, la décision constante et autoritaire du père la mène à un point extrême où elle n'est plus libre de penser. Aussi

déboussolés par l'immense écart d'avec le monde foisonnant et imprévisible de la vie active (Fauconnier, 5-11 septembre 1996).

arrête-t-elle, par épisodes, la course pour pouvoir respirer, car elle « ne tient plus la distance » :

Quant à Valérie, si l'insistance des parents est plus diffuse, elle n'en a pas pour autant moins d'incidence. Valérie suit la filière que ceux-ci ont choisie parce qu'elle pressent qu'il y a là quelque chose de l'ordre de leur désir. Elle n'en ressent pas moins la position qu'elle tient comme un « il fallait faire ».

Tous ces jeunes ont fait ou n'ont pas fait de leur mieux. Mais, donnée constante, ils se retrouvent toujours aussi peu déterminés quand ils arrivent en fac... Rien n'émerge de significatif. Le processus se poursuit et la subjectivité, à la dérive, ne cesse de flotter, dans les zones d'un brouillard, si ténues en part de visibilité.

Ainsi, c'est sur un « hop, va pour ça » que s'est décidée l'entrée en faculté pour Valérie. Et de fait, rien ne peut l'aider à l'éclairer sur ce qu'elle peut désirer, elle, puisque même les conseillers d'orientation qu'elle dit avoir consultés plusieurs fois ne lui ont fait part de leurs recommandations qu'en termes de décision-ventilation : bac S et ses dérivés (médecine, kiné, études longues). Une tante conseille alors communication parce qu'il y a des « trucs intéressants ». Valérie se renseigne, lit quelques documents et attend, indécise, pour s'inscrire, jusqu'au dernier moment.

Mouvement sans terrible importance puisqu'elle dit qu'en fait elle n'a jamais été sûre de quoi que ce soit.

Valérie n'exprime rien de son désir si ce n'est celui de s'accrocher ailleurs, en rupture de sa trajectoire initiale par « envie de changer du tout au tout », accrochage qui reste cependant fragile puisque d'ores et déjà, en envisageant de « repiquer sur autre chose si ça ne marche pas », elle marque qu'elle ne peut se situer dans la continuité d'un projet. Lorsqu'on demande ce qu'en pensent ses parents, elle dit :

*Ma mère devenait folle de voir que, jusqu'au dernier moment, je ne savais pas... et là, elle ne connaît pas bien le système de la fac... elle essaye de voir un peu si je suis casée pour quelques années.*

Quant à Stéphane, il raconte qu'il ne s'est jamais impliqué à l'école. Aussi continue-t-il en fac sans pouvoir, cependant, trouver un lieu où s'investir. « Les cours ne me plaisaient pas, dit-il, alors je me suis barré au bout de trois mois... Et j'ai passé une année à ne rien faire. »

Les jeunes, en fait, ne choisissent rien parce qu'ils ne peuvent rien décider. Ils cheminent de niveau en niveau, progressent, régressent, arrêtent parfois pour respirer... mais jamais, à propos de leur inscription dans l'espace scolaire, ils ne parlent de ce qu'ils sont vraiment et de ce qu'ils voudraient être... Ils sont ballottés et, à ce rythme, ils ne savent plus où ils en sont... Ils ne résistent pas ou très peu, de manière non signifiante, pris dans des réseaux de pouvoir qui les dépassent puisqu'on ne leur offre aucune place existentielle d'où ils pourraient enfin parler... Alors, ils acceptent d'autant plus qu'il y a la peur, celle de « ne pas être sur les rails ». Mais cette acceptation ne se fait pas cependant sans souffrance, car « se retrouver dans un système d'enseignement qui n'intéresse pas... ça angoisse », l'angoisse pouvant être entendue ici dans sa définition classique comme un sentiment d'oppression et d'inquiétude face à un présent ambigu ou à un avenir incertain.

Le processus, organisé autour de la fonction de sélection, de l'abstraction pure et simple de la place réduite au seul processus d'un déplacement du sujet devenu objet, porte ses fruits : face à ces scénarios étrangers qui le capturent, le jeune n'a aucune prise. Il se borne à être là où on le met, et, si ce n'est pas sans souffrance, c'est du moins sans révolte, sans questionnement. Il est hors scène. Ce fonctionnement institutionnel fait que le sujet se trouve dans « du privé » de se dire, de se présenter en son nom, en raison de la non-accessibilité à un lieu qui lui soit propre. Tout cela l'amène à se taire et à se retirer.

Il s'agit là d'une violence symbolique insidieuse<sup>16</sup>. Au lieu de prendre en compte la réalité de la position sociale du jeune, l'école, en le prenant comme « note » a pour fonction de fluidifier cette position, de l'effacer en transformant le sujet porteur de contradictions en pure abstraction.

Violence sociale, certes, mais qui n'est pas sans avoir des effets psychiques car, à ne retenir qu'une position abstraite, ventilée en termes de niveau, mène à écarter, refouler toute émergence d'une subjectivité qui se cherche, se fonde, se reconnaît et à maintenir, faute d'engager des repères identificatoires consistants et stables,

16. La violence symbolique est « la forme travestie, socialement acceptable, de la violence qui est historiquement à la base des rapports sociaux » (Accardo, 1983, p. 83).

une vision de soi en kaléidoscope, morcelante, cassante, inconsistante et une labilité psychique qui ne permet pas au sujet de se poser.

Labilité psychique certes mais redoublée ou entrant en collusion avec la dialectique du jeu social « de l'appel et du refus » (Clot, 1987), appel souvent illusoire vers un autre possible, refus avec l'inscription de l'impossible, dynamique sociale favorisant la prise et la déprise et qui, sans cesse, module leur parcours.

Ainsi, Aude, qui se demande après son inscription ce qu'elle fait dans la filière où elle s'est inscrite, accepte avec le temps, change sa détermination initiale, tergiverse dans l'incertitude et s'arrête sur l'absence de projet d'existence où elle se « cloître » dans le rien et ne « bouge plus ». Indolence qui est le reflet de l'atonie répétitive d'un système social et institutionnel qui fonctionne sur des opérations d'anéantissement du sujet dans la réduction même de la dimension du projet.

Quant à Valérie, à peine inscrite en première année de DEUG de communication à V., inscription faite comme cela, dans la foulée, sans choix, elle va projeter de « faire le CELSA à la Sorbonne » parce que « c'est réputé... on le voit, si on regarde les annonces d'emploi ».

Pour s'y préparer, elle « avale pas mal de bouquins » et s'inscrit. Le concours doit avoir lieu au mois d'avril. Puis elle « n'a plus envie d'y aller ». L'institution scolaire fonctionne comme espace de circulation et de branchement éphémère. Elle ne peut garantir la territorialité. Et ce système, avec ses notes, ses paliers, ses ouvertures, ses formations, entraîne les jeunes dans un jeu oscillatoire entre espoir et déstabilisation où ils se perdent très souvent :

*Tout ce qui est examen, c'est toujours une perpétuelle remise en question.*

*On a peur, peur de tout. Chaque année, aux examens, je me dis... je vais rater, ce ne sera pas encore la bonne voie. Parfois, je m'arrête... et puis derrière moi, il y a quelque chose qui me dit que je n'aurai jamais de place.*

*Maintenant, je me dis je galère une année... si je peux décrocher une licence, tant mieux, ce sera une licence... Si on m'accepte en IUP<sup>17</sup>... ce n'est pas sûr... enfin.*

17. IUP : institut universitaire professionnel.

Certains dérivent dans les niveaux, les diplômes, les écoles, les échecs et arrivent en fac dans une filière où ils sont tout aussi peu concernés. Parfois, ils s'y accrochent non pas parce qu'ils s'y retrouvent mais parce qu'il vaut mieux « obtenir un diplôme qu'arrêter au bout d'un an sans rien avoir encore une fois ».

Rien ne peut mieux signifier, selon des intensités diverses, la dérive, voire l'absence du sujet : « Je suis un personnage en quête d'auteur... J'erre là à la recherche de mon identité », dira plus tard Bertrand lors d'une séance d'un atelier de recherche.

De cette errance, les jeunes en témoignent souvent. Leurs paroles sont le reflet d'une oscillation constante, sans élaboration d'une position stable, et si cela est dû à leur subjectivité propre, on ne peut pas dire que cette subjectivité ne s'arrime pas à ce que le circuit social met en jeu comme espoir et comme risque.

Le jeu social de la prise et de la déprise continue longtemps même après qu'ils soient sortis du tracé initial de la trajectoire scolaire.

Ainsi, Laurence, qui, après un DEUG-AES dont elle avait horreur, « parce que c'était de l'administration et [qu'elle ne se retrouvait] pas là-dedans », réussit le concours d'entrée en IUP Communication d'entreprise, obtient le diplôme, décroche des stages dans des entreprises de renom telles Cartier et Saint Laurent, pense obtenir un travail et se retrouve sans rien, au bout de la traversée.

Ainsi, David, étudiant brillant, look BCBG, ayant débuté une IUP en édition, abandonnant en cours de route, parce qu'il « s'est rendu compte lors de ses différents stages » de la fermeture de ces milieux professionnels « pour un mec comme lui... sans relations ». Deux ans après, il était méconnaissable tant son look s'était « prolétarisé ».

*Je suis postier... à mi-temps, a-t-il dit, comme pour se justifier, ce qui me permet de faire ma peinture... Après, j'espère, par le jeu des concours internes, rejoindre le département publicité...*

Et Aude, qui s'est arrêtée sur elle-même. Elle a interrompu ses études à la fac parce qu'elle a « rencontré un garçon qui est mécanicien agricole », ce qui a fait qu'elle s'est lancée « à fond là-dedans ». Elle a obtenu un BTS gestion agricole et elle a envoyé des demandes pour un emploi. « C'était effrayant, dit-elle, parce qu'il n'y avait que des "non" et des "non". » Par la suite, elle s'est trouvée une année de

perfectionnement pour « ne pas n'avoir rien à faire », ce qui a été « très dur ». Son rêve, c'était de « travailler toute la journée sur un tracteur » parce qu'elle « ne se voyait pas enfermée dans un bureau ». A présent, maintenant qu'elle accepte « cette idée », elle « va faire une spécialisation en comptabilité ». Elle ajoute :

*Je vais sans doute finir comptable ou quelque chose comme cela, ce qui n'a plus rien à voir avec l'agriculture... mais j'ai écrit à plein d'annonces... c'était angoissant... Maintenant, ce que je veux surtout, c'est avoir un travail, c'est avoir de l'argent. ...Je m'en fiche même si j'ai mon petit boulot huit heures dans un petit bureau... Je rentrerai chez moi... Je tricoterai... Du moment que je rentre chez moi, je suis tranquille.*

### Les savoirs déracinés

Les plaintes sont ici nombreuses, dures, dépressives. Elles marquent, au travers de l'incapacité à élaborer les apprentissages, l'évidement du sujet.

*C'est terrible quand tu te mets devant une feuille et que tu n'arrives pas à apprendre. ...Il n'y avait rien à faire... Rien à faire...*

*La fac... je trouve que c'est chiant... à cause des matières obligatoires... les maths, l'économie, ces trucs-là... On ne peut pas s'investir vraiment. Je trouve que c'est important quand tu peux t'exprimer, quand tu peux avoir tes idées... Alors qu'en général, non... Qu'est-ce que tu en as à foutre de savoir que x est égal à je ne sais plus quoi. Pourquoi nous angoisser avec des maths ?*

*C'est moi qui ai choisi ce DEUG... je pensais que pour une fois que j'avais choisi ma filière... je me mettrais à bosser... Un 'y aurait pas de problème... Eh bien non, pas du tout... Il y a encore des matières qui ne me plaisent pas.*

*Ah... tous ces examens... tu es obligé de reprendre toutes les connaissances... tu perds les pédales parce que tu en as marre [avec intensité] d'apprendre.*

*Cette licence, cela ne veut rien dire. On fait plein de choses mais rien en profondeur... Comment veux-tu être solide sur le plan professionnel avec cela ?*

*La seule école, c'est sur le tas... J'ai beau faire n'importe quelle école, ça ne m'apprendra jamais ce que je veux apprendre.*

Face aux savoirs dispensés par l'école, ils marchent à l'affect, affect pour un professeur qu'ils trouvent intéressant, affect pour une matière pas trop « ch... ». A part cela, dans l'ensemble, là aussi, ils désinvestissent face à un savoir en mosaïque, diffusé sans analyse et sans organisation et qu'ils estiment de toute façon « inadapté à la vie moderne » et « ne préparant pas à la vie professionnelle<sup>18</sup> ».

On parle à ce sujet de crise des significations sociales des savoirs, crise d'autant plus aiguë que la transmission pédagogique est largement imprégnée d'un seul type de rapport au savoir, celui des classes dominantes, l'enseignant visant pour une large part à diffuser « des corpus de connaissances coupés de leurs conditions d'élaboration historique et de mise en œuvre sociale ». Cette démarche purement dogmatique serait à l'origine de fortes distorsions car, excluant la réalité qu'il prétend enseigner, le « discours transmissif apporte aux apprenants » des réponses à des questions qu'il ne les a pas amenés à se poser, réponses qui ne pouvaient dès lors que demeurer extérieures à l'activité — concrète et symbolique — du sujet.

Le savoir devient alors « objet mythique » détenu par le « Maître » ou bien « enfermé dans les pages du livre ». Ce savoir est un « savoir mort, voire mortifère » puisqu'il exclut l'activité du sujet.

Cette absence de signification des activités d'apprentissage, des connaissances et des diplômes ne permet pas aux jeunes, notamment des familles populaires, d'investir ceux-ci d'un sens personnel qu'ils pourraient intégrer à la construction de leur personnalité au sein d'un réseau personnel de repères identificatoires. Plus rien dans l'hétérogénéité étalée des savoirs dispensés n'est identifiable et la

18. Ils ne sont pas les seuls à le penser. Tout se passe comme si les jeunes, surtout dès la classe de première, étaient soumis à une double découverte : la pression croissante qui s'exerce sur eux et la difficulté de tracer leur avenir personnel, avec la perspective d'un enseignement supérieur en crise (sur lequel les élèves portent un jugement défavorable) et la faible capacité de l'école à les préparer à l'entrée dans la vie professionnelle (Jaffre, 4 septembre 1998). Et ils n'ont pas tort. De fait, les qualifications exigées d'emblée par les entreprises mettent en évidence l'absence d'une fonction de sas entre l'école et le monde du travail (Lebaube, 14 mai 1997).

« A la fac, nous ne sommes que des paquets qu'il faut remplir de savoir et qu'on balance d'année d'études en année d'études... »



et en plus, on s'en balance pas mal des étudiants... »

**Affiche proposée dans un atelier de recherche (affiche-collage).  
Thème : signifiez votre place dans l'espace scolaire.**

perte de sens des activités scolaires renvoie à la remise en cause de l'identité et de la légitimité sociale de chacun (GFEN, 1986).

Alors, jetant le bébé avec l'eau du bain, les jeunes négligent, souvent inconscients, les énormes possibilités qu'ils ont d'apprendre. D'autant plus que les parents eux-mêmes ne les soutiennent pas, soit parce qu'entre eux et l'école cela n'a jamais très bien marché, surtout pour les parents ouvriers qui se sont arrêtés au certificat d'études, soit parce que les méthodes ont changé et qu'ils ne se retrouvent plus dans les apprentissages dispensés, soit parce qu'ils n'ont plus le temps du fait que les femmes ont accédé au monde du travail et que le temps passé par les parents hors du lieu familial s'est alourdi en raison des contraintes professionnelles, soit encore parce que, sous prétexte d'autonomie, ils les ont laissés souvent seuls.

### **Effet de déréalisation sociale**

Dans le « je ne sais pas où j'en suis » si souvent exprimé par le jeune adulte et qui marque sa confusion on peut également saisir les effets de la déréalisation sociale. La crise économique traverse aussi l'espace scolaire : du fait du rétrécissement du marché du travail, le temps des études s'allonge de plus en plus, entretenant un large espace social délimitant hors du monde du travail une phase de suspension dans l'inscription sociale. Ce nouveau mode de socialisation à l'écart du champ productif soutient « une sorte d'indétermination », indétermination d'autant plus confortée que les offres d'emploi se font rares, barrant ainsi relativement pour le jeune « le champ des possibles ». A quoi il faut également relier « le maintien durable et ambivalent dans des statuts sociaux prématrimoniaux et préparentaux ».

Le monde social risque de devenir alors inaccessible. Il est, de ce fait, dans l'incapacité d'offrir de nouveaux repères identificatoires, pourtant importants dans cette phase d'ébranlement de la continuité subjective où le jeune se dégage de ses parents en attaquant ses objets internes, dans un mouvement de désidentification des images idéalisées qu'il s'était forgé d'eux, pour une tension vers d'autres références, phase nécessaire pour le devenir du sujet, mais qui risque

d'être actuellement problématique du fait justement de la déréalisation sociale et de la précarité des perspectives.

Le gel des situations sociales a, entre autres, pour conséquence de creuser « une faille trop profonde dans le rapport aux anciens » et cela porte atteinte alors au désir de devenir adulte tout en enfermant le jeune dans la dépendance de l'enfance et les mouvements de réassurance narcissique. Car, « si la disponibilité psychologique libérée par l'amorce de la désidentification aux parents n'est pas finalement déplacée sur d'autres objets, si elle n'est pas reversée au compte d'un projet qui donne au jeune une place et un destin personnel, on peut craindre qu'elle ne se retire dans le moi... », ce qui rend alors plus difficile l'étoffement du monde intérieur et l'accession à des formes élaborées de la subjectivité (Clot, 1987).

### **Idéal de l'institution et jeux de miroir**

Face à l'impuissance du jeune adulte à se dire, on peut à nouveau revenir au pouvoir de l'institution avec l'hypothèse que celle-ci, en tant qu'« appareil idéologique d'État », contient, pour garantir l'ordre, les contradictions sociales qui pourraient s'y faire jour en opérant sur un vide qu'elle maintient pour que n'émergent pas des positions trop différenciées, trop subjectives, trop désirables. Ici, sont réunies les conditions d'une opération imaginaire (spéculaire) où le sujet ne trouve place qu'à devenir pleinement conforme à l'idéal de l'institution, c'est-à-dire sans distance, sans heurts ni résistance, cette opération supposant un double mouvement d'évidement, « l'évidement de toute réalité tierce qui pourrait briser le jeu de miroirs » et l'« évidement » du sujet lui-même dans « l'exclusion de toute expression » de sa singularité, évidemment nécessaire pour que l'institution trouve dans le sujet-miroir la confirmation de l'image qu'elle veut détenir. Ainsi, à un sujet « historiquement et socialement enraciné » doit se substituer un sujet « abstrait, dé-historicisé [...] interchangeable, banalisé », en un mot « privé de tout ce qui constitue sa différence ».

Mais à ce jeu, toute séparation est impossible. Le sujet s'y retrouve aliéné, manipulé. Sa parole est une parole volée et si « ça ne parle pas, alors ça peut coller » (Imbert, juin 1984). L'écart irréductible constitutif du sujet ne peut que difficilement se distendre

d'autant que l'institution scolaire ne peut plus se garantir comme autrefois de représentations servant de caution à sa légitimité sociale ni se soutenir de la médiation d'un Idéal collectif susceptible de drainer, vers un Ailleurs, le face-à-face. Le risque de tout cela, c'est d'y voir opérer une « Emprise » sans références, sans paroles, sans loi, faisant de cet espace un espace sans repères dont il devient au sujet de plus en plus difficile de se dégager. L'ancrage dans le réel est impossible faute d'engagement du lien symbolique.

Ainsi, la violence institutionnelle fonctionne sur la méprise, et le sujet, bloqué dans l'imaginaire, est privé de son existence sociale et subjective.

### **L'Aima mater**

Mais il y a plus. Comme il n'y a pas de sortie possible vers un dehors qui pourrait vraiment signifier, l'espace scolaire va fonctionner comme espace d'inclusion fusionnelle. Paradoxalement, cet espace qu'ils désinvestissent, les jeunes ne sont pas prêts à le quitter. Dans l'ensemble, ils tiennent à y rester le plus longtemps possible, prenant comme argument soit que « de toute façon, il n'y a pas de boulot », soit qu'ils tiennent à « sortir le mieux armé possible », pour « une vie professionnelle intéressante », ce dernier argument étant assez contradictoire avec la vision globale qu'ils ont de l'école comme dispensatrice de savoirs peu appropriés, soit, parce que, autre position paradoxale, « même si on n'y fait rien », c'est « mieux d'y être » et qu'il vaut « mieux s'y accrocher » car « s'il n'y a plus école, il n'y a plus rien », l'école fonctionnant ici comme lieu vide certes, mais lieu qui les maintient au-dessus d'un vide plus terrible encore, ce vide où l'espace et le temps ne sont plus rythmés par l'extériorité même minimale d'un point d'accrochage, accrochage à une activité, à un rôle (le rôle d'étudiant), accrochage à des réseaux de socialité :

*La fac, au moins ça te pousse à te lever tous les matins, à faire quelque chose... à voir des copains.*

Car ne rien faire, ça ouvre sur des gouffres intérieurs qui angoissent, et il vaut mieux alors que ça occupe, même si c'est dans l'artefact ou dans le faux-semblant.

En l'absence de cet ancrage sur l'espace et le temps, le sujet risque d'être déboussolé, anéanti dans la durée et perdu dans la dissolution de ce qui lui sert pour l'instant de points de repérage. Car, même si dans l'institution la parole est défaillante, il y a au moins le battement du rythme, rythme des heures de cours, rythme des rencontres, rythme des examens, rythme qui brise l'immobilité du temps, ce temps infini de l'enfance et qui empêche le silence de se glacer dans le vide :

*la fac, tu ne sais pas ce que tu y fais, ça m'est déjà arrivé de laisser tomber... mais après un certain temps, c'est la galère, je flippe... c'est l'angoisse... je ne me lève plus le matin... j'ai les boules et je me dis : qu'est-ce que je vais faire ?*

*J'ai laissé tomber ma première année de fac en février. Je restais chez moi, je ne bougeais pas... c'était l'ennui... je tournais en rond pendant des heures... à la fin, j'avais plus envie de rien... je ne m'habillais même plus... j'étais devenue inanimée, comme une morte... Je m'enfermais de plus en plus... j'étais plus moi-même.*

L'institution permet un ancrage subjectivement défensif contre la perte de soi dans un espace qu'ils ne peuvent abandonner, parce que si cet espace vient à disparaître, ils sont confrontés alors au chaos. La logique de l'inclusion fonctionne. L'institution les lie parce qu'elle est à même, en tant que système imaginaire, de les protéger « de la possibilité du vacillement de leur identité » et de « leurs craintes d'effondrement » (Enriquez, 1987).

Paradoxalement aussi, l'institution, qui ne peut leur donner leur place, les tient en les reliant à l'ensemble social en assignant chacun à une place. Ce faisant, elle permet à chacun de se donner une existence sociale sur un modèle socialement proposé. Et ils ne sont pas prêts, de par une exclusion, à vivre la marginalité.

### **Entre émergence et anéantissement**

Et pourtant, si cette situation est bien celle à laquelle les jeunes adultes sont arrimés, elle est aussi le cœur même de leur jeu d'existence car c'est en elle et à partir d'elle qu'ils cherchent à se signifier dans l'espace étroit du jeu des positions assignées. Et s'ils collent à ces positions et cela parce que peu d'autres issues leur sont laissées,

ils s'y accrochent aussi pour pouvoir émerger. Car par ces positions ils balisent aussi leur dérive.

Il est, en effet, quelque part patent que l'institution scolaire assure la formation. C'est en elle que chacun doit, en principe, trouver de quoi embrayer sur une identité professionnelle socialement reconnue pour le moins et subjectivement assumée pour le plus. Par là, l'institution touche à une exigence vitale. Car l'être humain est à la fois un être psychologique et social. En proposant ses trajectoires, elle met en jeu à chaque fois, même si c'est d'une manière floue et inconsistante, des modèles identificatoires possibles. Et la façon dont chacun va se définir par rapport aux processus de formation va dépendre non seulement des vecteurs réels véhiculés par l'organisation de l'espace scolaire mais aussi de son mode de réceptivité personnelle et des investissements fantasmatiques qu'il projette à l'encontre de sa position future. Autrement dit, chacun joue sur cette scène sociale son propre scénario psychique inconscient.

De par ce fait, l'institution scolaire offre une surface d'inscription. Elle permet en cela l'identification, c'est-à-dire la reconnaissance de soi comme sujet dans un espace de passage du là où c'était au là-bas où « je » doit advenir. Et, c'est parce qu'elle assure — même si c'est souvent dans le leurre ou le semblant — ce passage que les contradictions et les conflits peuvent trouver une voie de dépassement.

L'absence de révolte ou de questionnement des jeunes adultes relève aussi de cela.

Car comment aborder une traversée sur les traces évanescences que l'institution dessine sans l'espoir qu'il y aurait, de l'autre côté du passage, une meilleure place et... un lieu où s'arrêter qui ne serait pas seulement une simple halte ?

En redoublant ce désir, en faisant croire qu'elle est la source d'un « plus à jouir », l'institution offre au désir de quoi, quelque peu, assurer sa relance.

Ainsi, les jeunes sont là où on les met, fluides, sans trop de drames intérieurs apparents, dans une disponibilité à ce que l'institution leur offre, la dominante étant ici une mouvance psychique avec ancrage à des espaces provisoires où « il y a peut-être là où je suis une piste », espaces leur servant, même si c'est pour un temps seulement, d'instance de repérage, de prise, d'ouverture, d'émergence.

Ancrage psychique fragile et maintien à minima du jeu identificatoire donnant à chacun de quoi être rassuré au cœur même de son insécurité, parfois pour un temps très minime, car l'incertitude est telle que l'angoisse réapparaît rapidement.

Les points d'accrochage sont infimes. Mais ils sont cependant opérants. L'institution scolaire, par ce qu'elle offre, dynamise les mouvements pulsionnels même si cette institution, au même titre du reste que les autres, sous l'effet de la crise de la modernité, fonctionne comme piège à morcellement et n'accomplit plus sa fonction « de continuité et de régulation », faute de ne pouvoir offrir « les garants métaphysiques, sociaux et culturels » du sens et de la signification (Kaës, 1987).

C'est pourtant dans cet espace de mouvance que s'amorce le processus de métamorphose et la mise en jeu de nouvelles positions.

En termes hégéliens, cela revient à définir le sujet comme « mouvement-de-se-poser-soi-même », « égalité avec soi-même se mouvant » (Hegel, 1960).

Nous sommes ici dans un espace de médiation, un espace de transitionnalité.

Mais cet espace de médiation peut aussi fonctionner comme « pseudo-médiation », comme « occasion d'un jeu illusoire de dégagements et de remaniements apparents » simulant « la séparation et le devenir », car il y a des médiations « qui se vident de leur fonction transitionnelle » (Imbert, juin 1984), entraînant alors le pur jeu de la répétition.

Ainsi en est-il de Bertrand qui se réfugie dans la musique avec un groupe de copains, après une maîtrise d'ethnologie résumant un parcours universitaire de quatre ans, maîtrise où il s'était inscrit suite à un DEUG en communication « parce qu'il n'y avait pas d'autre issue » et qui ne lui sert à rien parce que « les seuls débouchés, c'est la recherche », et qu'il ne se voit pas là-dedans.

Ainsi Thomas, l'étudiant éternel... accumulant diplôme sur diplôme, ne sachant toujours pas pourquoi il les accumule, maintenu dans l'espace-enfance de la mère institution.

Il y a aussi l'échec et c'est la blessure... ou le retour au bord limite, à la limite du désêtre, mouvement compréhensible puisque l'idéalisation narcissique du soi à former, lors du processus formatif, dès lors que l'idéal apparaît comme ne pouvant jamais être atteint, « ne saurait alors accomplir sa fonction essentielle », celle

« d'assurer une défense efficace contre les attaques destructrices (déformatives) qui provoquent le sentiment intense du soi défaillant ». Cet écueil dans le mécanisme de défense ne peut alors « qu'exposer le sujet à la déception, sinon à l'effondrement » (Kaës, 1979).

L'échec peut faire perdre la place fragile à laquelle les jeunes s'étaient quelque peu arrimés, « identifiés ». Ils se retrouvent alors désidentifiés en proie à une dérive intérieure, redoublant leur dérive sociale, dérive qui les amène à un repli narcissique sur l'élémentaire. Ici, toutes les figures sont possibles, depuis la déprime qui les couche (au sens littéral) chez eux, inanimés dans un « je m'ennuie... je n'ai envie de rien » ou ils protègent peut-être, grâce à cette anesthésie et cette néantisation, le fond d'identité qui leur reste, en attendant de se lancer dans d'autres recherches, vers d'autres arrimages qui peuvent, pour certains, prendre l'allure d'un « trip » fascinant là où c'est alors le vide total où l'on est enfin identique à soi.

Il y a aussi des désarrois plus graves, des chutes plus terribles, vers des lieux engluants dont on peut pressentir le risque d'un glissement vers la défonce totale.

Ainsi Anne, entraînée dans des idées de mort :

*Enfin de compte, je ne vauds rien pour l'instant. Je cherche... C'est bizarre. C'est vraiment bizarre. Je crois que c'est parce que je suis plus vieille... j'ai peut-être mûri un petit peu. Cela aurait été trois, quatre ans plus tôt, je me serais encore re-suicidée... je l'aurais fait. Franchement, je l'aurais fait. Des fois, j'ai vraiment des envies comme ça. Je déprime complètement. Mais qu'est-ce que je fous là vraiment ?... Il n'y a jamais de fin. J'arrive pas à trouver la fin.*

Ainsi, Ghislain s'accrochant à la montagne de solitude...

Quand Ghislain est venu, à ma demande, après six mois, me revoir, je ne l'ai pas reconnu tant il semblait renfermé sur lui-même.

Ghislain a 22 ans. Il vient de rater sa première année en fac après un parcours scolaire très mouvementé... Il dit alors qu'il a « abandonné la fac », que, pour lui, « c'est du passé » et qu'il n'a plus envie d'être dans ce mouvement continu, « où on se court les uns après les autres pour se rattraper ou se dépasser ». Il est parti de Paris pour un petit village du côté des Cévennes. Là, il vit dans une communauté. Il précise qu'il ne s'agit pas de « copains » mais que ce lieu « il a pu

se le dégouter » et qu'il y reste parce que c'est « pratique et pas cher ». « Je fais de la montagne », dit-il, parce que c'est là seulement que je « me trouve moi-même », parce que je « colle avec les parois... elles me tiennent au corps ». Quant à l'avenir, « il s'en soucie peu ». « J'ai trop couru pour inscrire une image... et je suis toujours arrivé trop tard. »

Sans passé et sans avenir, il est dans le présent et le présent, « c'est la montagne ». Après, on verra bien... de toute façon, « c'est pas mortel... puisque rien ne dure dans le temps... et la montagne, elle, elle est là ».

Ainsi, Alex, noyée dans l'Amsterdam du flash.

*J'ai essayé de m'en sortir par les études mais c'est raté... D'ailleurs, vous ne nous avez rien laissé, dit-elle, accusatrice. Je suis laide, boutonneuse... et je ne sais même pas ce que je veux. Tout ça, la fac et tout... c'est du bidon... c'est la merde... et moi, je dérive [dérive qui l'a entraînée à Amsterdam]. C'est libre là-bas... je me pique... je flashe... ça me tient... là, j'existe enfin.*

Telle est la parole fragile et douloureuse de ceux qui s'absentent par faute d'avoir trouvé place, leur place.

## Propos sur les mouvements des jeunes

Peuvent-ils encore bouger, se demandaient les Anciens ? On vivait alors dans la récession portée par une génération qui, du collectif, semblait ne s'intéresser à rien, plongée qu'elle était dans les tréfonds de son individualisme. Et soudain, à l'occasion d'un obscur plan gouvernemental (1986), voulant instaurer, d'une manière officielle, pure et dure, la sélection à l'entrée des universités, on les vit, en masse, dans la rue, scandant leur révolte avec détermination.

Peut-être parce que Devaquet — et son projet — notifiait, trop ouvertement et sans leurre possible, la sélection et le barrage auxquels ils étaient déjà perpétuellement exposés. Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Leur mouvement fut l'expression d'un ras-le-bol devant la volonté politique de gérer la crise en bouclant de plus en plus les issues et les possibilités. Ils ont bougé parce que le projet Devaquet touchait au cœur même de leur angoisse.

Il n'est peut-être pas étonnant du reste que la fac de V., de par l'origine sociale des étudiants, ait été à l'origine du mouvement.

On avait le net sentiment cependant que ce serait éphémère.

Un an après, en novembre 1987, la fac est calme... plus aucune trace d'un mouvement étudiant... le gigantesque feu de paille s'est éteint, laissant place à la routine du quotidien. Emmanuel Faux, un des membres de la coordination étudiante, fait une tentative de remobilisation. En vain. Les jeunes sont retournés dans leur bulle...

En janvier 1990, revirement : 51 % des étudiants pensent qu'une sélection à l'entrée des universités serait souhaitable.

En janvier 1992, le projet Jospin crée des barrages. Ils se mobilisent.

Printemps 1994. Ils se remobilisent à nouveau. Cette fois, contre le scandaleux CIP.

Octobre-novembre 1995 : dernière agitation significative. Les facs sont surpeuplées. Les budgets restreints ne permettent pas de faire face à l'afflux des étudiants.

Depuis lors, plus rien, à part quelques bouillonnements fugitifs, émergeant ci et là, en réponse à des besoins conjoncturels.

Outre ces mouvements exclusivement étudiants, il y eut d'autres rassemblements de jeunes dont l'ampleur fut plus ou moins importante, selon les énergies sur base d'émotion qu'ils ont pu drainer. Ainsi, les mobilisations contre l'expulsion des 101 Maliens et contre la famine en Afrique. Ainsi, sous l'impulsion de Coluche, la création et le soutien des Restos du cœur.

Plus récemment, et de très forte amplitude, on peut encore citer la manifestation, à l'appel des cinéastes, contre le nouveau code de la nationalité.

A ne pas oublier non plus, bien que les églises soient désaffectées, la « papamania » au Bourget lors des 23<sup>e</sup> JMC. Et, pour clore, le gigantesque ralliement aux Champs-Élysées, le 12 juillet 1998, pour fêter la victoire de la Coupe du monde.

Pour terminer ces propos sur une note d'humour mais combien révélatrice de leur insouciance et de leur fragilité d'être, je livre ici à l'état brut leurs images :

*Les 9 et 1 facettes de la manif..  
Ou les 9 et 1 façons de manifester.  
Atelier de recherche.*

# LE LEADER . . .



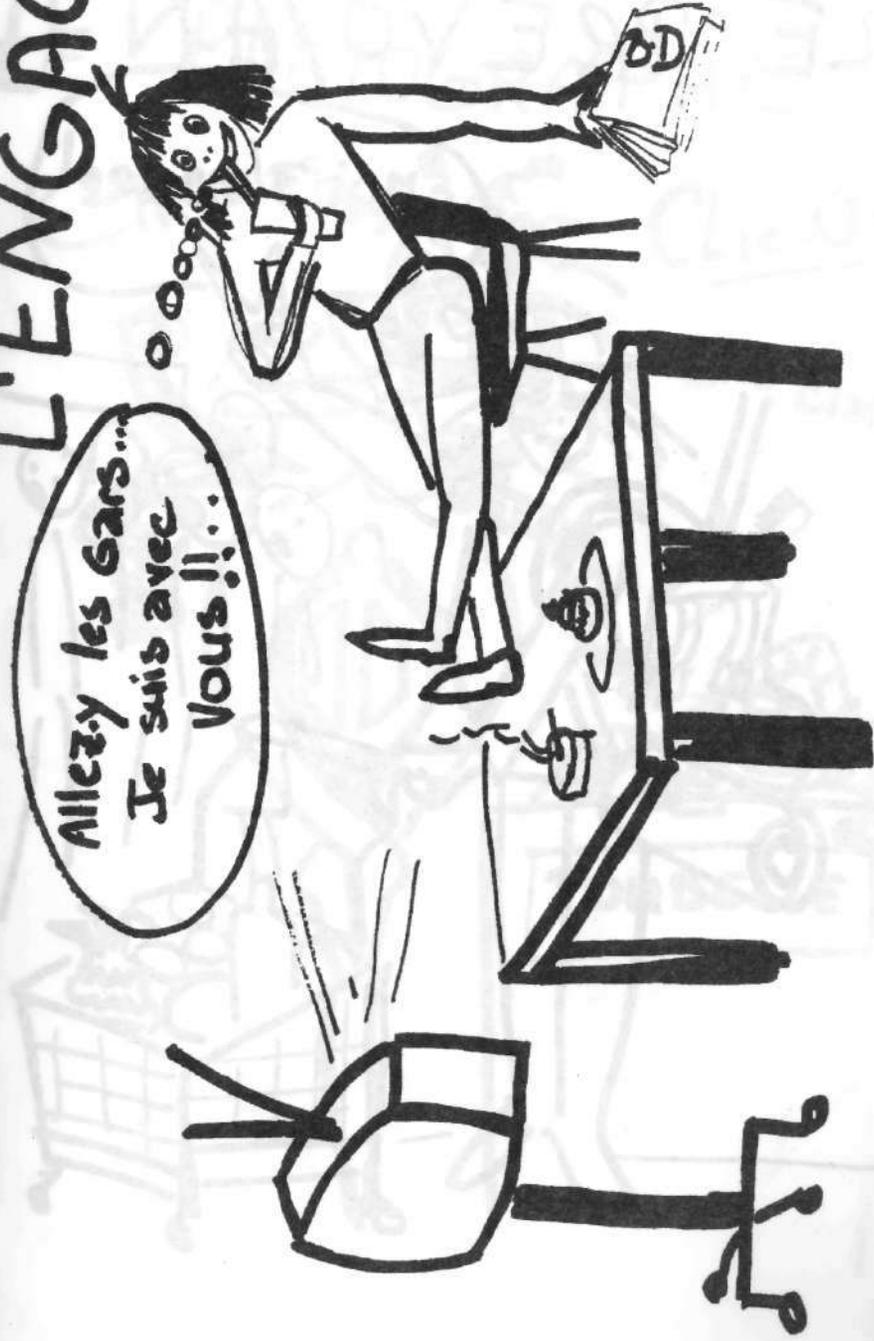
# L'EXHIBITIONNISTE



LELE FENÉANT...



L'ENGAGÉ



# LE PRÉVOYANT..



# LE PHOTOGRAPHE..



LE CASSEUR . . . .



LE DÉFONCÉ . . .



# LES DÉGONFLÉS

ÇA MARCHE  
LES GARS!  
ON VA POUVOIR SE  
PRÉVENIR QUAND ON  
APPROCHERA DE L'  
ABORDINABLE  
CRATÈRE



# LEMORT ---

SI J'AVAIS SÛ...  
JE L'RAI PAS VENU.  
C'EST TROP,  
INBUTE!



## 5

### L'adolescence ou l'histoire d'une déliaison

*Là où ça était, « je » doit advenir. Le Je est un certain mouvement du ça, une disposition de l'être où le ça est non pas effacé puis remplacé, mais remis à disposition. Disposé à l'avenir.*

D. Sibony

#### **En défaut d'une énonciation**

On aimerait revenir sur le travail de l'adolescence, travail psychique nécessaire à l'inscription subjective, mettant en jeu le rapport essentiel entre l'être et le devenir. Celui qui était autrefois un enfant, c'est-à-dire énoncé par les repères, les idéaux constitutifs de l'histoire familiale — ces repères jouant comme pôles d'identification —, doit, sous l'effet de la réorganisation de la sexualité et de ses nouveaux désirs, quitter cette place pour aller vers la vie, la vie sociale et nouer dans le rapport à l'Autre une alliance différente, marquée du sceau d'une signature personnelle lui donnant son sens et sa place. C'est alors que le sujet peut parler en son nom.

Ainsi, l'adolescence marque le temps de la recherche.

On sait que c'est la période du retour du narcissisme. La libido, n'ayant plus d'objets puisque les objets de l'enfance sont désinvestis dans le mouvement nécessaire au dépassement du conflit œdipien, reste flottante.

Le dispositif, mis en jeu lors de cette période, a pour visée une nouvelle mise en place de la vie pulsionnelle et l'élaboration

psychique de la subjectivité. Le narcissisme (pôle du Moi-Idéal) en est une étape obligée. Il a pour rôle, en endiguant la force pulsionnelle en état de déliaison, de protéger le moi de l'éclatement et de l'arrimer, si le passage se fait bien, à F élaboration symbolique, organisant sur une base ternaire (l'Idéal du moi) le rapport du sujet à l'autre et à soi.

Ce qui se met en place ici, c'est en fait un processus d'individuation et de différenciation, donnant, avec l'abandon de la toute-puissance narcissique, accès à l'autonomie psychique et à la capacité d'exister par soi-même.

C'est cet accès qui pose aujourd'hui problème. Le processus est, là aussi, perturbé et le malaise est inévitable : il y a déliaison, faute d'un pôle de la Référence, porteur du Nom, et Narcisse, destitué de substance et de place, vacillant entre vide, apparence et mouvance, cherche désespérément un espace autre pour se signifier, a(d)venir... et exister.

Et cela on ne peut l'expliquer que sur un axe assurant la connexion entre la réalité sociale et l'organisation psychique. Car, si l'adolescence représente bien un moment fondateur de la structuration psychique, elle constitue également un point clé sur le plan social, parce que c'est à cette période que vont se décider les embranchements essentiels de la vie.

Or ici les jeunes viennent à nouveau s'enrayer sur une impasse. Dans leur assomption vers l'indépendance, ils se heurtent à des instances sociales qui leur concèdent, d'une part, et même plutôt qu'auparavant, le droit à la maturité — l'abaissement, depuis 1974, de l'âge de la majorité légale de 21 ans à 18 ans, l'ouverture d'un compte en banque, la liberté sexuelle en sont des marques — mais qui, d'autre part, en les maintenant foncièrement hors des circuits de l'activité économique, les retiennent et les bouclent sur un terrain sans issue.

Bloqués alors dans un « hors-lieu » d'un espace-temps, ils ne peuvent se revendiquer d'une place... et s'énoncer. La mouvance psychique qui est la leur est l'indice des turbulences d'un passage aride, porteur de contradictions, d'ambivalences, d'incertitudes...

C'est de cela dont ils sont le reflet quand on les écoute vivre et parler.

## Du hors-lieu de l'espace-temps

Déliaison psychique, déliaison sociale, faille dans le lien qui relie à l'ensemble. L'histoire de cette déliaison marque la place du jeune adulte, place qui, paradoxalement, est une non-place, un « hors-lieu ».

Car, s'il n'est plus enfant, ni socialement ni psychiquement, il n'a cependant pas la position sociale et relationnelle de l'adulte. Il est, pour diverses raisons, coincé dans un « entre-deux » et c'est de cette position dont témoigne sa mouvance, mouvance symptomatique du fait qu'il ne peut là aussi, faute d'une place d'où il parlerait en son nom, « être relié » à ce « hors-lieu » qui lui est assigné, dans un temps qui semble indéfiniment perdurer.

Sur cette assignation, il ne peut pas grand-chose. Il est même impuissant parce qu'il y a le pouvoir qui régit l'ordre des places et que ce pouvoir, aujourd'hui, en collusion avec l'ordre économique, énonce — fait nouveau — son incapacité à faire face à la « crise ». Ce qui laisse, par là même, peu d'espoir dans des possibilités d'ouverture<sup>1</sup>.

Telle est la situation à laquelle cette génération se trouve confrontée. On constate alors une stagnation prolongée dans le système institutionnel universitaire et un accès au marché du travail difficile<sup>2</sup>, marqué par le temps de la recherche et de l'attente, si bien

1. Et cela, même malgré les mesures récentes, comme les « emplois-jeunes », lancées par Martine Aubry, ces mesures étant considérées par les jeunes eux-mêmes comme précaires et palliatives. A ce sujet, A. Lebaube insiste sur le fait qu'au-delà des « dispositifs conjoncturels de soutien », des « changements structurels doivent s'opérer, ne serait-ce que pour tenir compte des mutations en cours ». Autrement, « à force de poursuivre dans cette direction, la précarité, puis la marginalisation et l'exclusion menacent des cohortes de jeunes, tout juste sortis du système scolaire et qui font l'apprentissage d'une entrée dans la vie active morcelée, hachée, si ce n'est durablement compromise ». Et de rappeler ces chiffres : « malgré tous les efforts entrepris, 600 000 d'entre eux sont au chômage » (14 mai 1997, p. 4). Quant au diplôme, il n'est plus un passeport pour la vie (Mayol, 1997).

2. Bien entendu, ils ne sont pas tous concernés. Il y a aussi la fracture étudiante. Deux études récentes montrent l'énorme fossé qui s'est creusé en France entre deux catégories de diplômés. D'un côté, les élèves de grandes écoles que les employeurs s'arrachent littéralement : en 1996, 33 % ont eu un contrat d'embauche avant même d'avoir quitté leur campus ou terminé leur

que les jeunes n'ont plus devant eux qu'un vide social et symbolique, les difficultés économiques bloquant toute implantation de dispositifs où ils auraient pu prendre leur place.

Une telle situation ne peut avoir par elle-même, bien évidemment, aucun effet direct ou mécanique sur la mouvance identitaire mais elle peut s'accompagner d'un bouleversement en profondeur de la dynamique. De fait, on peut penser qu'à partir du moment où elle prend un caractère structurel, la scission avec le monde du travail peut en amener une autre sur le plan du sens. La place A-venir tend ici à apparaître comme une position de plus en plus lointaine et distante. Elle perd toute consistance et ne peut drainer aucun projet. L'évanescence de ces lieux de repérage ne leur permet plus alors d'avoir fonction de réassurance et d'ancrage des processus d'identification.

Les jeunes se retrouvent alors en position d'exclus, dans l'absence de toute référence. Ils se replient dans l'attente et le retrait, dans cet entre-deux qui ne leur donne point de place et ils se débattent dans la mouvance régressive d'une position narcissique, oscillant dans une errance sans territoire et se perdant dans la suspension d'un temps peu porteur d'un avenir.

Ils vivent cette situation forcée de l'entre-deux comme extrêmement déstabilisante. Cela, ils l'expriment souvent en disant qu'ils sont pour le moment « paumés, sans trop bien savoir où aller » et qu'ils ne savent plus ni « qui ils sont », ni « comment trouver une identité<sup>3</sup> ».

service militaire, et 3 % seulement sont encore au chômage six mois après leur diplôme, d'après l'enquête de la Conférence des grandes écoles portant sur 36 000 diplômés. De l'autre côté, les étudiants classiques allant à l'université, qui rallongent désespérément leurs études (42 % des diplômés ont plus de 25 ans) pour se retrouver, dans une proportion de 37 %, au RMI. Plus affolant : un étudiant sur deux déclare n'avoir aucun projet professionnel ; ce pourcentage est encore de 38 % chez les diplômés de niveau bac + 6 et plus... Enquête de l'Association pour faciliter l'insertion des jeunes diplômés, Afij (22-28 mai, 1997, p. 96).

3. La crise en tant que phénomène objectif n'est pas la seule en cause. Le chômage a envahi le discours, les têtes, la vie. Nourris de statistiques sur la précarité, abreuvés d'enquêtes sur les difficultés d'insertion ou les lois impitoyables de la compétition, les jeunes ont fini par en rester là avec une angoisse tenace vis-à-vis d'un monde du travail qui les exclut. Et si cette réalité n'est plus à démontrer, il faut aussi prendre en compte la culture de la crise : les peurs de

Car ils ont perdu le monde de leur enfance, un monde sécurisant, organisé par l'adulte-parent qui assurait alors une charge primordiale : inscrire l'enfant dans un espace de vie, espace non seulement du soin, mais aussi espace du lien, lien d'amour, d'identification et d'étayage.

Leur vie était, en cette période, heureuse et sans souci. L'adulte-parent, détenant le savoir et le pouvoir, gérait tout. Ils rêvaient alors de devenir grands comme les adultes, d'être à leur place... et ils pensaient que c'était facile.

A présent, la réalité est là avec les entailles qu'elle porte au mythe de la toute-puissance :

*Mon rêve de petite fille ?... Ah, le grand Amour... Peut-être que cela existe... mais je ne l'ai pas encore rencontré... Alors, où est le rêve ? Où est la réalité ?*

*Quand j'étais petite, je pensais que j'allais me marier, que j'aurais des enfants, que la vie était belle... Maintenant, je me rends compte que ce n'est pas aussi lumineux que cela.*

Et si ce n'est pas « lumineux », c'est parce qu'ils font intervenir dans leur analyse le poids d'une réalité dominée par l'insécurité, l'instabilité, l'incertitude. Car, « si tout, à présent, semble se compliquer » c'est que « déjà, pour se marier, il faut un salaire » et que, dans la vie, « la roue tourne » et les situations restent très aléatoires :

*Ça y est... je me sépare de Marc... Je retourne chez papa-maman. .. D'ailleurs, j'ai toujours ma chambre... Là, je suis encore petite... C'est mieux, c'est sécurisant de pouvoir l'être encore... car dans la vie, maintenant, tu peux toujours tout perdre : ton travail, ton mec...*

leurs parents et des professeurs ont aussi largement contribué à diaboliser leur perception du monde du travail. A cela il faut ajouter le fait que le milieu dans lequel les jeunes évoluent s'est complètement déstructuré, sous le coup non seulement de la crise, mais également du fait de l'urbanisation et de l'émergence des classes moyennes, si bien qu'en peu de temps, les adultes ont vu disparaître un monde et que les jeunes ne rencontrent plus désormais que le vide (Devillechabrolle, Monnot, 6 novembre 1990).

Les jeunes sont confrontés également aujourd'hui, à la décomposition du modèle du cycle de vie ternaire centré sur le travail. Si bien que les trajectoires en gestation recèlent une large part d'inconnu et ouvrent à l'incertitude du futur (Attias-Donfut, printemps 1996).

Exister, c'est aussi grandir. La puberté physiologique introduit la rupture dans l'espace corporel de l'enfance. Le corps change de statut. La génitalité et son assise reproductrice devient un rouage important du changement. Ainsi, celui qui était autrefois un enfant devient progressivement un adulte et reçoit alors un nouveau pouvoir-être.

Ce passage entre être et devenir ne va pas sans risque. Mais, dans le passé, ce passage était plus clair, parce qu'il était fortement ritualisé et nettement délimité dans le temps.

Aujourd'hui, cette période s'éternise pour les raisons primordiales déjà citées — à savoir la crise du marché de l'emploi et son corollaire, l'extension du temps d'études<sup>4</sup> —, raisons auxquelles on peut ajouter le maintien dans la dépendance soutenu par la prégnance récente du relationnel dans l'espace familial.

Sur les plans social et culturel, on peut également penser que l'émergence d'une société adolescente, avec ses illusions de beauté et ses luttes acharnées contre le vieillissement, n'est pas non plus étrangère à la stagnation du jeune adulte dans cet univers « hors-place ».

Or, avoir une place, c'est pouvoir se relier. Se relier à l'ensemble social qui organise, réfère et donne sens. Se relier au temps aussi, à ce temps où peut se dire le désir dans le « voilà ce que j'ai fait » ou « voilà ce que je veux faire ».

La place, c'est ce qui permet au sujet de s'inscrire... pour être. Elle ne peut se penser en dehors du lien car c'est l'existence du lien qui permet au sujet de prendre place, place différenciée dans l'organisation sociale mais aussi place différenciée dans la discontinuité du sexe et des générations.

Pour le jeune adulte, il semble que cette prise de place tourne mal. La machine sociale s'accidente. Le travail<sup>5</sup> se fait rare et le jeune se

4. Propulsée par les politiques mais cautionnée probablement aussi par les jeunes eux-mêmes. On peut supposer que ce serait la forte baisse des emplois offerts aux jeunes et leur caractère de plus en plus précaire qui motiveraient un nombre croissant d'entre eux à prolonger leurs études car, tant qu'on est étudiant, on n'est pas chômeur et on sait, comme l'attestent de nombreuses enquêtes, qu'avec les études, on peut se prémunir contre le chômage (Piot, 14 mai 1997).

5. L'insistance à centrer l'analyse sur la fonction essentielle du travail n'est pas gratuite. G. Roustang met, au rang de notre malaise, l'emprise accrue de

retrouve ailleurs en « suspens » face à un présent qui s'étale, entraînant dans son sillage le meurtre des attentes du passé et le rêve d'un impossible avenir, suspension peu propice au drainage des processus identificatoires.

Car pour devenir, il faut pouvoir se prendre pour un autre. Il faut pouvoir se l'approprier pour pouvoir dégager de là où on est, pour avancer, pour ne plus être le même, pour s'émanciper de l'enfance et être enfin soi.

Mais encore faut-il que l'autre existe et présente une certaine consistance. Sinon le processus devient filandreux. Et les jeunes, floués, dans le clair-obscur de ces défaillances d'attache, risquent alors de stagner dans le vide, dans cette absence de lieu pour-être, qui fait de leur être un hors-lieu.

Car avoir lieu, c'est entrer dans l'espace et dans le temps.

C'est prendre place dans son histoire, assumer son passé, son présent et s'ouvrir au temps à venir, l'essentiel se constituant ici d'un rapport de continuité. Il faut « que se préserve une relation entre ce que (le sujet) a été et ce qu'il devient [...]. Fera partie de l'impossible identificatoire toute position qui vous situe en une place qui ne peut plus se relier à celle occupée dans le passé, qui vous pose, de ce fait, une place hors histoire [...]. Une fois qu'un "tu es" est dépossédé de tout lien avec un "j'ai été", le sujet est confronté à une injonction identificatoire inassumable<sup>6</sup> ».

On peut comprendre dès lors aisément les réponses fatiguées et

l'idéologie économique en citant une allusion prémonitoire de J.M. Keynes qui semble assez illustrative de la situation : « Ce que nous avons devant nous, c'est la perspective d'une société de travailleurs sans travail, c'est-à-dire privés de la seule activité qui leur reste. On ne peut rien imaginer de pire. » Il ne faut pas oublier, poursuit G. Roustang, en citant A. Gorz, qu'aujourd'hui, c'est grâce à un travail rémunéré que les hommes et les femmes peuvent « s'émanciper de l'enfermement dans la sphère privée et accéder à la sphère publique » (1990/1, p. 102-103).

Même mythifié, le travail reste une valeur à laquelle les jeunes chômeurs sont très attachés. C. Baudelot considère que l'absence de travail renvoie plus à la désorientation, la perte de repères qu'à la construction d'une nouvelle identité (*L'Expansion*, 11 janvier 1996).

6. P. Aulagnier, « Le champ des possibles », conférence prononcée à l'AFPEP le 16 janvier 1988. Conférence non publiée. Extrait cit., in B. Chariot, E. Bautier, J.-Y. Rochex, *École et savoir dans les banlieues... et ailleurs* (1992, p. 118).

perdues des jeunes quant à ce qu'ils pensent de leur place dans la société :

*Ça dépend pour certains... Il y en a pour certains. Ça marche, quoi. Ils ont choisi les études qui leur convenaient. Du point de vue familial, ça va parce que tout va, ça marche ensemble... Tout leur réussit... Et puis, il y en a d'autres, ça ne va pas du tout... Ils se sentent mal dans la société. Ils n'arrivent pas... à se réaliser. Ils sont un peu perdus, quoi. Je crois qu'il y en a qui ne se sont pas définis un véritable rôle dans la société. Donc, ils ne sont pas... ils ne sont pas à l'aise... Les jeunes, dans la société, ne peuvent pas être bien. Parce que... ça a complètement changé maintenant. On n'a presque pas du tout... de projet... On n'a pas de... On n'a pas d'aspiration comme autrefois. On n'a rien, on n'a pas tout cela... On suit comme des moutons... On nous met à l'école, on va à l'école... On fait ça parce qu'il faut le faire. Et puis, c'est tout... Moi, je n'attends pas grand-chose. Avant oui, mais... maintenant de moins en moins. Je ne sais pas. Il y a une espèce de fatigue... On est déjà fatigués à l'avance.*

On peut comprendre leur fatigue face à cet achoppement bloqué au ras du quotidien. Car ils en sortent difficilement pour quelque chose qui pourrait, même seulement pour un certain temps, les arracher et les maintenir :

*Même pour un petit boulot qui pourrait t'intéresser parce que cela te branche un peu sur l'avenir, c'est la galère... ce sont des démarches sans fin... et on ne reçoit souvent aucune réponse... ou alors, des propositions de stage non rémunéré... C'est désespérant. Alors on ne cherche plus et on accepte n'importe quel travail car si on n'a pas d'argent et si on a rien d'autre, on ne fait pas trop les difficiles...*

Mais à force de laisser tomber ce qui peut interpeller tant soit peu leur désir, les jeunes se perdent dans le temps qui s'étire, fatigue, confine à l'inertie, temps porteur d'un avenir obscur qui bloque toute émergence d'un projet.

Dans cette ambiance peu propice à la mobilisation de l'énergie, ils reconnaissent qu'ils ne font pas surface. Ils restent là, sans rien faire, rivés à leur propre nonchalance.

L'absence de place pervertit le présent... qui, faute d'être porté

par l'avenir, est souvent ressenti comme banal, terne, peu porteur d'une implication personnelle. Le temps se traîne dans un désert de sens et les objets, puisque non organisés par un projet, ne portent plus la trace du désir. Ils ne sont plus les lieux d'un pouvoir-être :

*Je n'ai pas de projet... ça m'inquiète un peu... Je me dis : j'ai le temps, j'ai le temps. J'espère aller le plus loin possible dans mes études... Le jour où j'en aurai marre... déjà, je verrai ce qui s'offrira à moi. Peut-être quelque chose... Oh, je ne sais pas... au début de l'année, j'étais tentée par la pub... maintenant, ça ne m'intéresse même plus.*

Cette position ne va pas sans risque, risque inhérent à une temporalité non balisée où le sujet peut alors très bien se laisser immerger dans la durée, dans la répétition infinie du même, en l'absence de toute césure marquant l'intervalle entre passé, présent et futur.

Ainsi, par manque d'accrochage, à défaut de toute visée productrice d'unité, le jeune vacille, ou alors l'impossibilité d'arrimage laisse place à un sentiment de perte de soi qui tourne au désespoir.

Ce qui est en faille, c'est l'élaboration de l'espace-temps : le sujet est impuissant à ordonner le temps. Faute de cette articulation, le temps ne peut être alors vécu que dans la scansion de l'oscillation, si ce n'est dans la stase et le vide. Ce qui explique qu'il y a souvent tendance à la léthargie, comme à un retour, dans la suspension du temps qui s'écoule, à ce temps éternel de l'enfance, le temps fœtal et archaïque.

Ainsi, si on leur demande comment ils passent leurs journées, certains d'entre eux répondent :

*A part la fac où rien d'intéressant ne se passe... Mes journées... je me réveille le matin... je regarde à la fenêtre, je passe mes journées à la fenêtre. C'est tout...*

*Je n'arrive plus à lire un journal, je n'arrive plus à lire de longs trucs... je perds courage. Ah oui, j'arrête. Oui, c'est vrai, je ne lis plus, c'est vrai et avant, j'adorais lire, j'adorais, j'adorais la poésie. Depuis quelque temps... Peut-être que je suis mal en ce moment. Mais maintenant, non... non, c'est vrai, je ne lis plus, je lis des petits trucs, quoi, des trucs bidon... je lis la vie des autres !*

Ainsi, par manque de « courage », voire d'impossibilité à s'inscrire dans sa propre vie, dans l'absence d'une structuration dans

le temps par faute d'une perspective qui autoriserait des investissements personnels, on passe des heures à la fenêtre et on lit la vie des autres.

Et sur la même ligne, les objets ne prennent sens pour elle que par rapport au vide.

*Là, en ce moment, je suis toute seule... Bon, euh, je lis, je bouquine... je vais au cinéma... mais c'est tout... ça te branche, ça comble... ça comble le vide.*

Ne pouvant trouver de quoi accrocher le désir, on se drogue dans l'occupationnel où le plein remplit le manque :

*Être à l'aise, c'est s'entendre avec plein de personnes, s'entendre avec plein de monde, ne pas hésiter à la limite à aller voir des gens... à faire plein de choses, plein de choses tout le temps... Voilà, l'année prochaine, il faut que je m'oblige à faire plein d'activités, en dehors du sport... des activités parallèles... des activités théâtrales... musicales.*

Mais ce plein qui aspire le sujet renvoie également à « la position même du désir de l'Occident moderne » et à « la façon même dont les objets, mots, images, biens, pensées, travaux, femmes et hommes, naissances et morts, maladies, guerres, entrent en circulation dans la société et y sont échangés », circulation qui cesse d'être réglée comme autrefois « par référence à des valeurs symboliques » (Lyotard, 1980) porteuses de sens et au travers desquelles la structuration signifiante du « Je » restait possible.

Ainsi, les objets ne font plus lien. Ils se font « matière sans valeur sémantique ». C'est « le retour à la chose même » où les objets ne sont plus que « des choses qui pèsent, qui coûtent, et apportent des calories ». Ils perdent leur sens et cette perte de sens « participe de la crise de l'appartenance » (Cyrulnik, 1993).

On peut faire dès lors l'hypothèse que cette perte de sens renforce le processus de déliaison sociale et la non-fiabilité du lien psychique.

Mais si savoir où on va et savoir qui on est, ou ce que l'on peut devenir, relève actuellement d'un processus très chaotique, processus induit par le manque de place dans l'espace social productif, cela ne s'arrête pas là. Ainsi, bien qu'il soit conscient des impasses socio-économiques, bien qu'il exprime son désarroi à ne

pouvoir se caser, le jeune, curieusement, ne semble pas fondamentalement concerné comme s'il pressentait, dans la position à venir, le risque d'étouffement et d'une menace définitive pour l'être.

Cela peut d'autant mieux s'expliquer qu'il y a souvent impuissance à se représenter une place du fait que « les liens entre formation et métier se brouillent », si bien que la formation ne peut que dessiner seulement « la place que le jeune occupera dans la hiérarchie sociale ».

A cela vient s'ajouter « la fermeture relative mais importante des possibles » (GFEN, 1986) qui l'enfermera très souvent dans la perte d'un espoir, indifférent au présent et à l'avenir :

*Trouver sa voie, c'est pas facile actuellement... trouver un métier créatif... là, où on peut s'épanouir... mais c'est un rêve... alors, pour le moment, je continue mes études et je me démerde pour être libre.*

Le malaise s'enracine donc aussi dans le désir d'être, qui seul, peut donner à la place son sens essentiel<sup>7</sup>. Ce malaise, les jeunes adultes l'expriment souvent en disant la peur qu'ils ont de se sentir

7. Ce désir de retrouver un sens essentiel est assez répandu chez les jeunes. R. Saidi, sociologue, dans une étude portant sur la représentation du travail chez les jeunes demandeurs d'emploi, réalisée à partir du public de la PAIO (Permanence d'accueil d'information et d'orientation) de Nanterre, met en évidence ce phénomène. La parole de ces jeunes, souvent accusés de ne pas chercher réellement du travail, laisse transparaître une vision survalorisée, idéalisée de ce dernier. C'est, résume R. Saidi, le « plaisir » d'exercer un métier qu'on « aime » car il est le couronnement (« aboutissement », « finalité », « j'aurais réussi ») d'un processus d'acquisitions d'un savoir particulier qui sera une composante de l'individu. Ce travail implique la possession d'« idées », l'effort de mise à disposition de ses compétences (« volonté », « passion », « le meilleur de soi ») et réclame, en retour, la reconnaissance de l'approbation de la part d'autrui (« compliments », « appréciations »). Par ailleurs, il est « altruiste par définition » (« aider », « progresser », etc.) et par destination (« les gens », « l'entreprise », « l'État »). C'est « une mise en relation multidimensionnelle entre les individus et les groupes qui composent la société ».

Les tâches qu'ils rejettent sont celles qui sont vécues comme des impasses : sans ouvertures relationnelles, sans initiatives, ni possibilités d'évolution. S'y résigner équivaut à accepter de perdre l'espoir. Alignés par thème, dans des tableaux, les mots de ces jeunes forment d'étonnantes litanies qui disent le rêve d'un travail qui serait un accomplissement, une porte ouverte sur une vie autre (Betbeder, 14 mai 1997, p. 6).

coincés dans une place définitivement fixée, la peur, voire l'angoisse de se laisser enfermer en un lieu mort où tout serait déjà joué dans l'annulation du possible<sup>8</sup>.

*C'est un peu effrayant de ne pas savoir où on va exactement. Quoique ce qui m'effrayerait peut-être plus, c'est de savoir exactement où je vais... Oui, je ne sais pas... Je ne sais pas... Ah non, je n'aimerais pas qu'on me dise : tiens, tu feras tel métier, ou bien que je me dise : tel métier, un point, c'est tout. Déjà, je me sentirais coincée... ça me plaît l'idée que j'ai quand même un éventail assez large, que je peux choisir. Il faut que je puisse choisir. Voilà.*

Un jour, un étudiant me demande si j'ai lu *Le désert des Tartares* de Buzzati. Il me conseille de le lire et ajoute :

*Tu comprendras alors ce que je ressens.*

Le message livré est implacable. Le lieutenant Giovanni Drogo arrive au fort de Bastiani. L'endroit est franchement sinistre. Il veut repartir... Et pourtant Giovanni Drogo ne repartira jamais :

*L'existence de Drogo s'était arrêtée [...]. Il était resté fermé dans son attente [...] la torpeur des habitudes [...]. Au rythme monotone du service, quatre mois avaient suffi pour l'engluer [...]. Presque la proie d'une mystérieuse apathie, il observait froidement [...] ni triste, ni joyeux, comme si tout cela ne l'eût pas concerné...*

C'est ainsi que cet étudiant, comme beaucoup d'autres, a ressenti l'étrange fermeture de la place-destinée, place dont il faut le plus possible se désengager car, une fois dedans, on risque de s'y engluer, dans la mort du désir.

Bien qu'ils ne sachent pas où ils sont, bien qu'ils aimeraient le savoir et qu'ils en souffrent, bien qu'ils sachent qu'ils ne peuvent se payer—au risque de connaître la misère—le luxe de la marginalité, les jeunes sont cependant, pour l'ensemble, peu pressés d'adopter les modèles de vie qui leur sont proposés :

8. Cela est confirmé par O. Galland et F. Dubet, sociologues, ainsi que par M. Ziri, psychanalyste. Pour ces auteurs, la réponse à la question « Quel travail pour moi ? » se doublant en filigrane d'une autre « Que vais-je faire de ma vie d'être libre ? » compte pour les étudiants autant qu'acquérir un savoir monayable (Betbeder, 14 mai 1997, p. 6).

*Si c'est ça le but de la vie : avoir une maison, un balcon avec des fleurs, une voiture... et ceci... et cela. ...si c'est cela, s'installer dans la vie... c'est peut-être nécessaire mais [petit rire] je préfère attendre.*

Un autre parle d'argent, de couple et de famille mais ne semble pas particulièrement s'en soucier :

*Je sais qu'il faut de l'argent pour vivre... mais l'argent en lui-même, c'est pas le principal... Passer sa vie à la gagner... même bien... J'ai une sœur banquière [rire]. Elle gagne relativement bien sa vie, 10 000 francs... Elle a un mari, deux enfants... Elle ronronne quoi. Mais bof.. tout cela, c'est pas sûr que cela m'intéresse.*

Tel clame son horreur de la répétition et de la contrainte :

*Je voulais, un moment, m'occuper de personnes âgées, en tant qu'animateur, ça me plaisait. Mais c'est un métier dur. Et puis, c'est tous les jours, c'est refaire la même chose... Je serai dans le même piège... Il me faut quelque chose de complètement indépendant. Libre... de toute contrainte. Voilà, c'est ça. Libre de toute contrainte. Si tel jour, j'ai pas envie de bosser, je ne bosserai pas. Si tel jour, j'ai envie de faire ça, je ferai ça.*

Et puis, on dit son inquiétude devant un avenir que l'on voudrait en relation avec son désir mais qui est, pour le moment, incertain :

*Je crois que le jeune est inquiet, inquiet de son avenir, et de celui de ses enfants... Inquiet, par exemple, pour trouver un travail qui lui permette de vivre et qui soit intéressant... c'est pas évident. Moi, je sais que si je me retrouve sur le marché du travail avec mes diplômes, c'est pas sûr que je trouve un travail adapté à mes désirs. Vraiment, je ne me vois pas toute la journée assise à taper sur Minitel dans un bureau... vraiment pas.*

On ménage ses arrières en faisant des études qui ne plaisent pas. On les vit comme un à-côté et on frémit à l'idée de pouvoir les envisager comme tremplin pour la vie.

*Ce DEUG, je le fais... parce qu'on ne sait jamais. C'est une sécurité... Mais j'espère pouvoir m'en passer. Je ne comprends pas les gens qui se contentent de naître, de vivre, de faire leur petit travail dans l'administration, et puis ils meurent... Ils n'ont rien fait, quoi.*

*Ils ont rempli quelques papiers dans leur vie et puis c'est tout. Et je me dis : il faut que j'arrive à faire quelque chose d'autre, quelque chose d'intéressant.*

Enfin, on a peur de manquer d'argent pour vivre. Aussi oscille-t-on entre la passion qui tient en vie et la stabilité qu'on associe à la tristesse et à l'ennui :

*Je me dis qu'il vaut peut-être mieux avoir moins de stabilité et faire quelque chose de passionnant... A la limite, la stabilité, ce serait ennuyeux... J'ai un copain qui est dans l'administration. Quand je vois son exemple... chaque année, il passe les concours qu'on lui propose de passer, uniquement pour avoir deux jours de congé. Il ne révisé même pas. Donc, chaque année, il échoue au concours, puisqu'il n'envisage même pas de réussir. Il s'en fout complètement. Pour lui, le principal, c'est de gagner deux jours. La semaine dernière, il est allé à la prise de sang parce que cela lui a fait gagner une demi-journée [petit rire]. Il commence tout petit. Il finira tout petit de toute façon. Il n'a aucune passion. Il travaillera toute sa vie. Je trouve sa vie triste. Vraiment, il n'éprouve aucun intérêt pour son travail. Bon, d'accord, il ne se fatigue pas. C'est vraiment la place intéressante si on veut se reposer... il ne risque pas de tomber malade. Mais... il a une place stable. Alors, je me dis que je verrai. Ça dépend... Si j'ai besoin d'argent, si c'est le seul moyen pour moi de vivre... Néanmoins, j'essayerai de trouver autre chose.*

Quant à l'idéal d'un avenir, ce serait :

*Trouver le métier que je veux faire parce que je ne sais pas vraiment. .. En tout cas je sais une chose, je ne vais pas 24 heures sur 24 faire métro-boulot-dodo. Je ne veux pas faire un travail où je fais tous les jours la même chose. Il n'en est pas question. En plus, je ne veux pas être enfermé dans un bureau. Non et non, je ne sais pas vraiment ce que je veux...*

Apparemment, la place — s'il y en a une — à laquelle ils pressentent être plus tard convoqués ne les intéresse pas car ça manque de mouvance, de souffle et de vie, et quoi de plus morbide que « le travail où l'être chôme pour l'essentiel » ?

Mais ce n'est pas pour autant qu'ils peuvent se définir, une place réaliste avec les investissements que cela exige. Les jeunes sont, à ce sujet, dans l'obscurité totale. Peut-être est-ce parce que le social ne peut plus les lier à une place<sup>9</sup> où ils pourraient déployer leur plaisir et faire preuve de leur créativité, de leur savoir-faire et de leur savoir-être.

Le monde, c'est celui de l'entreprise, celui de l'emploi, où le seul idéal visé serait le plein emploi, « idéal angoissant où chaque trou fait son plein » (Sibony, 1991), mais où le travail fonctionne souvent à vide en annulant, par là même, toute possibilité d'une place qui impliquerait un sujet voulant trouver sa place, ne laissant à celui-ci que le mirage imprécis d'un ailleurs indéfinissable<sup>10</sup>.

*L'idéal se serait d'être... d'avoir quelque chose qui me plaît. Mais quoi ? je ne peux pas dire.*

La plupart des jeunes reconnaissent l'importance de la stabilité de la vie professionnelle et familiale mais ils craignent de s'enchaîner trop vite dans une situation irrévocable, situation qui pourrait très bien relever de la « suture », suture qui, garantissant le règne de l'ordre sur celui du désordre, « ordonne les êtres et leur assigne une place » en annulant l'a-venir car ici « le devenu » l'emporte sur « le devenir » et « le possible se fige dans l'immuable de la nécessité » où rien ne peut plus venir modifier un tant soit peu les « tracés et les inscriptions » puisque le rôle y est défini une fois pour toutes, ce qui exclut « la surprise, l'émergence de l'imprévu, toute forme de jeu, de retournement, de permutation » (Imbert, juin 1984).

C'est ce spleen qui pareillement leur fait mettre fin souvent à une vie de couple dans laquelle, en général, ils s'étaient engagés depuis très peu de temps :

9. Les relations au travail avaient auparavant valeur d'intégration sociale. C'est le lien structuré par le travail et les rapports sociaux qui l'englobent qui aurait aujourd'hui disparu (Palmade, 1990/1, p. 23).

10. Ce qui est perdu ici, c'est l'étalement social, cet espace où les hommes pouvaient chercher à étayer le travail (expression socialisée des besoins d'auto-conservation) sur le désir (expression des pulsions sexuelles et de l'imaginaire). La sublimation et les processus de symbolisation jouaient alors un rôle déterminant (Palmade, 1990/1, p. 19).

*Cette année, avec mon copain, on avait décidé de partager un appartement... Mais, là, je viens de déménager parce que c'est vite le train-train, le match de foot le soir, les chaussettes à laver... Oh quelle horreur ! J'étais mal partie là-dedans.*

*Ah, j'ai dit : oh non, moi, je ne tiens pas... Je pars parce que j'ai l'impression qu'on vivait comme un couple d'une quarantaine d'années. Je pars... je ne tiens plus. Je pars... Il n'y a plus de prolongement possible... Non. Il faut qu'on puisse sortir comme des jeunes de notre âge, sans que ce soit des disputes pour le repas et la télé. Je ne veux pas me sentir fixée... peut-être parce que je ne me sens pas toujours à l'aise. Peut-être que le jour où je me sentirai à l'aise, je ne voudrai plus bouger mais ça me fait mal au cœur à mon âge de me sentir déjà établie, d'avoir ma situation, ma place... Je trouve que c'est trop tôt. Je ne veux pas me sentir casée. C'est un peu la chaîne au pied.*

Le vécu quotidien du couple y est pour beaucoup dans cette décision. Il tue le désir et l'amour :

*Au début, avant que l'on ne vive ensemble, c'était nouveau, c'était bien, il fallait qu'on se débrouille pour avoir des occasions de faire l'amour. Mais quand on a eu l'appartement, au début, c'était bien marrant, on pouvait faire l'amour comme on voulait... Après, cela a vite fait de devenir... il voulait tout le temps, tout le temps... j'en avais assez qu'il réclame tant, qu'il ne comprenne pas que je n'en avais pas toujours envie et il se vexait quand je disais non. Ce n'était pas vraiment ce que j'attendais. Après, bon, il a eu son boulot... alors, ça s'est inversé... C'était lui qui refusait en me disant qu'il était crevé. Ça a été un désastre... C'est pour cela que je pars de ces bases pour me dire qu'il ne faut plus que ce soit comme ça.*

*Je trouve que ce qui a tué un peu tout, c'est qu'elle s'est installée trop vite dans la situation... Et puis, elle ne comprend pas pourquoi je cherche sans arrêt à me poser des questions, à chercher ce qui va... ce qui ne va pas, à voir si c'est bien ce qu'on vit ou si ça aurait pu être mieux.*

Ainsi, dès qu'ils sont installés, ils s'en sortent... Le processus est constant. Processus narcissique où l'être est aux prises avec un

miroir car ce jeu, c'est en fin de compte « se prendre pour son autre, osciller entre soi et l'autre, sans savoir dans quelle peau être », c'est une façon « de maîtriser la part de soi qui échappe, prendre la place de l'autre et laisser vide sa propre place » (Sibony, 1992).

On craint, par ailleurs, l'ennui et la déprime d'une position qu'on devrait tenir à vie, une position définitive, non mobilisable, où rien, jusqu'à la mort, ne peut plus bouger :

*Je n'ai pas envie de me sentir à une place et de savoir que j'y serai pour toute ma vie. Pareil pour un travail, je n'ai pas envie d'avoir un emploi, ou bien il faudrait que ce soit un emploi qui bouge sans arrêt... me sentir à une place et savoir que j'y serai jusqu'à ma retraite, jusqu'à ma mort, je trouve ça déprimant... C'est monotone.*

*Quand je suis dans le métro, toutes ces femmes, ces hommes qui le matin sont avec leur journal, reviennent le soir, à la même heure, avec le même rythme... J'espère ne pas avoir un boulot qui soit comme cela... Bien sûr, je ne sais pas où j'en suis... mais d'un autre côté, ce n'est pas possible que je vive comme cela... Il faut que je me trouve, je ne sais pas où... mais ailleurs, pas dans cela.*

*Si c'est pour avoir de l'argent mais faire un travail sans intérêt... et se faire chier... il vaut peut-être mieux attendre.*

Ainsi, le « hors-lieu » de l'espace-temps, position assignée au jeune adulte de par la crispation de l'économie qui ne peut lui offrir une place, ce « hors-lieu » qui confine souvent au vide et à l'épuisement est, malgré tout, investi par celui-ci car là peut encore se dire et se travailler — même si ce n'est que dans l'illusion — la question d'un rapport au travail, d'un rapport à l'autre (sexe), d'un rapport à la famille, où il y aurait du désir, du plaisir, et du rêve, tout cela qui fonctionne comme pôle de résistance à l'enkystement.

Il s'agit bien ici de garder mobile la question de l'être (être dans sa place) toujours quelque part irréductible avec l'avoir (avoir une place). Les jeunes vont privilégier l'« attente » parce qu'ils pressentent que là, il peut encore y avoir du jeu, de quoi faire jouir l'entre-deux, ce qui, soit dit en passant, arrange parfaitement l'ordre du social qui est en faute de pouvoir leur donner place<sup>11</sup>.

11. On sait que la plupart des pays européens ont comme politique face à la crise de réduire, en outre, la durée de la vie active par le bas en retardant l'entrée des jeunes sur le marché de l'emploi. Il y a même en France une propension

*Même si on m'offrait du travail, je ne serais jamais certain... Quoique les employeurs pourraient me dire... enfin, je ne les croirais pas... J'ai mon bac mais c'est rien. Si jamais ils n'ont plus besoin de moi, ils me remercient, je n'ai plus rien. Et puis aussi, je ne me verrais vraiment pas à vingt ans, comme ça, avoir un boulot. Non, c'est trop tôt. J'ai pas envie tout de suite... Comme j'aime bien les études, à la limite, je veux les faire durer le plus longtemps possible. Non, je ne suis pas pressé du tout d'entrer dans la vie active.*

Mais la situation de l'entre-deux ne va pas de soi. D'abord, parce qu'elle génère des contradictions :

*La situation du jeune... c'est pas clair... je trouve que c'est entre-deux, entre deux chaises, entre enfant-adulte, c'est un moment de transition. Est-ce qu'à ce moment-là on a une identité ? C'est possible qu'elle bouge beaucoup. C'est aussi possible qu'on ait une place dans la société mais c'est une place qui bouge sans arrêt. C'est la transition... et ça s'arrête du jour où on arrête ses études, où on a un travail, et où on passe de l'autre côté... Oui, je pense le jour où j'aurai un travail, le jour où je me marierai..., ce sera clair, ce sera un soulagement... J'aurai fini mes recherches. Ce sera peut-être la première fois de ma vie où je serai sûre de moi. Je me sentirai engagée et je serai heureuse. Voilà. Mais alors quand ? Ça, c'est autre chose.*

Peur de l'enfermement mais soulagement de voir, enfin, la dérive arrêtée car si l'entre-deux est source de jouissance, il est aussi source de tension. La subjectivité qui se cherche ne se trouve pas. Le principe du plaisir (être dans la mouvance) entre en conflit avec le principe de réalité (être enfin casé).

*Car le tout [sic], c'est de se faire sa place.*

Mais il n'y a pas que cela. L'entre-deux porte un coup au devenir parce qu'il rive le sujet à l'emprise des espaces de l'enfance.

particulière à écarter les plus jeunes du marché du travail par l'allongement de la scolarité et les stages en tout genre afin de préserver l'emploi du noyau dur des 25-54 ans (Lebaube, 14 mai 1997).

## Les dépendances de l'enfance

*Tout l'enjeu pour nous parents, pour nous adultes vivant avec ou accompagnant un enfant, est de lui permettre de poser l'acte le plus douloureux pour chacun, grandir, se différencier de nous et l'autoriser ainsi à nous quitter, à se séparer, à s'éloigner vers les risques et les émerveillements de la vie.*

J. Salomé

La plupart des jeunes vivent chez leurs parents<sup>12</sup>. Ici, le processus de séparation nécessaire pour que la subjectivité puisse se dire reste bloqué sous l'effet d'éléments complexes où se mêlent l'accès incertain à un emploi, l'allongement des études, le coût de la vie et les prix du logement, l'incapacité à former un couple ayant un minimum de stabilité et le refus « d'être adulte<sup>13</sup> ».

Tout cela fait que les jeunes célibataires ou même les jeunes couples sont réduits à une dépendance chronique à l'égard des ressources parentales, même si celles-ci sont à minima<sup>14</sup>, dépendance qui arrange bien le pouvoir social et politique puisque la prise

12. C'est la tendance actuelle. Selon une enquête de l'Institut Louis Harris (novembre 1997), un jeune sur deux entre 21 et 24 ans, un sur cinq entre 25 et 29 ans vit toujours chez ses parents (Baumier, de Léotard, 8-14 janvier 1998, p. 31).

13. En l'espace d'une génération, le calendrier d'entrée dans la vie adulte a été totalement bouleversé. Dans les années 60 et 70, ceux qui sont aujourd'hui parents quittaient leur famille très tôt. Chambre sous les toits et amours contestataires. Au temps de la pilule et des minijupes, on faisait ses valises pour conquérir sa liberté. Et, très vite, on décrochait son premier job. Les « grands enfants » des soixante-huitards jouent donc désormais les prolongations. Ils accumulent les diplômes, collectionnent les jobs sans lendemain, les amours à l'essai et restent sous le toit familial. Si confortable quand il fait froid dehors (Baumier, de Léotard, 8-14 janvier 1998, p. 31-32).

14. Les familles modestes aident leurs enfants autant que les plus favorisées (Baumier et de Léotard, 8-14 janvier 1998, p. 36). Encore qu'il faille largement moduler ce résultat. Car une différenciation sociale croissante s'établit au sein de la génération des jeunes entre les héritiers et les non-héritiers ; face à la crise de l'emploi, le travail et les diplômes perdent de leur « rentabilité » par comparaison avec le capital financier ; tous ces facteurs contribuent à renforcer le poids économique de la famille, dont la présence solidaire auprès des jeunes devient d'autant plus nécessaire que se multiplient les difficultés d'entrée et d'intégration dans le monde du travail (Attias-Donfut, printemps 1996, p. 18).

en charge par les parents amortit les incidences d'une crise, qui, sans cela, pourraient devenir, sinon catastrophiques, du moins extrêmement flagrantes. Car, « si les familles n'aidaient pas massivement » les jeunes, ceux-ci, depuis longtemps, « se seraient révoltés contre le sort qui leur est fait » (Baumier et de Léotard, 8-14 janvier 1998).

Au vu de ces aides<sup>15</sup>, on comprend dès lors qu'ils retardent souvent le moment de quitter leur famille, puisque, de toute façon, ils ne peuvent assumer matériellement ce qui est, dans de nombreuses sociétés, le socle habituel à une vie sentimentale ou amoureuse consolidée par les liens du couple ou du mariage.

Cela parce qu'il n'est plus possible aujourd'hui de savoir où et quand on va pouvoir vivre d'un salaire décent<sup>16</sup>.

De ce fait, il vaut mieux ne pas prendre la porte. Car, donnée récente, pour la première fois, ceux qui préfèrent leur liberté personnelle au confort de la maison familiale doivent faire face à la descente sociale.

Vivre chez ses parents devient donc une constante, même si pour certains — surtout les étudiants — ce n'est qu'à mi-temps<sup>17</sup>.

15. Les jeunes concentrent les aides conjuguées de deux générations qui les précèdent avec le risque de la prolongation de la dépendance que cela implique. Cette solidarité est possible parce que les deux générations antérieures ont bénéficié de la prospérité, l'aînée ayant connu le plein emploi, la seconde, la société de consommation et l'enrichissement. Elles ont accumulé des ressources matérielles et sociales et sont généralement dans des situations économiquement stables, excepté pour ceux qui, de plus en plus nombreux, sont touchés par les difficultés de fin de vie professionnelle. De fait, les jeunes bénéficient des effets différés de la prospérité passée à travers leurs parents et grands-parents, cela bien entendu dans les limites des profondes disparités sociales (Attias-Donfut, printemps 1996, p. 18).

16. De fait, les emplois stables à temps complet sont devenus une denrée rare pour les débutants. En 1991, un sur deux jeunes en décrochait au sortir de l'école. En 1995, ils ne sont plus qu'un tiers à se caser aussi facilement. De plus, en moyenne, les jeunes gagnent moitié moins que leurs parents (Baumier, de Léotard, 8-14 janvier 1998, p. 33-34).

Les jeunes inaugurent une situation inédite au cours de ce siècle, celle d'une régression sociale par rapport aux générations antérieures, du point de vue du niveau de vie, du statut du salariat, des acquis sociaux (Attias-Donfut, printemps 1996, p. 18).

17. Les étudiants occupent fréquemment des situations de transition entre le domicile des parents et un logement indépendant, entre l'autonomie financière et la dépendance économique à l'égard de la famille, entre les études et le travail. Mais la proportion d'étudiants vivant chez leurs parents est beaucoup

Cependant, cette situation, de nouveau, n'est pas sans ambivalence, ambivalence où domine une oscillation entre le désir de rompre l'enveloppement du « cocon familial » et la difficulté de s'arracher aux protections qu'il offre.

Les coûts de la vie, le manque d'argent, les études qui durent de plus en plus longtemps les poussent à s'accrocher à ces chances appréciables de survie. Toute analyse de leur position dans l'espace familial doit tenir compte des avantages qu'ils retirent de cette situation.

Celle-ci a cependant ses revers car la jouissance passive de services et de ressources qu'ils ne produisent pas contribue à les maintenir dans une dépendance gratifiante certes mais infantile.

Ils restent donc pour la plupart dans cet espace de soin, tout en rêvant parfois d'être... autre part :

*Je suis bien avec ma mère. Elle est très chouette... elle me couve, me nourrit, me blanchit... Si je pouvais, j'aimerais mieux pourtant avoir une piaule à moi... mais ce n'est pas les petits boulots qui vont me permettre ça.*

*J'ai pas envie de me traîner de piaule en piaule... Les chambres de bonne... c'est pas un plaisir, le confort est limité... A la maison, je suis assurée de prendre un bain tous les jours et de m'endormir au chaud.*

*J'ai fait les petites annonces pour trouver un studio... le prix était inabordable... Pourtant j'aimerais bien être indépendante.*

plus élevée à Paris (63 % selon le CREDOC) qu'en province (33 %), cela s'expliquant, pour la province, par la distance entre la commune d'origine et la ville universitaire, ce qui contraint les étudiants à prendre un logement sur place. Quant aux étudiants parisiens, outre le fait que la fac n'est pas éloignée du lieu d'habitation, ce qui les retient chez leurs parents c'est le coût très élevé du logement individuel.

Quant à la représentation d'un étudiant dilettante, peu préoccupé par ses études et ne tirant ses ressources que de la libéralité parentale, elle est à ranger au rang des images d'Épinal. Non que l'aide familiale ait disparu, au contraire, mais la plupart des étudiants complètent cet apport principal à leur budget par d'autres ressources : travail plus ou moins régulier, bourses, aides au logement (Galland, Oberti, 1996, p. 59-60).

*Quand tu es chez toi ... tu es sûr que tu peux toujours manger. Ma mère me repasse mes chemises... c'est important quand tu n'as pas d'argent.*

Les enjeux économiques sont donc importants mais ils ne sont pas les seuls à être déterminants.

En effet, la famille est aussi ce microcosme chaleureux qui renvoie à la zone de l'intimité, à un « en-soi » face à un monde social, lieu du simulacre, lieu de l'apparaître et dont l'accès est si difficile. Elle définit contre ce monde, tout en surface, un espace d'auto-appartenance et de liberté.

*A l'extérieur... tu portes toujours un masque, c'est obligé... Dans la famille, tu peux être toi-même.*

*Ma famille, c'est un peu mon port d'attache... J'y reviens... Je décompresse.*

*La famille, c'est un lieu... On y revient toujours... c'est les racines, c'est l'identité.*

Mais dans cet espace, les jeunes y sont aussi retenus quant à leur désir d'être, la famille misant sur la chaleur fusionnelle et protectrice qu'elle offre, car, à part cela, elle n'assume plus rien. Et là aussi, le lien relationnel qu'elle tisse autour du jeune n'est pas la résultante d'une mise en scène purement subjective. La transformation des structures sociales, transformation qui a pour effet de sécréter une autre logique n'est pas sans incidence. De fait, la famille a perdu, pour une large part, de son pouvoir social, quant à ses fonctions de base, comme la transmission du patrimoine, la gestion du capital familial par le cercle des alliances, la promotion de sa filiation, fonctions qui ne peuvent plus avoir cours dans une structure économique organisée autour du revenu individuel et qui de plus est actuellement en chute certaine quant à ces voies d'ascendance.

Faute de pouvoir social, la famille produit donc des liens. Mais il ne faut pas s'y tromper. Ces liens ne sont pas de simples liens affectifs comme il en existait autrefois. Bien au contraire, ils deviennent sa seule planche de salut car, sans ce capital relationnel, elle n'existerait plus ou, du moins, elle perdrait toute sa consistance.

La production des liens étant donc pour elle vitale, elle fera tout pour retenir celui qui pourrait partir.

Il y en a même qui disent que c'est le fait surtout du travail des mères, travail qui a fait que leurs jeunes enfants ont été délaissés. Et que maintenant c'est le revers de la médaille car ces mères qui les envoyaient en crèche et en colo, ces mères de ces enfants « à la clef autour du cou<sup>18</sup> » regretteraient à présent le temps perdu et opposeraient une résistance plus ou moins inconsciente aux désirs de partir de ces derniers.

Autre revers possible : ces enfants modernes de la solitude manquent souvent de relation d'étayage, car très tôt, ils ont dû se débrouiller dans la vie, sans l'aide de leurs parents. Ces enfants auraient alors développé une pseudo-précocité, précocité devenant cependant peu fiable à l'adolescence. Ce qui fait que les jeunes risquent, a contrario, d'être des malades de la dépendance.

Il y a aussi d'autres éléments liés au temps qui passe et sur ce point, maintenir les enfants à la maison, c'est peut-être aussi, pour des parents plongés dans l'adolescentisme ambiant, une manière de ne pas vieillir.

Quoi qu'il en soit, les parents se transforment. Ils deviennent tolérants d'autant que, sous l'effet des mutations radicales sur les plans industriel, économique, sociologique, idéologique et mass-médiatique, la société a besoin, pour ses nécessités, de personnalités fluides et adaptables. Ce qui entraîne le relâchement des anciens modèles disciplinaires.

La famille baigne dans cette ambiance. Les parents fonctionnent de moins en moins souvent l'interdit, conseillant plutôt qu'ils n'autorisent : ce sont les parents-copains.

Les jeunes, à quelques exceptions près, ne se plaignent jamais de leurs parents. Ils les trouvent plutôt « chouettes », aimants, peu encombrants. Aussi vont-ils utiliser, à leur profit, le logement familial pour recevoir leurs copains, pour se réapprovisionner en linge propre, nourriture et autres émoluments.

Dans ce logement, certains vivent même en couple et si quelques parents sont réticents, question de confort, de charge, de promiscuité et autres embêtements, d'autres, au contraire, sont pleinement consentants et invoquent alors « leur devoir de solidarité,

18. Les enfants à la clé sont connus dans les banlieues. Ils portent la clé de l'appartement autour du cou car ils sont les premiers à rentrer à la maison après l'école.

l'évolution de la société et la volonté de ne pas risquer de se couper de leurs enfants ». Ces mêmes parents font également remarquer que « cette solution est une façon sécurisante de leur laisser terminer leurs études » mais ils estiment aussi que cela leur donne l'occasion d'établir des relations privilégiées avec la génération « en dessous ». Et ainsi, de « rester dans le coup, jeunes, dynamiques et branchés » (Bardy, 1993).

Les jeunes, pour la plupart, restent donc chez ces parents aussi condescendants d'autant que, vu « l'évolution des rapports intergénérationnels », la vie à la maison peut être « synonyme d'indépendance personnelle » (Galland, décembre 1996) dans la mesure où ils vivent à leur propre rythme et font ce qui leur semble bon. Ce qui n'empêche pas une certaine déréalisation, déréalisation qui ne plaide pas en faveur de l'émergence d'un sujet s'assumant en son nom propre.

Il y a, de nouveau, ici, perte de l'ancrage. Car, à force de ne prendre la mesure de rien, de ne pas savoir ni le prix de l'électricité, ni celui du téléphone, à force de ne pas se coltiner aux charges matérielles, bref, à force d'être comblé par le plein, on peut se perdre dans le vide d'une existence anodine et rester ainsi bloqué dans l'état d'une enfance éternelle.

Et puis, peut-on vraiment parler de vie personnelle quand on répond invariablement « chez papa et maman » à la question, ô combien porteuse de sens, du « où habitez-vous » ?

De plus, si pouvoir se poser en son nom ne peut se faire que par le passage d'une traversée conflictuelle ou, a minima, dans la prise de distance ou le « non » de la différence, cela pour que je puisse m'arracher de ce qui n'est plus moi, on peut dire alors que rester bloqué dans une vie familiale commune tend pour le moins à pervertir cette nécessaire énergétique. Car les jeunes, bien au chaud sous le toit nourricier et protecteur, ne peuvent pas prendre le risque d'être jetés au-dehors. Aussi, ils n'entrent pas, question de stratégie, dans le monde délectable de l'opposition mais, bien au contraire, ils s'autorépriment pour déployer toute leur force à maintenir la bonne entente relationnelle.

Et une fois de plus, le processus de subjectivation, perdant de ses ingrédients, risque de ne point, ou du moins, difficilement, de s'amorcer.

Certains, cependant, s'essayent à des coups de départ. Mais ceux-ci sont rarement définitifs car ils partent mais ils reviennent<sup>19</sup>.

Les scansions entre extérieur et maison constituent un phénomène social reconnu. Mais, là encore, si ces scansions sont bien l'expression d'une condition sociale, elles n'en sont pas moins fortement sous-tendues par des processus subjectifs, eux-mêmes renforcés par la situation économique, sociale et affective du jeune qui porte peu à l'engagement, processus où le sujet oscillant d'une position à l'autre, cherche à couper un tant soit peu le cordon ombilical... pour y revenir.

A ce jeu de bascule, on risque cependant de ne plus savoir où on en est. Car il y a des puissances nébuleuses qui retiennent à demeure.

A preuve la saga que Nadine a racontée, une saga où s'interpellent (s'inter-mêlent) des nécessités économiques, des contradictions, des ambivalences, des appels vers le retrait ou la fusion et des essais de séparation :

*Je sors d'une expérience de concubinage, et j'en sors vite. [Elle a vécu un an avec son copain.] Ah, j'étais mal partie là-dedans<sup>20</sup>... J'ai fait plus d'une fois ma valise... Mais je suis restée parce que je ne savais pas où aller. Je n'étais pas très partante au départ pour prendre un appartement... mais mon copain était à la fac à R., c'est quand même loin. Donc, si on voulait se voir, on était obligés d'avoir quelque chose ensemble, parce que sinon, soit on massacrait l'année scolaire, soit on ne se voyait plus. Ma mère, ça ne l'enchantait pas trop au départ. Ça a créé un petit scandale dans la famille.*

Nadine accepte donc de vivre en couple. Elle quitte le toit maternel contre (l'avis de) sa mère. Ce départ n'est pas cependant sans signification. Par ce mouvement loin de la Mère, elle tente de s'en dégager. Pour elle, cela devait marquer sa place d'adulte. En

19. Une enquête réalisée par l'INED (1994) montre que le départ de la maison est souvent progressif. Un jeune sur cinq rentre chez ses parents tous les week-ends, pendant au moins les six premiers mois, 14 % retournent vivre provisoirement chez leurs parents dans les cinq années suivant leur départ, après la fin de leurs études, un échec sentimental ou un problème professionnel.

20. « Là-dedans ». Nadine semblait partie pour un vécu fusionnel et non pour une expérience à deux structurante. On comprend alors qu'elle ait pu faire plusieurs fois sa valise pour essayer de s'en dégager.

fait, elle déchantait assez vite sous la pression répétitive d'une quotienneté non relancée, dans un projet de continuité, vers l'avenir. Seul alors subsistait l'instant présent, dans toute sa platitude, oppressant Nadine qui ne s'y retrouve pas :

*Je ne sais pas, c'était normal à la maison qu'on rentre, qu'on mange, qu'on se couche. On était des enfants. Mais du jour où j'ai pris l'appartement, c'était un peu comme si on devenait adultes. Pour moi, cela devait être agréable à vivre. Mais je n'ai souvenir que des corvées, du ménage, de lui qui rentrait fatigué, qui allumait la télé... bon, ça me faisait bizarre. Moi, j'avais la fac, lui son boulot chez McDonald's. On se voyait un peu le soir. Crevés. Et puis, c'était le week-end. On rentrait chacun chez soi. On se reposait un peu. Et puis, ça recommençait... Je comptais les semaines... C'était matérialisé par les Cartes orange. Tac, il fallait racheter un coupon du mois, un mois de plus... A chaque week-end, une semaine de plus. On sentait vraiment que c'était quelque chose qui revenait... Je me demandais ce que je faisais là et quel était mon rôle... j'avais l'impression de me faire avoir... Non, il fallait que je prenne mes distances, pour profiter, pour faire ce dont j'avais envie, pour partir en vacances...*

Nadine n'en pouvait plus d'occuper une place qui, pour elle, ne faisait pas sens. Elle s'empêtrait, avec une angoisse « de se faire avoir », dans le piège de la répétition dont il fallait qu'elle se dégage pour pouvoir renouer avec le désir et la jouissance.

La vie quotidienne était devenue morose d'autant que le prix de l'indépendance nécessitait un minimum d'argent qu'elle ne pouvait gérer, le budget dont elle disposait ne lui permettant pas, ou très peu, d'autonomie.

Et l'argent, de par son insuffisance, non inséré dans une perspective de vie, c'est bien connu, ça se dépense :

*Ah, il y avait le loyer à payer, quelle angoisse... J'avais juste ma bourse puis un peu d'argent parce que j'avais travaillé comme caissière, un mois pendant les vacances... Les problèmes d'argent, ça m'énerve... c'est l'angoisse... La principale angoisse, c'est l'argent... ça file, ça file, ça file entre les doigts. J'ai tendance à beaucoup dépenser... ça m'énerve de compter... S'il n'y avait pas eu de problèmes d'argent, il y aurait eu beaucoup moins de*

*problèmes... Le jour où j'aurai mon salaire, ça sera un gros changement.*

Pourtant, l'appartement n'était pas cher. Il se situait à La Courneuve, dans des lotissements. Elle l'avait « attrapé au vol » par chance, dans une agence et elle l'avait « eu comme ça » parce que « jusqu'au dernier moment » elle ne savait pas comment elle allait faire. Elle ajoute qu'elle a pu l'avoir « parce qu'il y avait les parents derrière ».

Les parents-providence étaient donc là, non pas seulement pour cautionner la location mais aussi pour combler le manque de finances, ce qui ne pouvait que bloquer quelque part le mouvement d'indépendance :

*Au début, on voulait faire nos courses sur place. Mais l'argent partait très vite... Donc, à la fin, le week-end, on rentrait avec une glacière, chacun chez soi [petit rire] et là, on prenait tout dans le frigo. On se débrouillait comme on pouvait. On s'arrangeait pour ne rien avoir à dépenser sur place... Le week-end, on ramenait le linge sale...*

Ainsi, la maison des parents était là, ouverte, prête à accueillir et à soutenir les enfants. Du reste, si on y regarde de plus près, on peut voir que ceux-ci ne se sont vraiment jamais installés<sup>21</sup> :

*On avait des meubles de fortune... très peu... Chacun avait amené son bureau... enfin, de quoi travailler. C'était le strict minimum. Il y avait une armoire pour ranger les trucs, la télé. C'était vraiment vide, il n'y avait pas de chaise, il n'y avait pas de table... un grand vide<sup>21</sup>. Au milieu... Il y avait rien... c'était un logement d'étudiants.*

Apparemment, l'espace n'était pas riche, à part le « plein » des plantes vertes, en provenance de la maison familiale, plantes qui

21. On pourrait penser à la perte de l'étayage sur l'habiter décrite par J. Palmade (1990/1).

22. On pourrait se demander si ce vide ne fait pas écho au vide, pôle limite de l'oscillation narcissique, rencontré si souvent chez les jeunes adultes d'autant que l'habiter peut être considéré comme étant au centre du processus de spatialisation des identités (Palmade, 1990/1).

fleurissaient dans une fonction probable d'objet transitionnel, signe que le cordon ombilical n'était pas encore coupé.

La raison de ce peu d'aménagement semblait au premier abord relever d'une nécessité économique. Il y eut donc peu de dépenses parce que les prix étaient inabordables pour eux, jeunes et étudiants. Mais la rareté de l'équipement répondait également à d'autres préoccupations. Nadine reconnaît ne pas avoir voulu s'engager dans une vie commune parce qu'elle n'était pas certaine de la stabilité d'une situation qui n'était pas claire, contrairement à celle offerte par le mariage, qui repose sur des bases solides et qui définit une place.

Du reste, la relation qu'elle avait avec son copain était déjà très conflictuelle. Elle se sentait piégée par des investissements d'affects et des rapports de force qu'elle ne dominait pas, rapports où son compagnon s'arrogeait — semble-t-il — les prérogatives de la classique possession masculine mais qu'elle ne supportait pas. Ce qui renvoie aussi quelque part à la perte d'un ancrage aux positions sexuelles traditionnelles. Ici, rien n'est acquis. Les places deviennent flottantes et se déstabilisent. Et Nadine refuse de se retrouver enchaînée à une position, de se retrouver déjà implantée dans une place.

*Si on a pris l'appartement ensemble, ça ne voulait dire aucunement que j'étais casée...*

Ce refus est d'autant plus massif qu'elle doute d'elle-même et de ses sentiments.

*Je ne me suis jamais sentie sûre de moi avec quelqu'un. Pour mes sentiments, jamais, je ne suis jamais sûre d'aimer quelqu'un... Non, ça ne m'a jamais pris...*

Mais surtout, il ne fallait pas que l'achat des meubles en commun puisse peser, en lui donnant une place, sur sa liberté d'être... dans la mouvance, désir de mouvance, sous-tendu par une structuration psychique oscillante par faute d'ancrage, menacée souvent d'aspiration par le vide qui occupe l'un de ses bords-limites. On peut reconnaître, dans ce que Nadine signifie, une lutte intense contre la stagnation :

*Je n'ai rien voulu prendre en commun... Comme ça, si je veux partir, je prends ce qui m'appartient et je m'en vais... Là, ça me soulage de pouvoir prendre mes bagages... Je pars, un point c'est tout... Ça fait drôle, au début, de se sentir accrochée à quelqu'un... Être dans un appartement et savoir que j'y serai pour toute ma vie... Cet appartement, je ne l'aime pas... Je n'aime pas où il est... D'abord, je ne l'ai jamais aimé... D'ailleurs, demain, on doit passer avec ma mère à Vagence pour faire rayer mon nom.*

Nadine est donc partie parce qu'elle ne supportait pas ce logement non investi qui ne respirait pas la vie et où, n'y ayant pas de quoi se tenir, elle se laissait envahir par la déprime<sup>23</sup> :

*Je m'ennuyais quand j'étais toute seule dans l'appartement. Quand je rentrais, je ne savais pas trop quoi faire... et puis là, je n'arrivais pas tellement à étudier. J'étudiais mieux chez moi le week-end dans ma chambre. Donc, c'était ça, je branchais la télé, puis j'attendais que mon copain rentre et je me disais : « Voilà, si je n'attendais personne, vraiment, cela me paraîtrait interminable. » Donc là, je mettais la télé en attendant, et des fois, je ne mangeais pas... ou je me faisais des soupes instantanées... et voilà, c'était ça... c'est effrayant à 20 ans d'avoir une journée type comme ça... Des fois, je ressortais appeler ma mère. Oui, je ressortais appeler ma mère...*

Et elle ajoute avec une ponctuation très forte que c'était là, chez sa mère qu'en fait une place lui était signifiée, que c'était là qu'elle était à sa place, telle quelle, dans le seul rapport à soi :

*Du reste, je n'ai jamais habité là-bas. J'habite toujours chez ma mère, et je suis chez moi, je suis encore la petite fille... Du reste, je rentrais tous les week-ends, je rentrais le plus possible chez moi... La famille, ça me manquait... Je me sens très bien chez moi... Là, j'ai l'impression d'avoir une place. ..On m'accepte... j'ai l'impression que je ne joue pas la comédie là-bas... Je suis à l'état brut, telle quelle.*

23. La perte de l'étayage sur l'habiter se manifesterait chez les garçons par un passage à l'acte dans la violence, sous forme notamment de dégradation, et chez les filles par un retrait dépressif (Palmade, 1990/1, p. 22).

Et elle répète avec insistance :

*Et là, c'était comme un logement d'étudiants, comme une chambre d'étudiants... c'était plus pour nous arranger financièrement... Enfin, c'était pour beaucoup de prétextes. Je ne sais pas pourquoi... enfin, ça devait se faire sans doute...*

Mais à ça devait se faire, ça ne tient (lie) pas. Et Nadine craque, s'en sort pour un autre ailleurs : celui de son père<sup>24</sup> cette fois (ses parents sont séparés).

*L'année prochaine, ça va être complètement différent... Je vais vivre chez mon père. Il a un appartement à G. C'est une résidence... C'est autre chose, quoi. Il est tout seul dans deux, trois pièces... Je pensais qu'il ne voudrait pas de moi, parce que maintenant, il fait sa vie. Je me suis dit que j'allais le gêner plus qu'autre chose. Mais il m'a dit, à ma grande surprise, qu'il n'y avait pas de problème, qu'il me ferait ma pièce, que je serais chez moi, que j'aurais mes clefs.*

Peut-être est-ce par la médiation du père que Nadine pense enfin pouvoir émerger, se séparer de la mère, et être enfin « à soi » ?

Toujours est-il que la vie en couple, Nadine y a mis fin parce qu'une fois prise dans une place où elle ne se sent pas, elle se met dehors, happée constamment par un « ailleurs » lointain qui pourra, un jour, la fixer. En attendant, elle recherche et se cherche dans la mouvance, dans un processus constant qui l'engage et la dégage, processus cependant vital puisqu'il empêche la sclérose d'une subjectivité enfermée définitivement dans une place où elle ne se reconnaîtrait pas.

C'est ainsi qu'elle revient à la maison de sa mère, la maison-Mère, le havre où le sujet se retrouve, enroulé sur soi, sans obligation de jeu. C'est là qu'elle se garde un espace de proximité et un espace de restauration de son unité en péril, un lieu de fusion et de retour narcissique vers soi.

La famille — et notamment la mère — a donc fonction de reconnaissance, reconnaissance que Nadine et son copain, ces deux

24. Nadine n'envisage pas de vivre seule car la solitude l'angoisse : « Avoir un petit appartement seule... mais je me vois très vite tourner dedans et en avoir marre d'être toute seule... ça m'angoisse. »

enfants narcissiques, pris dans les éclats de leur propre image, ne pouvaient se donner mutuellement :

*Sentir que l'on intéresse quelqu'un, ça met en confiance... et mon copain, lui, n'estimait rien de ce que je faisais... C'était ce que je lui reprochais... de ne pas assez me prendre comme j'étais... Maintenant, je ne suis plus du tout sûre de moi... Maman trouvait que je me rabaisais sans arrêt... J'ai besoin d'elle. Ma mère, c'est un peu le miroir qui m'embellit et me redonne un peu confiance en moi...*

On pourrait en dire long sur cette fusion mère-fille dans la culture occidentale moderne. Certaines recherches sociologiques tendent à montrer que ce lien pourrait devenir aujourd'hui le lien essentiel de l'institution familiale.

Ainsi L. Roussel et O. Bourguignon (1976), dans un travail mené auprès des familles de classe moyenne, constatent l'importance de la symbiose mère-fille perdurant même après le mariage de celle-ci.

Ce lien mère-fille, et plus généralement le lien entre femmes consanguines, constituerait, selon F. Héritier, la base de l'économie familiale moderne et deviendrait un axe possible de mutation dans l'organisation familiale et sociale<sup>25</sup>.

Sur ce registre, certaines études psychanalytiques (Lemoine-Luccioni, 1976 ; Montrelay, 1977) placent cette fusion au centre même de la subjectivité féminine, fusion interprétée comme un retour à l'archaïque, espace antérieur à la structure œdipienne, donc, à l'ordre de la Loi dont le père est porteur. La distanciation de la mère et l'entrée dans le rapport au père seraient loin d'être évidentes pour la fille.

On retrouve du reste, chez les jeunes garçons, ce même type de relation fusionnelle à la mère<sup>26</sup>. Ce qui pourrait donner à penser que cette relation pourrait bien être un élément essentiel produit par le fonctionnement moderne de la cellule familiale actuelle, qui, pour diverses raisons psychologiques, politiques, sociales et économiques, aurait de plus en plus de difficulté à se situer dans le registre de la Loi.

25. F. Héritier, article « Famille », *Encyclopædia universalis*.

26. Cela ne veut pas dire qu'il y ait absence de conflit mais les conflits qui m'ont été relatés semblent être plus des conflits de l'ordre du dégageant de l'emprise maternelle que des conflits d'autorité.

Cela ne va pas, on le comprend, dans le sens du devenir-sujet d'autant que l'on sait que la famille en tant qu'institution, du fait même qu'elle a pour mission de prendre soin d'un enfant d'abord immature, tend à garder celui-ci dans une position de dépendance absolue. Tendence tout à fait légitime cependant car les parents, « face au triste sort professionnel réservé aux jeunes », cherchent, « en surprotégeant leur progéniture », à repousser une échéance « qui, depuis quelques années, ne peut que les stresser et leur causer de profondes blessures narcissiques », parce que l'enfant « tient une place dans l'imaginaire » : il est « un être imaginé, fantasmé, chargé d'une foule de rêves et d'attentes » (Appel-Muller, Jauffret, 1986).

Autre élément, la famille n'étant plus dans un rapport de reliance avec l'extériorité sociale, le lien qu'elle entretient risque d'être excessif, enveloppant, engluant, drainant autour d'elle les énergies centrifuges. Cela n'est pas non plus sans relation avec la perte de la référence paternelle et de son corollaire, l'absence de l'Interdit structurant.

### L'absence du re-père

Le pouvoir paternel s'est éclipsé<sup>27</sup> pour laisser place à la puissance maternelle. Et cela n'est pas parce que les responsables parentaux sont devenus subitement inopérants (combien de fois la famille actuelle se voit-elle reprocher sa démission et son laxisme !). Il ne s'agit pas là d'une question individuelle : si le père a perdu son pouvoir, c'est parce que le pater familias a été rayé de la carte sociale, d'abord parce que la famille — sous la pression des mutations socio-économiques — s'est vue progressivement reléguée dans le champ de l'intime.

Ce changement a, du reste, trouvé son cautionnement sur le plan juridique puisqu'en 1970, le terme « puissance paternelle » est remplacé, dans le code civil, par celui d'« autorité parentale », créant ainsi un nouvel ordre dans la juridiction.

27. Les jeunes, à quelques exceptions près, parlent très peu de leur père. Et quand ils en parlent, c'est plutôt en termes « cool ». C'est surtout le rapport avec la mère qui domine les discours ou le rapport avec le père-mère à qui il est reproché souvent d'être piégeant affectivement.

On peut également signaler l'effondrement de la famille traditionnelle, avec comme symptôme ses multiples divorces et séparations, si bien que des centaines de milliers d'adolescents arrivent, fait sans précédent dans l'histoire sociale, à l'âge adulte, après avoir été élevés par leur mère seule — mère célibataire, séparée, divorcée ou veuve<sup>28</sup> (Muller, 1<sup>er</sup>-7 septembre 1994).

Il y a aussi, comme autre phénomène, la « déparentalisation des pères ». Ce qui fait que les hommes qui sont « pères » ne savent plus très bien « ce que désigne ce mot, à quoi il contraint, ce qu'il permet, quelle place il donne dans la famille et dans la société ».

De même, on constate, de plus en plus souvent, une lacune dans la filiation, ce qui porte une brèche importante dans « le sentiment de continuité », sentiment qui a toute son importance en ce qu'il « facilite les projets d'identification ».

Ainsi, les jeunes ne s'inscrivent plus « dans la lignée », ce qui les « soumet entièrement à la puissance affective de la mère ». Ils n'ont plus d'histoire ou plutôt « leur histoire commence avec eux-mêmes ». Ils sont « leur propre origine, y compris culturelle » (Cyrułnik, 1993)<sup>29</sup>. Cela pourrait renvoyer également à leur incertitude d'énoncer l'avenir. Car, à défaut de père, il y a d'abord urgence à chercher des repères.

Vient s'ajouter à cette ambiguïté de la place du père le fait que la fonction maternante est assumée de plus en plus, dans l'interchangeabilité, par les deux partenaires.

La fonction paternelle perd donc de son éclat culturel — et sa fonction d'étayage — au profit de l'auréole maternelle et cela dans une texture beaucoup plus aléatoire qu'autrefois puisque les

28. Dans un rapport, l'INSEE estimait à 2 millions, les jeunes de moins de 25 ans issus de 1 134 000 foyers monoparentaux (sur près de 10 millions de familles françaises) en 1990, enregistrant ainsi l'ampleur croissante de cette réalité sociale, puisque le même institut, en 1968, avançait un chiffre seulement de 658.000 « ménages » de ce type (Muller, 1<sup>er</sup>-7 septembre 1994, p. 10).

29. Le fait « de découvrir que les pères ont une histoire, de les personnaliser » est « extrêmement retardé ». Ainsi, un enfant du xix<sup>e</sup> siècle « voyait son père travailler », il « examinait ses vêtements de travail et ses outils ». Il savait également « comment ça se passait à la mine ou aux champs » car « tout le monde en parlait autour de lui ». Or, aujourd'hui, « quand un jeune connaît le métier de son père, il ne sait pas le décrire, il ne connaît ni le salaire, ni les études, ni l'histoire personnelle » de celui-ci (Cyrułnik, 1993, p. 93-95).

structures de vie deviennent multiples et jamais définitivement établies : vie maritale, concubinage, famille monoparentale, famille polytribale, couples avec enfants, couples sans enfant...

Les réseaux familiaux deviennent fluides, entraînant la difficulté pour les partenaires parentaux à former un couple perpétuant la Référence.

N'en déplaise à la psychanalyse, fortement canalisée sur la Loi, on peut faire le deuil de ce monde-là. La famille d'aujourd'hui est en train de perdre son identité d'autrefois. Premier effet : l'absence du père. Car, même si le père est présent, il n'a plus de définition stable. La référence dont il était traditionnellement porteur, et qui avait fonction de séparation et de liaison à l'extériorité symbolique, devient fuyante, évanescence<sup>30</sup>, laissant place à l'avènement de l'emprise fusionnelle, emprise dont il devient alors difficile pour le sujet-enfant de se différencier. C'est la question de l'Œdipe et de son dépassement qui se trouve mise en brèche. Cette inconsistance ne peut pas ne pas être sans effet sur la crise d'identité et les conflits intrapsychiques que traverse le jeune adulte. Car, dans ce monde fusionnel, il risque de s'y laisser piéger. Et de ne plus savoir comment se séparer, d'autant qu'il ne sait plus à quoi se relier.

Quitter la famille, ce serait se constituer dans sa solitude d'individu séparé. Césure indispensable au travers de laquelle viennent se marquer les identités séparées du je et de l'autre, dans leurs altérités respectives pour que puisse alors advenir le désir. Mais ce mouvement, de dégageant, bien que désiré, mené jusqu'au bout, est de l'ordre de l'impossible. Car le jeune Narcisse, dans le chatolement de ses miroirs, ne rencontre plus que sa propre image. Ce qui le renvoie à une solitude insoutenable, l'absence, avec le déclin de l'Œdipe, n'étant plus symbolisée.

Contre cette solitude, c'est la famille chaude, fusionnelle qui fait

30. Ce phénomène est d'autant plus important que la famille nucléaire moderne a perdu le bénéfice de la famille large où les fonctions ont plus de chances d'être remplies car « on trouvera toujours quelqu'un, une grand-mère, un oncle, une tante, un frère aîné pour remplir une fonction donnée, ne serait-ce que parce qu'il a l'intuition qu'il faut que la fonction soit remplie, si quelqu'un tarde à le faire, tandis que c'est vraiment la quadrature du cercle dans la famille moderne où il faut confier à trois ou quatre personnes, deux parents et un enfant unique, la totalité des fonctions nécessaires » (Anzieu, août 1987, p. 253).

fonction de rempart. Elle reste le cocon, la protection contre le manque :

*J'aimerais bien pouvoir vivre seule... J'ai essayé... Je suis partie une fois pour vivre ma vie. J'ai pas tenu le coup. Je suis rentrée huit jours plus tard... je ne supportais pas la solitude.*

*Je me suis senti obligé de rester chez moi le plus longtemps possible parce que ma mère se serait retrouvée seule.*

Sortir du filet familial, c'est courir le risque d'être alors sans filet, dans un face-à-face avec la solitude où le sujet abandonné à lui-même risque de chanceler et de sombrer, car il n'y a rien d'autre qui lui permet de s'ancrer.

Aller ailleurs, c'est aller vers l'incertitude et la précarité. Aussi, le coût de la rupture risque d'être existentiellement et psychiquement élevé :

*Comment veux-tu que je parte ? Pour aller où, pour faire quoi ?... Dans la vie tu dois toujours te battre... et tu ne sais pas où tu vas... Je suis en sécurité chez moi.*

A moins que cette solitude — en l'absence d'autre prise — ne renvoie le sujet, à travers les réaménagements identificatoires qu'il est en passe d'effectuer, à une déliaison en chaîne. Ce qui pourrait expliquer le caractère parcellaire du mouvement de détachement, l'éphémère de l'individuation... et le retour fréquent à la case d'origine.

Mais il y a plus. La famille, lieu des identifications primordiales, a fonction de lier la loi et la jouissance. C'est en ce lieu que le sujet va pouvoir, ou non, se signifier.

Et si le jeune adulte est perdu, les parents eux aussi sont perdus. Car si dans la société industrielle « classique » les pratiques d'élevage posaient peu de problèmes, la transmission des principes étant assurée par les aînés et surtout par la famille d'origine, les parents d'aujourd'hui ne sont plus à même d'offrir des références puisque dans un monde qui change trop vite, tout peut se trouver remis en question. Ce qui fait qu'ils ne savent plus très bien où ils en sont.

On peut ajouter que la crise de l'appareil productif n'arrange pas

les choses, car aucune certitude ne peut se dégager de l'univers social devenu incertain.

Quoi qu'il en soit, l'anxiété parentale n'a jamais été aussi grande. Et si l'on peut en expliquer les tenants et les aboutissements sociaux, la difficulté qu'ont les parents à se définir n'en renvoie pas moins à un autre registre et révèle « l'instabilité de l'identification à être mère ou être père », instabilité qui « provoque en miroir une instabilité correspondante dans l'identification de l'être enfant », les identifications secondaires risquant d'être entraînées dans un jeu flou du fait du socle peu fiable des identifications primaires. Le sujet ne peut être alors que « confronté à un reflet aléatoire de lui-même, reflet « qui le fait apparaître ou disparaître au gré d'un caprice parental imprévisible ».

Ainsi, le doute d'identité du jeune adulte pourrait aussi se sourcer dans le jeu d'ambiguïté creusant, du fait de l'inconsistance parentale, une faille dans la dynamique de l'originaire, installant l'incertitude sur l'origine de l'énonciation<sup>31</sup> car « lorsqu'un faisceau de projections contradictoires opère dans la reconnaissance du miroir [...] l'illusion amplifiée par l'équivoque engendre des êtres chimériques » (Olindo-Weber, 1991).

Tout cela ne favorise pas l'accès au pouvoir-être adulte d'autant que l'inconsistance parentale, faute de reliance sociale à un passé générationnel, n'a plus aucune fonction de transmission, la « perte de l'ancrage social, notamment par les médiations symboliques de la tradition par rapport auxquelles s'inscrit la généalogie familiale » fragiliserait « les identifications tournées vers l'avenir ». Il y aurait donc perte « d'un noyau identitaire stable et cohésif », les identifications « sans territoire étant en quelque sorte comme errantes, labiles ». De plus, « la perte de la famille comme institution assumant la fonction de socialisation » du fait de la « prise en charge très

31. « L'originaire [...] fixe essentiellement le clivage entre réalité interne et réalité externe à partir duquel les instances secondaires pourront fonctionner. Il s'y instaure [...] une dynamique différentielle et une dynamique référentielle. Mais si l'on admet une ambiguïté constitutive de l'instance originaire, on peut aussi concevoir qu'un doute permanent s'installe sur l'origine de toute énonciation, manifestant ainsi l'équivoque topique des instances énonciatives. Qui parle en moi ? Et d'où ça parle ? Qui dit ce que je veux ? Est-ce que je peux vouloir ?, [telles sont] les questions clés de l'adolescence » (Olindo-Weber, 1991, p. 59).

tôt de l'éducation de l'enfant par des institutions spécialisées » empêcherait « que les identifications sociales s'étayent sur l'univers affectif du groupe primaire<sup>32</sup> » (Palmade, 1990/1).

A ajouter à cela que le statut d'enfant n'étant plus clairement délimité, les parents se confient plus facilement à leurs enfants en leur faisant partager leurs plaisirs, leurs soucis et leurs souffrances. Complicité qui ne serait pas sans poser problème en ce que la parole sauvage et irruptive de l'adulte risque d'emporter l'enfant dans un tourbillon de sentiments immaîtrisés et de mots qu'il ne peut ni contenir ni entendre.

Cette position n'est pas évidemment une des plus favorables à la constitution des instances du symbole et du sens.

Quoi qu'il en soit, quels que soient les cas de figure, le jeune adulte est en crise. Les repères sont brouillés ou dispersés. Comment peut-il alors se dire quand il est confronté au vide d'une parole ou quand il est ballotté dans la contradiction des discours ? Et si les parents ont encore quelques références à transmettre, ils ont, là aussi, peu de prise parce que ces valeurs entrent souvent en contradiction avec d'autres repères diffusés par les réseaux horizontaux, auxquels les jeunes adultes sont attachés.

Ces groupes de convivialité que sont les groupes de pairs ont d'autant plus d'influence qu'ils sont le repaire essentiel, lieu de repli du jeune Narcisse moderne puisque son souci élémentaire ne réside plus dans la nécessité de se constituer dans l'opposition aux institutions (à quoi s'opposerait-il puisque ces institutions n'ont plus — faute de l'Interdit — de consistance ?) mais bien dans celle, absolue, de se sentir exister... ailleurs.

Face à cette exigence vitale, le groupe ne peut cependant créer la distance. Il n'est alors qu'un miroir où le jeune sera garanti, a minima, d'une assurance sur son image. Mais, effet d'une telle opération, en ce lieu, Narcisse fusionne, impuissant à s'individuer dans ces liens de similarité. Et s'il y a quelque peu relance du processus identificatoire, celui-ci stagne dans l'impossibilité à

32. Cette prise en charge précoce de l'éducation par les institutions autres que familiales « sépare la satisfaction des besoins vitaux, des besoins d'amour, fragilisant les identifications primaires et secondaires et [...] en déchargeant les parents de la fonction d'éducation sociale, sépare l'affectif du social » (Palmade, 1990/1, p. 16).

drainer le dépassement nécessaire à la structuration de l'identité, la difficulté étant alors « de transformer des identifications latérales, floues et transitoires en identifications hiérarchiques, dessinées et transitionnelles » (Nicolai, 1990/1), ces dernières étant, du reste, peu évidentes, du fait, entre autres, de « l'effacement du Père comme objet de médiation entre l'enfant et la mère », effacement qui favoriserait « des processus de clivage entre les identifications psycho-affectives et les identifications sociales » ainsi que « l'affaiblissement des identifications secondaires sur l'intergénérationnel ». De plus, les parents se comportant vis-à-vis des adolescents comme des adolescents, cela n'aiderait pas à la consolidation de l'identité.

Et comme de surcroît, autre fait de société, la régression du mariage et l'instabilité toujours possible du couple suscitent, de par là même, d'autres affects et rapports, le père et la mère investissant, chacun de leur côté, l'enfant selon le mode narcissique, ce qui va se perdre ici, c'est la fonction du « couple uni en étayage pour étayer l'enfant ». Les « identifications de l'enfant à chacun des deux parents pris comme objets séparés (de son origine) » perturberaient alors « le processus de visée cohésive des premières identifications, fragilisant ainsi la constitution du noyau identitaire nécessaire au travail plus tardif des identifications ultérieures ».

Ainsi, la fragilisation des processus d'identification rendrait pour le sujet plus aride — voire impossible — la quête de l'unité à être, unité qui « cherche son propre dépassement avec l'Autre, en l'Autre, avec et par la société » (Palmade, 1990/1).

Le jeune adulte, pris dans les entraves des processus identificatoires altérés et dans ses démêlés avec un espace social où il est impuissant à se lier et s'inscrire, en manque d'une place symbolisée qui pourrait l'articuler, se laisse alors emporter dans une mouvance à risque, flottant à la dérive entre le vide et les images.

### **Entre le vide et les images**

Ainsi Stéphane ou la traversée de l'espace-temps.

L'ombre de la vieillesse et de la mort traverse la parole de Stéphane. Ainsi, dit-il, il faut vivre :

*Tout, tout de suite, dans l'intensité du temps... c'est la peur de vieillir. Enfin, moi, je dis avoir 20 ans, c'est moche... On pourrait reculer la date fatidique.*

Il ne faut donc pas que l'éternité du temps s'arrête en butant sur un pôle précis. Car Stéphane ne peut supporter l'insupportable. Et l'insupportable, ce n'est pas l'Interdit, mais l'Impossible : la limite posée à l'indifférenciation par le temps qui passe...

Dans ce monde-là, l'objet accessible par le passage obligé de la castration n'est pas le lieu du désir. Seule reste mouvante, pour se signifier, la valse fugitive des objets partiels :

*Je m'aperçois de mes limites. Déjà, en ce moment, je suis en état de fatigue, cela fait pas mal de temps. Ce sont des limites que je ne supporte pas. Etre obligé de dormir, être à moitié endormi, mais... j'ai l'impression de perdre du temps à cause de cela et quand je lis un bouquin, il m'arrive de laisser tomber... Avant de le finir, j'en ouvre un autre... et j'en ouvre éventuellement cinq, six en même temps parce que justement je ne veux pas non plus rester dans un truc précis...*

Mais faute de pouvoir s'arrimer à un pôle précis, le désir circule, éphémère, sans repère et les objets ne sont là que pour relancer le manque en ce qui le mobilise : le fantasme du grand Tout :

*Je ne dis pas que je m'intéresse à tout... On ne peut pas s'intéresser à tout... parce qu'on est limité dans le temps et dans l'espace... mais j'ai pas envie de m'enfermer en disant que je fais cela, et puis demain, je fais cela... je fais pareil.*

Stéphane exprime ici une angoisse souvent rencontrée dans les discours des jeunes. Cette angoisse est essentielle en ce qu'ils n'arrivent pas à se défaire de ce par quoi ils sont déjà englués, faute d'un espace psychique qui leur soit propre. Ce qu'ils expriment là, c'est un vécu d'emprise. Ils sont pris dans le continent maternel, continent auquel ils voudraient échapper. Travail difficile puisqu'ils sont retenus dans le dedans et que rien, à l'extérieur, ne les draine :

*Le jeune dans la société est perdu, déjà face à l'emploi d'une part... face aussi à ses parents parce qu'il tend à être de plus en plus avec ses parents... Il n'arrive peut-être pas à s'en dégager assez vite. Vis-à-vis de l'emploi, c'est plutôt un cercle vicieux, il faut faire*

*un maximum d'études. Les entreprises demandent des études maximum. En fait, il y a des problèmes comme cela et ça peut créer des tensions... Déjà, première chose, je ne sais pas ce que je veux faire dans la vie en général... mais je ne ferai pas n'importe quoi... Je ne me mettrai pas dans une orange pressée, un « emploi-jeune ». On rentre dans un système complètement ridicule... On se fout de notre gueule.*

Et quand on demande à Stéphane comment il vit dans le présent, la réponse est là aussi significative :

*Je fais partie des gens qui vivent avec leurs parents. Donc, mes parents me filent du fric. Je vis chez eux. Donc, j'en dépense pas trop... voilà, je suis étudiant. Autrement, je fais des petits boulots...*

Petits boulots sans importance puisque la manière dont ils sont trouvés montre combien, même là, le sujet qui désire est peu concerné et s'y perd :

*On n'a pas intérêt à répondre aux annonces. Tous les boulots que j'ai eus, ils sont plus ou moins venus comme cela. Là, par exemple, cet été, j'ai cherché dans la direction de l'hôtellerie, bon, j'ai pas trouvé dans l'hôtellerie... Puis, un jour, j'ai vu un type qui m'a dit : voilà, j'ai besoin d'un mec pour bosser sur un chantier... Mais les annonces, c'est bidon... elles datent... elles datent. Alors, quand on arrive, c'est déjà pris... on perd du temps. Il y a aussi les boîtes d'intérêt... Là, on se fout de la gueule du monde, notamment des jeunes, surtout ceux qui attendent du travail, qui attendent vraiment... ils désespèrent vite parce que ces boîtes ne leur proposent rien... ou alors, si elles leur trouvent quelque chose, ça ne dure qu'un minimum..., donc les institutions sont mal foutues... Et voilà, l'emploi, je ne sais pas ce que c'est...*

Alors, faute d'extériorité qui l'assigne et le relie, le sujet doit se dépêtrer dans le dedans.

Stéphane se débat, non pas contre mais dans le système. Il tient à ce propos un discours assez contradictoire où il dit ne pas marcher avec les lois. Il se refuse cependant à être un rebelle et cela peut-être parce qu'il sent dans sa fragilité et sa confusion qu'il a besoin d'une Loi qui l'enracine et le retienne :

*Je comprends très bien que des gens ont envie d'être anarchistes parce qu'ils en ont marre du système... mais il faut marcher avec les lois... il faut les comprendre... Mais il ne faut pas rester borné non plus... C'est pour ça que moi, je ne marche pas forcément avec les lois... Je ne dis pas que je suis un rebelle... j'en suis un mais je ne me mettrai pas cette étiquette-là... parce que c'est vrai, pas rebelle complètement... et puis j'aime bien les lois quand même, au niveau des coutumes, des traditions... Je considère que les gens en ont besoin, parce que, sans les lois, justement, ce serait de la merde...*

Cette position semble assez révélatrice de la position à laquelle le système renvoie. On est dans le Système. Il vaut mieux alors accepter sans accepter et jouer le jeu, c'est-à-dire faire fonctionner le masque. C'est à cette condition que l'on peut être et exister car ce système, il est hors de question de le quitter :

*Il en sera toujours ainsi... je ne me sens pas extérieur au système. Tout ce que je pourrai faire dans la vie, de toute façon, je le ferai dans un système... donc, cela ne sert à rien de gueuler après le système, parce qu'il sera toujours là. Si le système te bloque, à toi de te démerder pour le contourner... On tire toujours son épingle du jeu si on veut.*

Contourner, jouer le jeu..., prendre à un moment précis le masque de l'emploi, rester dans le système (utérus), se retirer du jeu... on peut dire pour le moins que cela questionne l'identité, « cette pulsion étrange qui permet de s'identifier et de se désidentifier, de se lier et de se libérer pour être libres à de nouveaux liens » (Sibony, 1991).

Mais peut-on encore parler d'identification et d'élaboration symbolique quand il s'agit de se dessiner, dans la fusion du dedans, par des contours et des simulacres ?

Peut-être s'agit-il seulement mais essentiellement de « sauver sa peau » narcissiquement ?

La question initiale, ici, n'est pas celle du sens, mais celle d'exister, de se mouvoir dans une logique de la métamorphose : se laisser prendre par les formes, les contours, les apparences et disparaître, car, dans le social, « aucune instance ne vient plus métaphoriser notre présence » (Baudrillard, 1987). Aucune transcendance non plus.

Alors, pour le sujet, disparaître dans 1 apparence devient un mouvement vital, essentiel. C'est une façon pour lui de ne pas mourir. Car ôter le masque, ce serait se condamner à la solitude (hors système-hors Tout) ou à l'étouffement (dans le système-dans Tout). Ainsi, prendre le masque, c'est aussi paradoxalement une façon de se dire.

On peut parler ici des « masques de l'inscription sociale ». Car il y aurait aujourd'hui émergence d'un autre processus de socialisation qui entretiendrait, sur des plans différents, « des rapports avec ce qui est visible et invisible, ce qui est clair et mystérieux, ce qui fait écran ou ce qui participe du spectacle du social » (Vulbeau, 1992).

L'époque où la société se reproduisait à l'identique et où les rôles sociaux étaient stables, définitivement marqués, rôles qu'il fallait intérioriser, parce qu'ils devaient être tenus à vie, n'existe plus.

Le modèle d'identification, à la base de ce type de fonctionnement, perd de sa pertinence. Les rôles ne sont plus définis à l'avance. Il y a, en fait, mouvement des rôles dans l'espace et le temps si bien que l'on assiste à l'émergence d'un autre processus, processus qui reposerait essentiellement sur une « construction itérative de la position » (Galland, octobre/décembre 1990).

Alors que la socialisation de reproduction s'est développée dans une problématique d'ancrage des normes, d'intériorisation des valeurs, d'incorporation des comportements, donc avec une image fondatrice très forte basée sur la valeur de la profondeur, profondeur qui a sa psychologie et qui est structurée par des strates, des niveaux, des paliers, la socialisation, qui serait aujourd'hui une socialisation d'expérimentation repose quant à elle « sur une aptitude à arborer le bon masque, sur une sorte de déguisement en apparence indolore » (Vulbeau, 1992).

Positions socialisatrices qui, du côté du sujet, ne vont cependant pas sans angoisse ni risque car elles renvoient celui-ci aux crêtes de l'informe et à des jeux de prise et de déprise pour s'en sortir.

C'est aussi peut-être pour « sauver sa peau » de l'engluement que Stéphane se débat dans le temps imprécis qui passe inexorablement :

*Je ne dors pas... Je dors très peu depuis des années, trois heures par nuit... Je n'arrive pas à m'endormir... je ne m'endors pas avant deux ou trois heures du matin... je me lève en général à six heures. Je reste dans le lit quoi... mais je fais toujours quelque chose... soit*

*j'écoute de la musique, soit je lis, soit je regarde un film. Je ne peux pas m'endormir. Je n'arrive pas à m'endormir... C'est au niveau des sensations. Il faut que je fasse quelque chose. Si jamais, à trois heures du matin, il y a quelqu'un qui me téléphone, et qui me dit : on fait ça, j'y vais et quand je tombe, je tombe. Généralement, je ne tombe pas...*

Et s'il répond facilement à l'appel de la nuit, c'est parce que cet appel est l'appel d'une fusion qui le fait sortir de l'isolement<sup>33</sup> et de l'enfermement. Il plonge alors dans l'« être ensemble » du groupe :

*Tout ça me prend la tête... Alors, je m'enferme encore et après, je cours chez mon pote pour lui dire : bon, écoute, on va se [sic] boire un coup... j'en ai marre.. ; on va se [sic] fumer un coup... n'importe quoi. Je m'en vais... j'ai des réactions de fuite [...]. En général, mes copains, ce sont des gens à peu près comme moi. On reste ensemble... On part dans Paris... On galère pour trouver à fumer ou à boire...*

Ainsi, faute d'un temps balisé par des repères auxquels ils pourraient se raccrocher, Stéphane et ses copains parcourent la nuit, à la recherche d'un « accro ». Et être « accro », c'est être dans « la défonce », c'est être relié à cet enfer englobant où l'on se sent singulièrement exister, c'est être au fond d'un trou qui englue enfin la dérive.

Quant au groupe de copains, la symbiose affective est le cœur même du lien. Ce qui crée aussi une tension liée à l'incapacité de prendre de la distance<sup>34</sup> :

33. Il s'agit bien d'isolement et non de solitude. Car de solitude face au groupe, les jeunes n'en ont pas. L'absence n'est pas symbolisée. Le groupe de copains opère toujours sur un mode fusionnel, avec des processus d'emprise dans lesquels le regard va fonctionner comme pôle dominant.

34. Le groupe peut constituer « une protection contre l'angoisse fondamentale d'être sans assignation [...] : s'assigner et être assigné à une place dans un groupe, c'est être, pour soi et pour d'autres, existant (sujet) dans le champ du désir. Et si le plus souvent, c'est prendre place dans un ensemble de semblables, c'est parce qu'à cette condition peut fonctionner le champ de l'illusion, qui est celui de la coïncidence, qui est aussi celui de l'entre-deux. Mais avant que cet espace se constitue, dans son exil, [...] [l']être en crise n'existe nulle part » (Kaës, 1979, p. 29).

*Oui... parfois, être en groupe, cela crée une tension. Je ne sais pas suffisamment prendre de distance pour pouvoir faire ce que j'ai envie de faire sans les amis...*

Maladie du lien. Le lien fusionnel enroule et étrangle l'émergence du désir qui ne peut se signifier. De cet étranglement du lien, Stéphane en parle aussi quand il parle de la femme :

*La fille avec qui je suis actuellement, je prends des distances... je ne suis pas cool. Et moi, comme je ne sais pas trop ce que je veux, je me prends la tête... Des fois, vraiment, je me dis qu'est-ce que je fous là ?... Parce que j'ai l'impression que je rentre dans... je m'enferme, je m'enferme. Être avec quelqu'un, c'est, pour moi, s'enfermer...*

La femme est non pas porteuse d'attachement, attachement dans lequel la parole amoureuse pourrait se dire, mais porteuse de l'étreinte angoissante de l'abîme. Aussi faut-il poser la distance et inventer l'interdit :

*Je n'ai aucun interdit chez moi. Je n'ai jamais d'interdit... Si, peut-être un interdit que je me suis fait moi-même. C'est par rapport aux fille s... Amener une fille à la maison, je ne le fais pas. Peut-être, cela veut dire pour moi, s'enfermer dans des relations... un couple. Amener une fille chez moi, ça me fait chier. Bon, et puis en plus de cela, ma mère n'a jamais parlé de sexe<sup>35</sup>. Je ne dirais pas qu'elle est puritaine. Mais on n'en parle pas.*

L'amour est fusion et confusion. Et Stéphane, pour ne pas être meurtri, ne cherche qu'à s'en dégager, dans la distanciation. Peut-être est-ce là une certaine réappropriation de soi, un marquage d'identité, se posant face à l'autre. Se séparer de l'autre devient alors le processus élémentaire pour que la rencontre devienne enfin possible :

*J'y crois pas trop à la fille... On ne peut pas avoir ces rapports : en même temps que l'amour, être suffisamment amical et fraternel*

35. On retrouve le même constat dans le dossier « Et les parents », *Psychologies*, n° 113, octobre 1993 : « Aujourd'hui encore, les discussions familiales à propos de la sexualité sont rares, car beaucoup de parents n'en ont jamais parlé avec leurs propres parents », p. 38.

*pour ne pas être meurtri... Je ne me retrouve pas bien dans cette histoire... Alors, je prends vite mes distances...*

Ainsi, tout n'est qu'absorption et enfermement, enfermement dans le système, le groupe, le lien amoureux, les objets.

Le rapport à l'argent aussi relève de ce même type de captation. Et cela se comprend puisque si l'argent ne l'attire pas dans la position qu'il tient actuellement et qui n'ouvre sur rien, c'est parce qu'il n'en a pas besoin pour assurer sa vie. Ses parents prennent sur eux financièrement.

L'argent ne peut donc compter pour son utilité de vie, la vie d'un sujet qui en aurait besoin pour s'assumer dans l'espace et le temps. Stéphane n'en a pas assez pour en avoir la responsabilité. De ce fait, l'argent ne peut fonctionner comme cet objet structurant mettant en jeu le rapport toujours précaire de la loi et du désir que seul un sujet peut porter.

Seule alors, la consommation, la dépense agressive, se brûlant au détour des jouissances partielles, reste possible puisqu'il est de toute façon « ailleurs » et qu'il n'a rien à perdre :

*Il y a ça, le fric, il m'en faudra, il en faut, mais quand j'en ai, je le claque. Sij 'ai ça, je claque ça... sij 'ai ça, je claque ça... donc, c'est pas pour ça que je me prendrai la tête... Du moment que je peux vivre intensément...*

Stéphane vit d'intensités et de sensations. C'est la démarche primaire en somme pour lutter contre l'enkystement de la vie qui menace de gagner l'être.

Et c'est sur ce même mode qu'il envisage, par ailleurs, un projet de voyage. Voyage qui est plutôt une quête identitaire qui l'amène à l'horizon d'une traversée mythique. Le voyage<sup>36</sup> va être une recherche d'un espace lointain (« je m'en vais en Afrique du Sud ») et d'un temps intemporel (« Je ne sais pas pour combien de temps ») pour briser l'enfermement et créer une ouverture, génératrice d'écart et d'intervalle. Sera évité ainsi le risque d'un anéantissement de la subjectivité dans le magma. Car ce qu'il faut absolument

36. Voyage : le mot est riche, en français, puisque, outre « la voie » qui fait son étymologie, il évoque phonétiquement le voir, voir ailleurs, voir autre chose (Rassial, 1990, p. 87-88).

bousculer, c'est la vacuité de l'être afin d'advenir tant soit peu au rythme de ce qui pourrait encore déconcerter.

Il ne peut donc, à propos de voyage, y avoir de méprise. Le voyage ne peut en rien se confondre avec le tourisme. Il ne s'agit pas de faire simplement un tour dans le dedans puisque l'essentiel se trouve ailleurs, dans la tentative de briser l'enfermement afin d'émerger pour s'inscrire.

Le désir nomade se transpose dans un autre espace, entraînant la mise en place d'un dispositif radicalement autre. Il faut partir, circuler pour tenter de se signifier dans la mouvance perpétuelle, indéfiniment ouverte comme une éponge, en dehors de tout cadre, y compris celui de l'identification à une figure idéale, ce qui subvertit radicalement l'idée de la représentation.

*Je ne sais pas comment je serai dans les voyages mais je ne me vois pas dans l'aventurier idéal... Je suis moi, je suis une personne unique en son genre. Donc, je ne peux pas idéaliser un personnage. Je ne peux pas aller sur les traces de quelqu'un. Bon, je pourrais marcher avec quelqu'un, quelqu'un qui me fera découvrir plein de choses, des gens de valeur qui me feront découvrir plein de trucs, mais je serai toujours moi et je ne m'enfermerai pas non plus comme ça...*

Ainsi le voyage peut-il être compris comme « la recherche d'un fonctionnement autre, d'une loi autre, d'un territoire différent où ce qui circulerait, ce serait le sujet » (Rassial, 1990).

*Partir à l'aventure, pour rencontrer des gens... Il n'y a pas à financer... on peut partir à pied, en stop, en avion si on travaille... Là, j'ai travaillé pour partir en bagnole. Mais une fois en Afrique, je n'aurai pas un rond... donc, je me démerderai... Je pars parce que j'en ai marre de sentir des tensions qui ne veulent rien dire. Je pars parce que j'ai envie de bouger.*

Le voyage, c'est donc l'occasion de bouger pour pouvoir divaguer dans les espaces, sortir de la routine et essayer aussi peut-être d'émerger en se lançant dans une trajectoire ouverte, indécidable, où seules domineraient les pratiques et rencontres de l'éphémère, marquant une façon d'exister dans l'errance, hors territoire. C'est une manière de « surfer » dans l'espace, une manière « de glisser et de rebondir » et de jouer ainsi « avec la précarité et avec le

nécessaire nomadisme que nous promettent les futurologues ». C'est rappeler que les espaces ne constituent plus des lieux où on peut « s'incruster » mais des lieux « d'où il faut toujours décoller ».

Ainsi, on pourrait penser que ces pratiques de l'éphémère — et le voyage en fait partie — constitueraient moins des « rites de passage » que des façons « d'être dans le passage », participant ainsi d'une anticipation identitaire se signifiant sur ce que l'on peut appeler « le mode de l'espérance rêveuse » (Vulbeau, 1992).

Aussi, pour assurer cette fonction de mouvance, faut-il que le voyage soit essentiellement disjonction, césure élémentaire, passage continuels vers un autre lieu où le sujet s'accrocherait un moment pour exister, passage de remise en jeu, susceptible d'engager et de soutenir, dans l'espace-temps de l'éphémère, le processus de métamorphose. Mouvement de passage. Labilité exprimant les aléas des mouvements pulsionnels et dispersés dans leurs quêtes partielles et parcellaires. Pour décoller, de par ce réseau de médiations, d'une position qui barre toute possibilité de jeu et d'existence.

*C'est surtout l'effet de surprise, l'effet de sentir que, dans la vie de tous les jours, on peut très bien trouver quelque chose, on peut sentir que l'homme est évolutif. Je veux être capable de me remettre en question. C'est pour cela que, moi, j'ai envie de partir pour pouvoir voir d'autres contrées, d'autres personnes qui me feront sentir enfin que je suis en vie.*

La question de la circulation du sujet semble donc essentielle. Partir, c'est émerger, s'inscrire dans l'espace, dans la rencontre avec un autre possible, c'est aller et venir, ne pas rester en place, de quoi quelque peu se relier, sans pourtant s'y enfermer... Passer... être dans le passage dans une translation continue de jouissance.

*Quitter, revenir, tiens, salut, ça va bien, je repars... J'ai envie de voir ailleurs... pour pouvoir jouir de ça... Pour moi, l'idéal, ce serait l'aventure continue.*

Rien ne peut mieux signifier la dérive, dérive où tiennent cependant quelques amarres : le point d'origine (là où je suis né) et l'espace de la rencontre, mouvement cependant tout en surface, sans profondeur, translation dans laquelle vient se relancer le désir vers

des objets toujours aussi éphémères mais où peut venir se gagner un plus à être.

Mais si certains, comme Stéphane, sont dans une perpétuelle mouvance à laquelle ils s'accrochent pour vivre et s'inscrire, d'autres s'essoufflent et basculent dans le vide.

Ainsi Laurence en proie à l'inertie.

Laurence me parle de son désir. Elle aurait aimé pouvoir le mener à bien. Elle a essayé mais elle s'est heurtée très vite aux murs de ceux qui détiennent (et ne les lâchent pas) les places en relations publiques.

*J'adore, j'adore la mode... mais c'est un problème. Tu ne peux pas entrer dans ce milieu très fermé. Et je me suis cassé le nez souvent pour entrer. Quand je me présentais à une adresse, et que je demandais de pouvoir faire un stage, ils n'étaient pas d'accord. Quelqu'un d'autre a pris ma place... quelqu'un qui a été pistonné... Je me suis cassé le nez à cause de cela. Parce que c'est un monde très fermé.*

Elle continue, pour l'instant, à envoyer des lettres « qui ne donnent rien ». Et comme je lui dis que, peut-être, elle doit attendre un peu, avant de désespérer de la réponse, elle rétorque avec un humour triste et un geste évasif :

*Oui, attendons, attendons... Oui, j'ai l'habitude d'attendre.*

Mais trop d'attente, ça tue le présent, le passé et les rêves d'enfance, et tout porte à l'essoufflement :

*Toute petite, j'adorais la mode, j'avais des vêtements, je les arrangeais... J'avais des tas d'idées... Maintenant, je n'ai plus la patience... Non, je ne l'ai plus [sourir]... C'est parce que rien ne réussit pour l'instant... Je n'ai plus de courage... Je n'ai plus de goût... Je n'ai rien.*

Cette déperdition d'énergie, on la retrouve chez beaucoup de jeunes. Elle semble centrale, importante, constante... Elle est là, au cœur même de la quotidienneté.

Mais il ne faut point se méprendre... Il ne s'agit ni de déprime ni de paresse. Ce qui empêche les jeunes subjectivement de bouger, c'est la terreur d'une blessure insurmontable car ils pressentent

qu'en deçà, ils ne seront plus rien. C'est pour cela qu'ils restent souvent lovés sur eux-mêmes.

Ainsi Ellen ou la blessure de l'image.

Ellen, quand elle cherche des petits boulots qui pourraient l'« arranger » parce qu'elle voudrait moins dépendre « financièrement » de ses parents, bascule à chaque fois dans le sentiment d'une non-place qui la cloue dans une absence de mouvement :

*Des fois, j'ai des occasions, et puis je ne me présente pas à l'heure.*

Et elle répète avec insistance :

*Je ne peux pas expliquer... Je ne peux pas expliquer, je ne peux pas moi [silence]... Non, je n'y ai pas été... Non des fois, quand j'y vais, il n'y a plus de place... Alors, j'en ai marre... Tu cherches du boulot... souvent c'est bidon... Ah, oui, c'est la galère... C'est vrai, j'ai eu des trucs intéressants... je les ai loupés... Parce que je n'ai pas voulu bouger... par peur de me planter. Peur que je ne plaise pas. C'est ça. Je crois que c'est ça... C'est une angoisse... de ne pas plaire.*

Ainsi le fait de ne pas trouver place ou plus exactement le fait de se voir refuser la place, renvoie à la béance de l'être, non pas à une impuissance à inscrire un nom mais à un mal-être d'un tout autre ordre, qui pourrait bien être une impuissance de son image à « impressionner l'Autre » et « à laisser trace dans son regard ».

Et si ce mal-être confine à l'atonie psychique dans l'absence de tout désir de bouger, c'est que l'on est ici dans le registre du narcissisme, où « l'être a mal à l'image » parce qu'il a du « mal à en avoir une », un mal terrible car si « l'image présente le moindre défaut », elle l'atteint « en plein cœur », le manque qu'elle lui renvoie étant un manque total (Sibony, 1991) :

*Il faut que je sois appréciée... C'est un plaisir d'ailleurs [sic]... Il faut que je plaise. C'est dingue. Je ne peux pas passer inaperçue. Pas du tout. Or, c'est en contradiction avec ce que je vis. C'est-à-dire que normalement je passe inaperçue... j'ai des échecs d'enfer...*

Et s'il est difficile de sortir de l'accrochage à son image, c'est parce qu'« il n'y a pas d'autre illusion ». Il n'y a pas d'autre façon, d'autre surface d'inscription, d'autre lieu d'être. Tout se résume à une question d'argent. Il n'y a pas de source vitale. La vie quotidienne en devient banale. Et rien, dans tout cela, ne peut toucher vraiment la personne :

*On n'a pas d'espoir du tout... puisque là, on pense à gagner du fric, on pense avoir des enfants, avoir une maison, pépère, quoi... Mais on ne peut pas construire quelque chose qui permettrait un peu de bouger les choses... Comment puis-je savoir qui je suis... ou qui je voudrais être... vraiment ?... On nous balade partout dans nos études... Comment prendre alors son avenir en main ?... Alors, on est passif... On est vraiment nul...*

Et Ellen ajoute, amère :

*C'est une société... parce que tout se paye. Il faut se battre pour avoir quelque chose. Se battre, non pas pour de bonnes causes. On se bat pour des conneries. On se bat pour une place de dossier... Des conneries. Une place de concert. Là, tu combats. C'est vrai. Tu te bats pour faire la queue. Là, tu combats. C'est des conneries. Ce ne sont pas des choses importantes. On se bat pour avoir du fric et pour écraser les autres en même temps... Mais tout cela ne touche pas vraiment la personne.*

Car « la fonction sujet, c'est un déplacement d'altérité. Et l'humain en temps normal n'est ni sujet ni objet mais projet possible de venir assumer telles rencontres — événements ou lieux d'être —, de les faire vivre et parler, ou de les rendre inertes et de faire parler cette inertie.

« La fonction sujet exige surtout que ces lieux d'être soient rendus disponibles. Être sujet, c'est de temps à autre en disposer. Si ces lieux sont indisponibles, l'on est alors sujet à la détresse d'être sans lieu, repli furieux vers son moi et ses images » (Sibony, 1992).

## 6

### Logique du social et ordre de l'imaginaire

Les jeux d'errance et de signifiante, éphémères et transitoires, qui se sont révélés être une constante dans les pérégrinations du jeune adulte, sont, certes, les marques d'un lent travail de réélaboration psychique.

Cependant, les questions que se pose et que nous pose celui-ci excèdent les zones et les limites de la subjectivité pour atterrir sur le lien social, sa déliaison, les dépendances et les fusions qui s'y arrivent, les tentatives de décollement et de mouvement d'existence.

Le mal-être d'identité n'est pas seulement le mal-être de la personne. Il est aussi le mal-être de la société.

Il s'organise à l'entrecroisement d'une double logique dont on peut pointer les ingrédients.

#### De l'inscription du sujet

Le sujet n'est pas pur sujet. Il est toujours déjà inscrit dans une place qui lui est assignée, place porteuse des alliances, des contradictions et des enjeux dominants de l'organisation sociale.

C'est, en effet, au sein des rapports sociaux, structurés par la division sociale du travail, que le sujet émerge, se déploie... et meurt. Il est amené à occuper une position dans la structure économique, dans les rapports politiques de pouvoir et de domination, une position modelée par les idéologies et les représentations.

Cette position est loin d'être le « milieu » ou le « contexte » dans

lequel se situerait le sujet. *Elle est, au contraire, ce sans quoi il n'existerait pas.* Car pour vivre, il faut bien naître de quelqu'un et être inscrit dans une famille, habiter l'espace, avoir un travail ou un emploi, rencontrer l'autre et les autres, gérer l'argent en fonction du présent et de l'avenir... Ces situations ne sont pas neutres. Elles sont structurées par le système d'échange et de production.

Le sujet ne parle pas qu'en son nom. Il est, en fait, porteur d'une histoire sociale — et de ses contradictions — qui le dépasse et qui le porte. La place qu'il occupe est le lieu où se singularisent les enjeux économiques, politiques et sociaux qui scellent les conditions objectives d'existence.

Bien entendu, voir en la position du sujet une position assujettie à des conditions sociales d'existence ne signifie pas qu'il faille occulter pour autant les processus à l'œuvre dans la psyché.

Ces processus, depuis Freud et le développement de la psychanalyse, sont repérés et connus. Ils sont mobilisés ou ébranlés dans les grands passages et/ou les grandes crises de la vie. Et bien que ceux-ci soient opérants dans la réalité psychique, ils ne peuvent cependant expliquer à eux seuls la structuration subjective, dont la vie sociale est, par le biais de ses institutions, la scène et le lieu d'inscription.

## L'espace matriciel

Conditions matérielles d'existence, structuration typique de l'espace et du temps, forme d'organisation institutionnelle, familiale et groupale, idéologie et significations imaginaires vont modeler la place assignée, place sur laquelle viennent se soutenir de puissants mécanismes d'intégration du sujet dans l'ordre et de l'ordre au cœur même du sujet.

On ne peut présupposer cette intégration comme une simple résultante de la relation de l'individu aux structures comme si celles-ci, dans leur fonctionnement, s'arrogeaient le pouvoir de disposer spontanément de leurs membres. Ce serait reconnaître à l'efficace social une logique globalement endogène gérant les acteurs sociaux comme des entités conditionnables, purement passives.

On sait que les choses ne sont pas aussi simples. Les structures ne

peuvent ni fonctionner ni se maintenir sans la réactivité des individus-sujets. C'est en cela que les processus qui les traversent ont quelque chose à voir avec la réalité psychique qui structure la position du sujet et qui en est à la fois partie prenante et partie constituante.

La place peut dès lors se penser comme un espace matriciel, espace-carrefour, espace-réseau traversé par des processus liés et hétérogènes et géré par des logiques différentes qui, à la fois, interfèrent et s'y relie.

La place est avant tout le lieu de l'inscription subjective et sociale. C'est dire que vont venir se contracter en elle des rapports, des liens et des interférences qui sous-tendent et soutiendront, pour le sujet, la question de son identité.

Sur ce registre, assigner le sujet à une place dans le social, c'est essentiellement mettre en jeu des dispositions et des procédures spécifiques d'appropriation de repères identificatoires sur lesquels viendront s'étayer les identifications imaginaires et symboliques et se soutenir le rapport à la loi et à la castration qui signe l'entrée dans la subjectivité.

## Une question de logique

La position narcissique, bien que relevant principalement de l'économie psychique, est prise dans l'enchevêtrement complexe d'une logique politico-économique spécifique.

Les logiques sociales se transforment dans le temps. Alors que le système économique précédent exigeait un fort investissement de la force productive et organisait toute sa logique de l'ordre sur les pôles répression/refoulement/sublimation, les mutations actuelles secrètent une logique différente.

Cette logique est organisée autour d'une exclusion de plus en plus forte de l'individu — et peut-être plus spécifiquement du jeune adulte — des zones de pouvoir et de décision, son inclusion dans le système étant alors assurée par des mécanismes assurant une compensation, sur base de séduction, mécanismes qui le maintiennent rivé à des positions imaginaires et fusionnelles.

C'est l'avènement de l'« emprise » qui, forme moderne des

rapports de domination, piège l'individu en ce qu'elle entre en collusion avec son inconscient.

En effet, toute société a, pour survivre, nécessité de lier l'ordre et la jouissance. L'ordre s'en trouve par là même consolidé et le pulsionnel en excès se trouve déplacé dans les zones de la marginalité et de la folie.

Cette stabilisation est garantie par diverses instances qui font fonction de médiation : les appareils de pouvoir telle l'institution scolaire et universitaire, les groupes d'appartenance, principalement la famille (qui est également un appareil de pouvoir) et le groupe des pairs... Ces instances assurent, à la fois isolément et dans leurs interactions, l'équilibre du système face aux contradictions sociales s'originant dans la tension entre force productive et rapport de production de même qu'elles assurent l'appropriation au social de la pulsion et de la jouissance<sup>1</sup>. C'est dans le jeu cohérent de ces instances que se malaxera l'économie pulsionnelle, travail dont l'identité narcissique témoigne à la fois comme effet au sens où elle n'échappe pas au système et comme excès en ce que la pulsion n'est jamais totalement assignable au circuit dans laquelle on veut qu'elle se module.

Il s'agit avant tout ici de rapports de pouvoir et ces rapports de pouvoir fonctionnent sur différentes dimensions en interconnexions. L'individu, dans ces réseaux, a une place assignée, place dont il est, cependant, désapproprié. Cette désappropriation est d'autant plus forte à l'heure actuelle qu'il y a perte de reliance sociale, perte étroitement liée à l'évolution des modes de production et de reproduction, phénomène du reste repérable historiquement dans le processus de passage des sociétés traditionnelles aux sociétés occidentales modernes.

On peut comprendre alors aisément que la place, telle qu'elle est ordonnée par la logique sociale, devienne ce pôle vide de toute

1. Cette façon de poser le problème est en rupture avec les perspectives de l'anthropologie culturelle américaine qui fait de la famille le lieu de la formation de l'inconscient et opère ensuite la liaison de cette formation avec les institutions sociales. La famille est un lieu essentiel, quant à la problématique identificatoire, au travers de laquelle se façonnent des structures psychologiques inconscientes. Mais ces structures peuvent être aussi et/ou parallèlement modulées par les instances sociales (Pagès *et al*, 1981, p. 256 et sq.).

référence et de tout contenu d'existence. Elle n'est plus que le lieu d'enjeux conjoncturels et de rapports d'influence.

Et dans ces rapports-là, il n'y a plus, ni pour les institutions, ni pour le sujet, place pour le Sens. C'est là la véritable forme de l'aliénation moderne.

C'est à l'intérieur de cette déliaison globale que la crise du système économique, crise à large dimension du reste puisqu'elle semble plus structurelle que conjoncturelle, peut avoir toute sa retombée. De fait, elle accentue l'aliénation dans son pôle extrême puisque beaucoup — dont les jeunes particulièrement — sont menacés cette fois d'être tout à fait « hors champ ».

L'incertitude quant aux grandes dérivées de la vie fait fonction aujourd'hui de modèle dominant. Alors, on tente de s'accrocher là où on peut, mais sans écart, sans révolte, sans distance, à des bouées de survie, à des points d'accrochage éphémères, au rythme d'une déterritorialisation qui n'est pas que de l'ordre d'une fragilité psychique mais qui a des fondements dans l'ordre politico-économique et les idéologies qui le renforcent.

Quant au sujet, il se perd dans ce morcellement. Il se perd dans la dissolution du lien. C'est aussi cela le malaise de notre culture, une carence de lien ou plutôt une pulsion de lien réduite à s'accrocher à ses objets partiels, si ce n'est qu'avec soi, dans l'engluement du narcissisme.

Au travers des mailles de la socialité en dissolution, se lit aussi la perte de la fonction paternelle et l'infiltration de la jouissance. La famille témoigne d'une crise du référent paternel avec tout ce que cela entraîne comme faille de l'inscription dans l'ordre du Symbolique : perte des repères transgénérationnels, fixation fraternelle, fragilisation des identifications primaires et secondaires, clivage entre les identifications affectives et les identifications sociales.

On pourrait dire que ce qui en fin de compte marquerait essentiellement l'économie signifiante de la socialité actuelle, qu'elle soit logique langagière, familiale, liée au pouvoir social ou subjective, ce serait un processus de dissolution symbolique/pulsion. Dissolution dans laquelle on pourrait voir deux tendances, celles d'un travail de mort et/ou de création : mort, travail mortifère, qui, de la désertion du sens peut aller jusqu'à l'extrême désert, création d'une nouvelle socialité où se jouerait en celle-ci un rapport à des positions structurantes mais éphémères, positions relevant du registre spéculaire,

positions marquées par l'infiltration de la jouissance, le retour du refoulé, le continent maternel représenté par des signes, auxquels le Moi, dans sa quête, va s'articuler (Kristeva, 1975, 1983).

Deux corollaires découlent de ce qui précède en ce qui concerne l'identité.

En premier lieu, on assiste au passage d'une problématique de type libidinal à une problématique de type narcissique : le problème pour le sujet est moins celui de l'Interdit et de sa transgression que celui de comment se dire et où se poser pour le dire. Le Narcisse moderne, dépourvu de lieu propre, se cristallise alors dans la mouvance de ses images-reflets, aucun objet interne n'étant là pour suturer son espace, aucun objet externe, non plus, pour le border. Seul en face de lui : un jeu de miroirs. Ce piège qui le captive est cependant un lieu fort d'investissement dans la mesure où il fonctionne sur un pôle de double réassurance en ce qu'il lui permet de réagir à une situation sociale vécue comme insupportable d'une part, et d'autre part, en ce qu'il constitue un lieu où il peut tenter de se cerner dans une signifiante. Autrement dit, l'espace narcissique permettrait d'échapper à un double vide, vide psychique, vide social dont il serait à la fois le garde-fou et le paratonnerre.

L'autre corollaire concerne plus spécifiquement le travail de la pulsion qui, partant du sujet, est à l'œuvre dans la socialité. La fonction symbolique permet au Moi de se dire dans l'unité. C'est en elle que s'instaure l'identité : le « Je » peut se parler. Par rapport à cela, l'espace du narcissisme se constitue comme hétérogénéité. C'est le rapport à l'« autre » mettant en cause l'identité du sujet parlant qui sous-tend, dans un jeu multiple de miroirs, le processus infini des images-reflets et la panoplie de ses objets fétiches : rythme, son, look, clips... Et pourtant, c'est en ce lieu que la pulsion se code, non pas dans le langage et la symbolisation, mais dans la symbolique même où s'amorce un long processus de capture, d'identification, de prise et de déprise, ce processus permettant au sujet de se dégager, dans une lutte contre l'inertie, du lieu où il venait de se tenir, sans pouvoir l'habiter. Afin de ne pas se réifier dans le même, de toujours avancer et de symboliser ainsi toujours davantage les rythmes de la pulsion qui le traversent.

De tout cela, seuls les liens entre social-psychique à l'œuvre dans la socialité permettent d'en rendre compte. Le problème est alors de

savoir à quel nœud essentiel s'articule, pour le jeune adulte, cette équation.

### **Le principe d'exclusion-inclusion**

L'organisation sociale, par le biais de ses institutions, secrète une logique ambiguë, basée sur un processus exclusion-inclusion, fondement même de sa stabilité et de sa cohérence.

Sur ce principe, que nous a-t-elle donc appris d'essentiel de la traversée avec le jeune Narcisse dans les espaces du quotidien ?

D'abord que ces espaces, dans lesquels il circule, sont loin d'être des épiphénomènes et qu'ils ont une importance cruciale pour lui. C'est dans ces espaces qu'il tisse le sens de son existence. C'est dans ces espaces qu'il doit se faire reconnaître.

Or, si on regarde de plus près ce qui s'y passe, on constate que, singulièrement, dans ces espaces, il n'y est jamais. Il n'a pas de place.

Le fondement dominant de la logique sociale actuelle est l'exclusion. Pour le jeune adulte, cela se traduit concrètement par l'exclusion de sa place dans l'institution scolaire, dont la logique de fonctionnement, en tant qu'appareil d'État, épouse étroitement celle du social. Quadrillé par des instances de pouvoir et de décision, opérant sur un mode de déterritorialisation, gérant des flux quantifiables mais non identifiables, le jeune est toujours prié de se poser à une place qui n'est pas la sienne, place qu'il ne peut même pas s'approprier, parce qu'il en est à chaque niveau, à chaque situation d'échec, constamment délogé.

De sa place concrète dans la maison familiale il est également, sous la pression de la demande sociale, censé se départir. A priori, il n'est pas contre car il ne tient pas spécialement à être retenu dans les liens de l'enfance bien que les avantages soient évidents : il est logé, blanchi, nourri, aimé dans une absence de conflits si ce n'est ceux qui tourmentent autour de la réussite scolaire car l'anxiété des parents est grande sur ce terrain-là. Donc, il veut bien partir mais pour aller où ? That is the question. Car aucune place ne l'attend à l'extérieur. Hors circuit économique, il dispose de peu d'argent... pas assez en tout cas pour faire de l'habiter un espace habitable, un espace porteur de sa marque et de son histoire personnelle où il se

reconnaîtrait. Il s'essaye cependant à des coups de départ, de faux départs puisque les parents, attendris par l'extrême dénuement de leur petit, le soutiennent quelque peu à la base, en finançant nourriture et logement. Tout cela maintient, bien entendu, le circuit de la dépendance.

Quant à la place à prendre dans l'avenir, rien de sérieux ne se présente. C'est l'entreprise qui offre les emplois. Ici, pour beaucoup, il y a saturation des places. Le jeune est sans expérience et on lui demande de repasser quand il en aura. C'est plutôt kafkaïen mais c'est comme ça. Alors, il se confine dans les espaces de l'enfance, dans l'attente sans espoir que cela se passe ou que quelque chose qui le concerne advienne à lui, tout d'un coup, comme cela. Ce n'est pas pour rien qu'il bascule dans une léthargie et s'étirole dans une déprime parfois à en mourir. Le temps de la place à prendre devient indéfini, bloquant, à sa source, toute possibilité de projet. Projet pour quoi faire ? Puisque dans l'espace et le temps ne s'offre aucune place.

Autrefois, cela ne se passait pas comme cela. Tout était (trop) réglé à l'avance. On disait au jeune que s'il travaillait assez, il aurait une bonne place..., sa place. On le lui dit encore peut-être aujourd'hui... mais c'est plus pour éviter la descente sociale. Et celui-ci se rend très vite compte que cela ne sert à rien de rêver car il n'y a plus de terre promise.

Voilà, dans les grandes lignes, la situation que le jeune adulte traverse. Comment peut-on imaginer qu'il la traverse intact, très subjectivement centré sur des problèmes identificatoires, à l'œuvre dans un espace psychique intouchable par ce type d'altérité ? Comment imaginer que les retombées de cette situation touchant si gravement à son existence ne rejaillissent pas sur lui et qu'il s'en sorte indemne ? C'est croire trop facilement au dicton : il faut que jeunesse se passe...

Car justement, elle n'est pas en train de passer... parce que le sujet reste dans la passe.

Narcisse est, certes, en panne de construction interne. Il semblerait avoir problème du côté de l'Idéal du Moi. La symbolique paternelle, ayant perdu de son ascendance, ne peut plus figurer l'Interdit ni fixer les limites. Et Narcisse angoisse, par faute de repères, d'être ainsi confondu... dans les béances de l'être.

En rester sur ce seul terrain pour l'analyse, cependant, ne suffit

pas. On occulte alors des questions de fond. Car, pourquoi Narcisse ne s'en sort-il pas ? Pourquoi reste-t-il dans le jeu de ses images ? Est-ce seulement, de par sa structure propre, agissant comme un destin implacable ? Ou bien révèle-t-il, par ses jeux d'errance et de signifiante, l'impuissance d'une structure sociale à assurer le passage... entre jouissance et loi ?

Ce qui marque Narcisse essentiellement, c'est qu'il est, dans la structure sociale, en manque d'une place, la sienne, la place qu'il pourrait détenir en son nom. Cela ne veut pas dire qu'il est hors de toute place. Tout système a, en effet, ses modes d'inclusion et, par là même, ses modes de régulation.

Sous la pression des nouvelles exigences, les institutions s'adaptent. Elles reconvertisent leurs formes, leur style d'existence et leur mode de fonctionnement en remaniant les dispositifs organisationnels, symboliques et imaginaires dans la direction nécessaire à leur reproduction. Le pouvoir, pour ne pas lâcher prise, transforme les rapports d'autorité en rapports d'influence sur fond de séduction, séduction qui a pour effet la scission dans laquelle le sujet « se retrouve divisé d'avec soi-même » (Lyotard, 1980).

\* On se trouve ici dans les lieux « du vertige, de l'éclipse, de l'apparition et de la disparition, du scintillement de l'être » (Baudrillard, 1987).

En créant ce type de rapport, les institutions abandonnent en même temps leur socle et ce qui en constituait le fondement. Elles ne sont plus porteuses de la pérennité du Lien et du Sens. Et les positions auxquelles elles renvoient le jeune adulte sont essentiellement, à défaut d'une place assurée et assumée, des positions d'inclusion capturant le sujet dans les pièges d'une relation imaginaire et fusionnelle, pièges qui vont affecter les mécanismes de renforcement du « Moi » et, par là même, de mise en place du « Je ».

Ainsi l'institution scolaire, en interdisant des lieux de pouvoir et de parole, maintient son emprise, sur base d'évidement du sujet. Le jeune adulte n'a rien à dire parce qu'aucun lieu ne lui est donné pour se dire. Il colle alors, absent à lui-même, à l'image que lui renvoie l'institution, celle d'un sujet morcelé par les déterritorialisations successives, ordonnées par les lois du politico-décisionnel, signe de la domination moderne.

Quant aux espaces familiaux, ils fonctionnent comme des espaces d'emprise, non seulement parce qu'il y a faille de la symbolique

paternelle parallèlement à l'avènement de la prégnance d'un monde maternel, mais aussi parce que, sur le plan social, la famille étant réellement privée de pouvoir, n'a plus pour survivre qu'à retenir, par des liens relationnels puissants, l'enfant qu'elle surinvestit. D'objet économique qu'il était auparavant, celui-ci devient le bel objet... narcissique.

Narcisse, souffrant déjà d'une confusion quant à sa place, a donc beaucoup à faire pour se dépêtrer de ce lien-là...

Alors, il part, revient, tente des échappées hors de ces points glauques, invente des espaces hors du quotidien, d'autant qu'il n'a pas non plus de place à venir.

Car, sous le choc des déraillements d'un système productif et économique en mutation — et aujourd'hui en crise —, les conditions de la maîtrise d'une place dans le monde « adulte » se détériorent, annulant toute la dimension structurante d'un passage tendu vers l'avenir.

Aussi, sujet en manque de sujet fixe, Narcisse ne peut que dévoiler les vacillements de l'incertitude. Il ne peut qu'exprimer l'indécidable réalité, dans des jeux de circulation, d'apparition et de disparition, où vont venir s'inscrire, dans le même mouvement, les métaphores contradictoires d'un sujet en fluctuance.

Le personnage fragile s'étaye, au creux de l'instant, dans les failles de l'éphémère, étayage qui témoigne qu'il est habité par l'incertitude de l'être et qui renforce l'instabilité inévitable de celui qui est, par le social, assigné à l'incertitude. Inversement, face à cette assignation, la consistance du moi devient problématique. Narcisse bascule entre le vide et les images, entre le désir de se dissoudre et celui de faire la preuve de son existence. Dépourvu de la permanence de l'être, sans accès à l'Unité, qui pourrait l'orienter, il ne peut soutenir une identité que, pourtant, il cherche à établir. L'incertitude d'existence produit une identité qui se consume dans ses oscillations. La position de la subjectivité relevant des processus psychiques s'inscrit ici dans les modulations d'une autre logique.

## La place impossible

*// rêve de grandes expéditions qui le mèneraient en Orénoque, au Mustang, au Rio Negro ou au Crédit municipal de la place Pereire : c'est ainsi qu'il délimite son avenir quelque part entre le zéro et l'infini.*

*Il joue au tennis par passion, au Nintendo par obligation...*

*La mère sur l'œil, le regard buté, le jeune résume sa vie par son apparence. Question d'attitude.*

*Il parle également un langage souvent étonnant.*

*Les mains dans les poches, le jeune de notre génération laisse percer son angoisse de finir « dans la zone » entre des clochards intoxiqués à la colle et sa peur d'hériter de Mai 68.*

*La politique, il ne connaît pas. Par contre le chômage, la guerre, le sida, l'échec scolaire, il en entend parler dès qu'il se lève. L'obsession des études...*

*Parfois, disent certains, on est tellement stressé qu'on devient boulimique ou anorexique. On fume trop, on prend des tranquillisants et parfois, dans les cas extrêmes, on tente de se suicider. En règle générale, on se sent mal, on est confus...*

*Il n'est donc pas étonnant que les jeunes n'aient pas vraiment envie de grandir trop vite. D'un côté, paradoxalement, ils se prennent pour des adultes et, d'un autre, ils se complaisent à rester de plus en plus longtemps chez leurs parents.*

*Cela à cause de l'image négative que leur donne quotidiennement la société.*

*Où sont donc passés leurs idoles, leurs modèles, leurs références ? Jeunesse cherche idéal désespérément ! (Texte écrit par Cathy et Olivia. Atelier de recherche)*

Il y a des processus sociaux qui situent la place du sujet dans le social.

Il y a des processus psychiques qui situent l'individu au cœur même de sa subjectivité dans un rapport à la place qui lui est assignée.

Il y a, pour tout individu, une nécessité essentielle de se positionner en sujet de sa vie et de son histoire.

Les jeux d'errance et de signifiante du jeune adulte renvoient à la

structuration narcissique et sont une réponse à un Impossible qui se situe à plusieurs niveaux, à celui du corps, du psychisme, au niveau de la Loi, de la société, au niveau de la famille, du plaisir, des affects, du Transcendant, de l'Autre et des autres... La pluralité de ces niveaux révèle la complexité de la question. Aucun de ces niveaux, pris isolément, ne peut cerner le problème.

On peut ajouter que les jeunes ont besoin d'une forme de passage pour devenir adultes. Classiquement, ce passage se marquait à travers les rites initiatiques ou à travers la transgression.

Les rites initiatiques ont depuis longtemps disparu.

La transgression a perdu de son mordant. Le Père est déjà mort. Et les jeunes sont trop occupés à faire la preuve de leur existence.

Les jeux d'errance et de signifiante témoignent de cette impuissance à détenir une place dans le présent comme dans l'avenir parce qu'on ignore, du fait du mouvement d'insignifiante assez global, comment on va pouvoir traverser la vie et quand on va pouvoir se dire et exister dans un lieu qui puisse enfin lier.

Car, ce qui est essentiellement en cause aujourd'hui, c'est, pour diverses raisons, une impuissance à prendre place d'adulte, c'est-à-dire à cesser d'être objet pour être sujet.

Le devenir-sujet exige une inscription sociale, une inscription dans une place définie dans et par les rapports sociaux, rapports soumis aux lois socio-historiques et à la logique interne de leur propre développement.

Mais le devenir-sujet exige également une inscription subjective, dans la position d'un « Je », soumise, au travers du jeu des identifications, à un travail d'élaboration et de maîtrise des processus psychiques.

Marquée par le sceau de l'histoire individuelle, institutionnelle, groupale et sociale, la place du jeune adulte dans le social se trouve à l'intersection des deux logiques, logique qui renvoie le devenir-sujet à l'Impossible.

Impossible d'une inscription sociale. Impossible d'une inscription subjective.

Ainsi, dès l'origine, le jeune adulte est déjà confronté à la question de l'origine. Le lien à la lignée est — sinon rompu — extrêmement ténu. Cela se traduit, entre autres, par l'érosion des grandes représentations d'autrefois qui en assuraient le fondement. Ainsi, les figures de l'« Ancêtre », du « Pater familias » tombent en

désuétude. Le jeune n'a plus à se battre pour occuper la place du père puisque celle-ci n'a déjà plus de place ou n'est plus à sa place. Il y a vacance d'une place et celle-ci n'est plus à prendre. Il ne reste plus alors qu'à stagner dans les méandres de l'enfance.

La chute du père est fonction d'une histoire sociale, complexe et compliquée. On peut néanmoins rappeler la contrainte des mutations économiques et politiques, entraînant comme élément déterminant la perte par la famille de sa fonction sociale et la réduction de son mode d'existence et de transmission au champ du privé et de l'intime, la perte de l'unité et de la pérennité des liens du couple avec les ruptures et les nouvelles combinaisons, l'éclatement des rôles traditionnels, tous ces processus ouvrant les places à des permutations multiples et indéfinies puisque non transcendées par le Référent-garant.

C'est une question de fond qui est ici soulevée : celle qui a trait au père en tant que représentant de la Loi, Loi qui se soutient de l'interdit de l'in-distinction. Ce qui renvoie à ce que Freud énonçait comme conditions structurelles de la subjectivité, à savoir « le complexe de castration » et l'« interdit de l'inceste ».

Comment le jeune adulte peut-il alors prendre sa place, si la place réservée au père dans le social se dissout dans l'in-signifiante et la confusion des places<sup>2</sup> ?

Qui peut alors faire encore fonction de lieu-tenance ? Qui peut encore être le garant du lien ?

Le père déchu, sans pouvoir bien défini, très souvent absent quant à sa fonction spécifique auprès de l'enfant, privé de sa puissance de transmission (d'un métier, d'une valeur, d'une place...) ne peut plus offrir — ou alors difficilement — l'image d'une symbolique paternelle, à laquelle pourrait venir s'accrocher et s'arrimer le travail psychique de la structuration de la subjectivité.

Dès lors, les conflits de base se maintiennent. Leur évolution stagne et leur dépassement devient incertain. La libido flottante oscille entre les images du Moi idéal. L'instance de l'Idéal du Moi (sous-tendue par la symbolique paternelle) ne peut se mettre en

2. Confusion d'autant plus marquée que l'adulte qui ne peut plus marquer sa place a tendance à s'identifier au modèle séduisant que lui offre l'adolescent. Identification d'autant plus facile qu'elle est soutenue par l'idéologie du moment, idéologie fortement imprégnée par l'adolescentisme.

place. Le jeu des identifications reste alors instable et aléatoire, drainant cependant la dynamique du sujet dans le mouvement d'une recherche de signifiante. Il s'agirait ici d'une inscription de la subjectivité mettant en jeu une position de la symbolique qui relèverait de l'identification primaire à un père-mère avec ce que celle-ci suppose d'in-distinction et d'in-différenciation. Inscription qui renvoie, en ce lieu, à l'Impossible du sujet, mais qui, cependant, du fait même de sa mouvance, garantit son assomption fragile certes mais inéluctable au monde de l'Œdipe.

N'empêche que Narcisse traîne longtemps son errance et sa souffrance d'autant que le processus de la déchéance du père est renforcé par le lien d'emprise exercé par la famille fusionnelle où la mère, devenue le centre primordial, fonctionne souvent comme piège à miroir, comme piège à regard. Du reste, le lien mère-fille (et peut-être mère-fils ?) semble devenir, signe des transformations modernes, l'axe principal d'articulation de l'institution familiale.

De ce lien fusionnel, il est difficile de se dégager, non seulement parce qu'il met en jeu, sur l'axe psychique, des mécanismes d'enfermement qui relèvent du primaire et de l'archaïque (l'engluance affective car la mère sans père devient fantasmatiquement collante, l'encerclement du spéculaire où l'enfant n'est qu'un bel objet pour les yeux de la mère) mais parce que la famille, sur le plan de la quotidienneté, ne peut que difficilement le lâcher. Car, sans lui, que reste-t-il à l'institution familiale<sup>3</sup> ?

Le home donc se transforme. Il est moins qu'autrefois le lieu exclusif, géré selon les rythmes de l'organisation parentale. Résultante : la maison devient extrêmement vivable pour le jeune qui, cependant malgré tout, tendu vers l'ailleurs du devenir, sait qu'il n'est pas chez lui.

Il a, bien souvent, sa chambre personnalisée avec des objets choisis par lui. Mais cette chambre respire les odeurs de l'enfance. Ce qui fait que, si même il s'y traîne, ce lieu (sa chambre, la maison des parents...) il ne l'habite pas. L'habitat n'a pas fonction

3. La famille a perdu non seulement sa fonction de gestion et de transmission du patrimoine mais aussi sa fonction en tant qu'instance de socialisation, les jeunes étant pris de plus en plus tôt en charge par les structures collectives, telle la crèche, l'école, les centres de loisirs... et par les structures relationnelles tel le groupe de pairs.

d'étayage. Et lorsque, dans une crise de rupture, il décide de partir, les dés sont pipés au départ si bien que le nouveau lieu, il ne l'investit pas non plus. Car il se sent menacé. Et ce qui le menace essentiellement, c'est la précarité de l'existence (il n'a pas de place dans le monde économique), l'impossibilité d'investir un lieu (faute aussi d'argent), l'ennui et la solitude..., solitude de la relation. Cela vaut aussi pour les bébés-couples trop occupés à se débattre pour délier les liens de similarité qui les relient, au point d'en oublier, dans leur recherche d'indépendance, que l'autre existe encore.

Il ne faut pas non plus perdre de vue le fait que le jeune est extrêmement occupé par les études, mais aussi par les petits boulots, le retour chez les parents le week-end pour faire mainmise sur le frigo, toutes ces techniques artisanales de survie ne permettant pas vraiment la prise de distance et d'autonomie si bien qu'il y a souvent retour pour s'enfouir dans la maison d'origine. Et le lien, qui retient à l'enfance, ne peut, encore cette fois, se briser.

Parfois, le jeune bascule ailleurs. Il erre dans une instabilité économique, de piaule en piaule puisque aucune d'entre elles n'est investie et ne le retient. La chambre qu'on loue ne peut être un lieu ouvert sur la vie sociale. Elle ne peut être, pour lui, l'indicateur d'une position puisqu'il est, dans les rapports sociaux, hors place. Elle fonctionne plutôt comme un refuge où on s'enroule sur soi infiniment. Ce qui fait qu'il finit par craquer. Et il prend alors le chemin du retour.

Car ce lieu où on s'enroule sur soi, s'il renvoie à la solitude hors social, renvoie aussi à l'angoisse d'une autre solitude, psychique cette fois : celle du naître à soi avec ce qui s'y exige essentiellement, à savoir être séparé et se séparer.

Angoisse insurmontable à l'intérieur d'un lien fusionnel car le risque est grand de s'y laisser amputer, faute de n'avoir pu se détacher... d'où cette impuissance à être dans la solitude vivante, celle que l'on peut supporter parce que l'on a intériorisé l'absence.

Cette fusion et confusion des places va venir aussi marquer de son empreinte la relation à l'autre. L'autre est ce dont on ne peut se séparer. On est accro aux copains et les copains sont accros. On vit auprès des autres, arimé à eux dans une relation narcissique, et le maintien de l'identité ne dépendra que du reflet que les autres donnent de soi. On ne peut donc prendre le risque de rompre ce cercle quelque peu infernal parce que ce serait alors — faute d'un

ailleurs aussi — une solitude implacable sans aucun miroir pour y lire sa reconnaissance.

Quant à l'autre sexe, il fonctionne rarement comme pôle idéal d'un amour idéal, où l'autre capterait en moi ce qu'il y a de meilleur (que moi) (pôle de l'idéal du Moi).

La place de l'autre est elle-même trop confuse pour s'inscrire sur ce registre-là. Alors, c'est le jeu des sexes, jeu polymorphe de l'enfance, sans place, sans sens, sans distance où l'autre est capturé (et me capture) plutôt qu'aimé<sup>4</sup>. Avec quelquefois des prises de distance abruptes pour sortir de l'engluance : un interdit, une mise à distance, une tension extrême vers un pôle extérieur où la présence de l'autre n'existe plus, une rupture, un retour dans la maison maternelle.

Cette difficulté à se dégager du lien fusionnel est d'autant plus forte que le jeune n'est pas assuré d'une place pour se dire dans le présent et dans le devenir. Car si l'espace social se rétracte, faute de place, le temps, lui, faute d'avenir, s'éternise...

L'ordre productif, selon la logique de rentabilité et de maîtrise qui l'anime, s'approprie le territoire et le droit de distribuer les places si bien que beaucoup — et surtout les jeunes — du fait de la crise qui sature les espaces, trouvent aujourd'hui les lieux occupés, ces lieux qui pourraient les faire être et exister... Il ne leur reste rien... pas même de quoi se pro-jeter dans une place à-venir puisque l'exclusion est déjà là, à l'avance. Le jeune adulte découvre, alors même qu'on lui enjoint de quitter la sécurité familiale, que l'espace social ne lui appartient pas, et qu'il est, lui, hors circuit économique. Ce qui peut avoir des rebondissements certains sur différents registres tels que le rapport à l'argent, pour ne prendre que cet exemple, l'argent

4. A titre d'illustration, voici l'histoire d'une famille où il y avait un bébé-couple (19-21 ans). Ces jeunes ne se quittaient pas. Ils se collaient l'un à l'autre sur les divans. Ils ne sortaient plus à l'extérieur, enfermés sur eux-mêmes. Ils se parlaient rarement, aussi piégés dans leur propre engouement. Après un court essai de vie commune, ils se sont mariés. Ce fut une belle fête... Six mois après, ils divorçaient. Virginie, la jeune femme, s'est liée avec un homme beaucoup plus âgé dont elle était, selon ses dires, follement éprise. Le jeune homme vit actuellement avec Marie, une jeune femme de 4 ans son aînée, en instance de divorce. Marie a une petite fille âgée de 2 ans. Virginie a fait un enfant avec son nouvel amant. Le bébé a 1 an. Elle vit seule avec son enfant.

qui ne peut avoir valeur d'usage<sup>5</sup> et qui ne lui permet pas, dans la mesure où il ne peut le gérer dans le présent ni pour l'avenir<sup>6</sup>, de prendre place.

L'argent ne peut être ce « signifiant-maître du sujet en tant qu'il serait fixé, identifié, autonome de par la disponibilité dont il disposerait » (Rassial, 1990). Alors, cet argent, le jeune le consomme et, de ce fait, il s'y consomme, se laissant emporter par le flot discontinu des jouissances partielles, où il peut cependant à chaque fois, dans la possession fluide de l'objet, se métamorphoser en un « autre » : celui qui a... un blouson (de telle marque qui le marque ?), un Walkman, un produit son et vidéo<sup>7</sup>...

L'inclusion fonctionne. L'exclusion sociale, processus de non-reconnaissance de l'individu quant à la place qu'il devrait détenir, est compensée ici par un autre processus de reconnaissance : celle de l'individu consommant appartenant à la société de « consommation ».

Ce qui n'est pas négligeable puisque dans cette dynamique va venir se jouer essentiellement l'imaginaire de la consommation comme facteur d'identité, identité certes d'apparence tout en look, masque et marque d'appartenance, imaginaire du reste, partagé par le groupe de pairs dont le jeune ne peut se dissocier.

Ainsi, de par ces expédients, l'espace de la consommation fonctionne comme facteur d'anti-exclusion.

Mais, essentiellement, c'est le monde de l'emploi qui régit les places... Des places manquantes, fluides, peu disponibles, n'ayant strictement rien à voir avec le sens que le jeune adulte aimerait donner à son existence. Il n'a du reste aucune notion de ce que pourrait être la place idéale. Ce qui n'est pas étrange dans un univers

5. Au sens de l'économie capitaliste.

6. L'acte d'épargner, par exemple, demande une certaine disponibilité psychologique « qui consiste à sacrifier certaines possibilités immédiates en vue d'une satisfaction ultérieure ». Or, cette disponibilité est inconcevable « sans un certain degré de maîtrise sur son temps, permettant de concevoir les événements à l'avance et d'élaborer des projets » (Brebant, 1984, p. 56).

<7. Tendance à la métamorphose bien comprise du reste par la logique commerciale. Ainsi, dans la stratégie publicitaire, « la femme est invitée à se farder, non pas tant pour se masquer que pour jouer à être une autre » (Guyon, 1984, p. 108).

social où on confond « situation, place, argent, retraite avec identité et vie » (de la Robertie, 1992).

La place est impossible. Il y a impossibilité pour le sujet de s'y inscrire puisqu'elle ne s'articule pas sur le désir. De ce fait même, elle ne peut offrir de repères sur lesquels pourraient venir s'étayer les processus identificatoires si nécessaires, en ce moment de la vie, à l'élaboration subjective.

Il n'est donc pas surprenant que le jeune adulte ne sache plus où il en est, qu'il se voie souvent sombrer dans le vide et qu'il ne sache plus où ni comment exprimer sa demande. Tout cela ne soutient pas l'accès au sens symbolique et la construction d'une intériorité psychique. Narcisse reste alors accroché à lui-même, à ses images, à l'intérieur d'une subjectivité se perdant dans l'espace pré-cépien, ne pouvant s'articuler qu'à des pistes mouvantes et éphémères, vides d'une identité indécidable : le kaléidoscope de l'apparence, la pulsation de l'errance, la résonance d'un son, l'in-signifiance d'un tag, la mascarade d'un masque, l'appel d'un regard...

Cet accrochage cependant entraîne, dans la mouvance fragile d'une signifiante, le sujet hors de son vide. Ce qui lui permet tant soit peu de se dire, dans une pleine adaptabilité du reste à la logique sociale actuelle où la personne, pour survivre, apparaît, disparaît sous les masques d'une inscription sociale... impossible.

Impossibilité d'une inscription d'autant que le jeune est aussi impuissant à s'inscrire dans la continuité du temps. La vie est pour lui un flash, tout en instantané, sans durée.

Or, l'homme est un être-au-temps et le temps ne peut être, pour lui, confondu avec l'éternité. Sa vie s'enserme entre deux extrêmes, la naissance et la mort, qui font fonction de limite. En naissant, il naît au temps et c'est au travers du temps qu'il prend forme et structure son rapport à l'objet et au devenir dont le mouvement extrême est emporté par la mort.

Le temps pour le sujet prend forme au travers de structures mentales. Le rapport au temps pour le jeune adulte semblerait aujourd'hui également dominé par les problématiques pré-cépiennes, logiques temporelles primitives qui ne sont pas seulement tributaires des processus organisant la vie subjective.

Le temps, dans son existence, c'est le temps de l'accrochage à des repères flous, ponctuels parce que non intégrés dans une perspective

d'avenir, relançant cependant la mouvance d'une identité qui se cherche, se fonde, s'accroche, repart et, quelquefois, se perd.

Le rapport au temps assigné par les logiques sociales s'inscrit toujours dans le mouvement complexe de la quête du sens. Or, la discontinuité du temps, morcelé par les intérêts sociaux, ne permet pas — ou difficilement — sur l'axe psychique, l'organisation de la continuité temporelle, l'organisation d'un temps qui suppose l'intervalle et l'écart entre le moi et les objets. L'énergie reste alors en déliaison, sous l'emprise du processus primaire et du principe de plaisir, qui vont venir soutenir la labilité de l'investissement des traces, des signes, des déplacements.

Et par retour, la labilité de Narcisse ne peut s'investir dans la continuité d'un temps à l'intérieur d'un espace social, qui, du reste, quant à son fonctionnement, n'en exige pas tant.

Le jeune veut tout, tout de suite et immédiatement et aucun organisateur dans le collectif n'est là pour conforter, d'une manière stable, ce long travail d'élaboration qui consiste à atteindre un équilibre même provisoire entre l'expansion infinie du désir et les contraintes de l'interdit, travail qui permet au sujet d'abandonner la liberté de la toute-puissance narcissique et d'accéder à l'Œdipe.

Sans cet accès, Narcisse continuera à s'identifier et à se désidentifier aussi vite à une multitude contrastée de personnes ou de situations. Il se vit ainsi au travers d'identités partielles et éclatées, dans une pulsation synchrone aux aléas des mouvements pulsionnels.

Un des corollaires du morcellement de l'identité pourrait très bien être le sentiment d'indifférenciation exprimé dans le constant : « Je ne sais plus où j'en suis. »

Ainsi, sans projet d'avenir, le jeune se perd dans le temps qui passe et bascule dans l'inertie, quand il ne se laisse pas capturer par la valse des objets partiels, qui ont très souvent pour fonction de combler le vide.

La sécurité d'un rapport structurant à l'avenir n'est pas non plus garantie par l'institution scolaire et universitaire, pourtant censée le préparer. Car celle-ci procède sur base de sélection par paliers, par niveaux, par hiérarchie des disciplines et par diversification des filières si bien que le jeune ne peut se projeter. Sa vie ne sera là aussi qu'une suite de clivages successifs, des moments de passage au travers des savoirs dispensés par lesquels, du reste, il semble très peu concerné. Ce qui rend très inconsistants les repères identificatoires à

partir desquels il pourrait trouver matière à se repérer et à se structurer.

Ces savoirs qui lui semblent de peu d'utilité quant à la qualification professionnelle et sociale sont loin, en effet, de susciter des investissements affectifs et intellectuels<sup>8</sup>. On reste donc à l'école soit par obligation scolaire (si on n'a pas 16 ans) et parentale (les parents d'aujourd'hui ne lésinent pas sur les études), soit parce qu'elle est un lieu important de rencontre (les copains), soit parce qu'elle permet d'éviter la chute sociale ou, pis, l'entrée dans un monde marginal où plus rien ne contient puisque rien de l'espace ni du temps social n'y pénètre, même pas les rythmes du quotidien.

Dans l'univers scolaire géré de manière si strictement fonctionnelle, le jeune ne trouve ni pouvoir ni sens, puisque rien, au travers de cette gestion, ne peut lui donner sa place. Il est l'objet du pouvoir social et institutionnel. Pour être brillant ou tout simplement répondre au moule, il doit être sans parole et sans aspérité, injonction à laquelle il se soumet facilement, d'autant qu'il est déjà si difficile pour lui de trouver sa parole. Il est obligé d'in-différenciation, ce qui connecte parfaitement avec sa confusion psychique du moment. La boucle est bouclée. La séparation est impossible en l'absence d'un espace de médiation où le sujet, en parlant, pourrait rencontrer le discours de l'Autre. Ce circuit renforce les identités imaginaires où le sujet colle ici à l'image que lui renvoie l'institution qui s'érige en position de toute-puissance, sans Référent. Le circuit est clôturé et il est difficile — voire impossible — pour le sujet de s'y repérer en tant que sujet. Il est pris dans les impasses de la relation imaginaire oscillant entre le vide de l'anéantissement et le

8. Et cela, ce n'est pas seulement en raison de la fragilité psychologique. En effet, jusqu'aux années soixante, le rapport d'utilité « est donné par la rareté des diplômes », ce qui signifie que « la question de l'utilité des études ne se pose quasiment pas ». Car, « lorsqu'une société produit 6 à 12 % de bacheliers, la question du bac, de sa rentabilité scolaire ne se pose pas ». Il en est de même pour cet « âge heureux, celui des années soixante où est associée une explosion des diplômes qui est encore plus faible que l'explosion des emplois qualifiés offerts ». Ainsi, on comprend que dans ce contexte, « la question de l'utilité sociale du diplôme étant réglée » on pouvait avoir « un investissement relativement fort des intérêts intellectuels » (Dubet, 1992 p. 60). Nous n'en sommes plus là aujourd'hui : il y a désinvestissement massif. A ajouter à cette dévalorisation des diplômes, l'inadaptation de l'école à l'univers social et culturel des nouvelles populations (GFEN, 1986).

mouvement d'accrochage à des pôles d'émergence éphémères, et ce en fonction du jeu social de la prise et de la déprise que l'institution soutient et alimente, de par son mode de fonctionnement.

Et pourtant, c'est à ce mouvement même que s'arrime la recherche de signifiante. Car l'institution scolaire offre cependant une surface — certes réduite — d'inscription. En proposant ses réseaux, ses accès et ses sorties, elle met en jeu, même si ce n'est que dans un processus excessivement déstabilisateur, des repères identificatoires possibles. En situant sa fonction de passage, elle se constitue en espace de médiation où le sujet se dit dans la mouvance tendue vers un « ailleurs » qui pourrait enfin signifier. Mais à ce jeu, aux crêtes de l'informe, le sujet n'a pas toujours prise. Alors, c'est le retour sur soi, primaire, fusionnel... ou la descente vers les lieux de l'innommable.

### Les boucles du social et du psychique

Prendre place, quitter les lieux de l'enfance et ses dépendances, s'assumer en tant que sujet, telles sont les opérations qui, une fois maîtrisées, clôturent le cycle de l'adolescence.

Tout cela ne peut évidemment se mettre en place sans le travail de la subjectivation dans lequel va se dynamiser une économie des mouvements pulsionnels, narcissiques et identificatoires. Les entretiens cliniques et les travaux cités montrent que le destin de ces mouvements va s'organiser autour de l'inscription du sujet, inscription à la fois sur la scène sociale et subjective. La place assignée au sujet dans le social, avec ce qu'elle capture d'investissements et de contre-investissements, va tenir lieu d'espace interstitiel.

Cette place ne peut être conçue comme un lieu statique, un interface où viendraient s'accrocher d'un côté, des régulations sociales, propres à une époque spécifique, et de l'autre, des processus psychiques, éternels, universels, an-historiques, autocentrés sur eux-mêmes, propulsés selon les lois d'une logique intrinsèque.

Il faut plutôt voir en cette place un nœud où viennent s'étayer et se soutenir des flux interprocessuels (Pagès, 1981, 1993), le jeu des investissements et contre-investissements subjectifs, liés plus fondamentalement en cette période de la vie à la problématique d'une recherche d'identité et de quête de sens, et les mouvements du

collectif en ce qu'il gère essentiellement : les rapports de domination et de pouvoir qui situent l'individu dans l'ordre social.

C'est au croisement de ces processus, organisés chacun selon sa logique spécifique, que vont se définir les conditions d'énonciation. C'est à ce croisement que va prendre sens la place pour le sujet.

Quant aux opérations de liaison, elles ne sont pas simples. Elles supposent la place en tant qu'espace de médiation, espace structuré par la logique sociale qui règle la place du sujet dans l'ordre et en lequel viendra se relancer l'économie libidinale, organisatrice de la structuration du sujet.

La conjoncture sociale et économique, de par ses modes de régulation contribuant fortement à la déliaison de l'ensemble, vient imprégner la place dont elle organise l'arrière-fond.

Assigner le sujet à telle place ne relève pas cependant d'un conditionnement. Cela demande, en fait, des aménagements spécifiques. Ces aménagements vont relever, à un premier niveau, de la mise en circulation des processus identificatoires qui vont trouver en la place, par la médiation des différents repères mis en jeu, leur butée et leur étayage.

La logique à l'œuvre dans le social distribue les places de chacun. Pour le jeune adulte, elle fonctionne à l'exclusion. Dans la place assignée, le sujet ne peut venir se dire. Il y est délogé dans une déprivation de pouvoir.

L'exclusion, est, cependant, partiellement annulée, par le jeu, paradoxal mais nécessaire à l'ordre, d'une dynamique d'inclusion, capturant le sujet dans les rets d'une relation imaginaire et fusionnelle où celui-ci ne peut que coller à l'image que les différentes instances sociales lui renvoient en miroir.

C'est ainsi que l'ordre social actuel, par la médiation de la place entendue comme nœud interprocessuel, influe sur la structuration subjective du jeune adulte, structuration fragile, puisqu'à la base il y a, sous la pression pubertaire et sociale, crise et nécessité des remaniements identificatoires.

Mais si ces remaniements pour des raisons intrinsèques — liées par exemple à l'émergence prégnante d'un pôle maternel, fonctionnant en écho avec les failles ou l'absence d'une symbolique paternelle — restent instables et fragiles, l'explication ne peut en rester là. Car il y a en même temps et séparément des mécanismes sociaux

qui génèrent les identités mouvantes et qui contiennent ces identités dans l'ensemble social.

L'ordre des places assignées n'est ni éternel ni immuable. Il est fonction essentiellement de ce qui organise à une époque l'ordre économique, politique, idéologique et socio-symbolique.

Le système politico-décisionnel, système de gestion de l'époque moderne, adapté à l'expansion de la maîtrise capitaliste — aujourd'hui en crise — distribue les places mais ces places ne vont faire sens au sujet que dans la mesure où elles font fonction de repères sur lesquels vont venir s'étayer les processus d'identification.

C'est ainsi qu'il y a, par la médiation de la place, des rapports avec l'ordre, des rapports qui soutiennent l'identité.

Les pôles identificatoires sont devenus, sous l'effet des logiques sociales, flous, inconsistants, inexistant car les espaces qui les soutiennent et dans lesquels est inséré le jeune adulte sont des espaces par lesquels il est contenu mais qui ne le font pas être. Dès lors, ces pôles identificatoires sans arête ne peuvent plus générer un noyau identitaire stable. Seuls prédominent alors des processus de colmatage et de clivage... et une identité tout en patchwork qui, en quête d'un regard, ne peut se propulser que, sous l'inconsistance des figures et des masques, dans un jeu social qui, du reste, répond bien à ce mouvement puisqu'il n'y circule plus que des signes et des simulacres.

Et si, dans ce jeu, le sujet cherche à se poser, à ce jeu, aussi, il ne peut que coller.

C'est le conformisme. Le tour est joué.

L'individu, impuissant à s'opposer, est pacifié. L'ordre social est respecté. Sans turbulence. Sans risque surtout pour le sujet déjà fragilisé.

La boucle entre le social et le psychique est ici évidente. Car qui dit conformisme, dit parfaite adhérence. Adhérence qui ne peut se maintenir que sur fond d'inconsistance de noyau identitaire mais qui a son tour, par l'effet de coalescence qu'elle provoque, fait l'impasse sur toute possibilité, pour un tel noyau, de se solidifier.

On est ici au cœur même du processus de contrôle social post (moderne) qui, se signalant par la rupture avec le mode de contrainte disciplinaire, opte pour une manifestation moins rudimentaire mais plus insidieuse aussi. Car, au lieu de fonctionner sur base d'exigence

de soumission de l'individu à la règle avec comme corollaire, sur le plan psychique, le refoulement, il touche, avec le noyau des identifications, les processus primaires et archaïques.

Il ne faut pas cependant non plus oublier que ce processus s'est également originaire, à un moment, dans le déplacement accéléré de l'économie moderne qui a rendu inopérantes les réglementations anciennes, laissant un creux que la société n'a pu combler d'autant que tout cela recouvrait un phénomène plus large, celui de la rupture du lien et du sens, rupture introduite progressivement et se modulant sur le développement du capitalisme.

Globalement, la crise actuelle, dans tous ses réseaux en intrication, ne permet pas au jeune adulte de se situer dans le présent et le devenir. Sa vie n'est plus qu'un cheminement, par coupures discontinues, vers un horizon sans véritable ouverture. Le temps du devenir est devenu lui-même incertain.

Le jeune adulte n'a pas de place et cette absence de place bouleverse d'autres rapports : le rapport à l'autre, aux autres, à l'objet.

Les espaces modernes prêtent à la confusion, à l'indifférenciation et à la déliaison avec des points d'émergence, de territorialisation éphémère qui captent un moment le sujet sans pouvoir le retenir.

Dès lors, les identifications, n'ayant point de pôles stables auxquels se relier, restent labiles, instables, errantes et le sujet se signifie dans la mouvance où il se donne à voir, dans un jeu de prise et déprise, d'apparition et de disparition : au lieu de l'être, une éclipse de l'être... et mille façons de paraître.

Cette définition de l'identité est, pour le moins, fragile, car comme elle échappe à toute ascendance d'un référent intégrateur, porteur d'un essentiel, elle est menacée par là-même d'une déconstruction, voire d'une destruction pouvant amener le sujet au bord du vide.

Mais c'est aussi paradoxalement l'ouverture à tout ce qui n'est pas fixé encore, ouverture qui permet au sujet de se dire, tout en mouvance dans le passage afin de ne pas s'enliser dans une place lourde de son in-signifiante. Au lieu de l'essence, la légèreté de l'être...

C'est une ouverture à tout ce qui peut encore advenir et faire advenir le sujet à l'ordre du désir. Les jeux d'errance et de signifiante sont, en fait, une quête de sens, selon des procédures nouvelles, faites d'avancées fragiles dans un espace non maîtrisable

et dans un temps à-venir, rendu confus parce que souvent indéchiffrable.

Narcisse, confronté à une absence de place, ne peut que s'abandonner au mouvement de la pulsion qui l'entraîne, en briser un moment l'élan, osciller ailleurs, prendre un peu de distance pour ensuite rebondir... dans la mouvance pulsionnelle narcissique et les processus primaires.

Bien entendu, cette mouvance narcissique laisse aussi sa chance à l'ex-sistence du sujet et à l'émergence de sa parole. Car tant que le jeu des images n'est pas stoppé et qu'il s'accroche à une sémiotique, c'est preuve que le sujet cherche à se signifier.

Mais dans ces conditions, ce qui anime essentiellement, pour Narcisse, sa quête de sens, dans ces lieux et structures qui se remanient sans arrêt, c'est bien plus de déjouer les pièges qui le captivent que de maîtriser une organisation idéale. C'est au travers de cette inquiétude que vont s'ébaucher les investissements partiels et les accrochages inconstants chez celui dont on dit souvent qu'il est dans l'absence du désir<sup>9</sup>.

Le problème de Narcisse n'est pas tant de trouver une unité d'être, une essence, une cérébralité rigide construite à coups de névroses que d'avoir le droit à l'existence, à une existence séparée, à une identité subjective et sexuelle. Les jeux d'errance et de signifiante, à un second niveau, tiennent lieu ici de défense contre l'indifférenciation et le morcellement qui s'originent et s'étayent dans la confusion des places et l'exclusion des lieux.

Ici, l'ordre social réveille une menace très ancienne, celle de l'angoisse originelle, celle du « danger de disparaître dans l'autre et de désirer cette disparition, cette mort psychique face à quoi l'être enfantin et fragile inventera n'importe quoi pour y échapper » (McDougall, 1978).

Ainsi, dans ces jeux fluctuants et aléatoires se trouve écarté le danger souvent frôlé de se perdre dans le magma informe de l'indifférencié. Le droit d'accès au désir se trouve ainsi préservé.

Cela, les paroles des jeunes semblent particulièrement l'illustrer. Les scansionnements entre espace familial et espace du dehors, la musique,

. 9. Cela pourrait du reste inciter à se demander si cette délocalisation perpétuelle ne signe pas la fin de la représentation en tant qu'espace fondateur du sens.

le voyage, sont, en fait, des inventions d'un autre espace dont la dynamique est celle d'une recherche de place, dans un lieu mythique où ce qui circulerait, ce serait le sujet.

Chez les jeunes, le désir de « s'en sortir » est toujours exprimé comme si leur univers quotidien les enserrait dans des espaces glauques (ça me prend la tête est, chez eux, une expression-clé). S'en sortir pour un moment. De quoi échapper à l'abîme de l'être. De quoi avancer quelque peu. Avant de revenir ou de repartir vers d'autres objets ou d'autres pistes tout aussi inconsistantes mais qui pourront relancer le désir. Et construire dans des expériences de rechange peu à peu une position... légère, fluide, tout en surface, déliée... tout en accord avec la déliaison sociale qui rejette, de non-lieu en non-lieu, l'émergence possible de la demande.

C'est aussi une façon d'échapper à l'enfermement dans un social fantasmé comme un magma confus ou un dedans à tiroirs..., ce qui n'est pas uniquement un fantasme<sup>10</sup>. Il faut alors, sous peine d'un retour à la mère archaïque, toujours passer, surtout ne pas s'arrêter, décoller pour garder vivante cette pulsation au cœur de l'être... qui est le manque à être.

Cet espace où Narcisse cherche à se dire est parfois d'une importance cruciale. C'est alors un espace de médiation, un espace transitionnel<sup>u</sup> entre le Je imaginaire et sa transcription dans le social, qui peut permettre alors « au rêve non point de se réaliser dans une réalité mouvante mais de s'élaborer en une création qui porte témoignage du rêve de l'inconscient, de la parole et de la réalité » (de la Robertie, 1992) et d'ouvrir quelque peu le sujet à son identité.

Ainsi, si les jeux d'errance et de signifiante sont bien à un premier niveau la marque d'un travail psychique soutenu par des processus d'identification qui ne trouvent point d'ancrage, faute de référent stable que la place assignée dans le social ne peut plus étayer, ils dévoilent à un second niveau une intrication du social et du psychique beaucoup plus complexe.

Cette liaison, nouant une confusion de la place dans le temps et

10. Rien d'étonnant à cela dans un monde où les places sont prises « dans un système de pouvoir, de codification et de normalisation ». L'errance rend alors « inopérante [la] captation [des jeunes] par les dispositifs institutionnels mis en place » (Blondel, 1992, p. 76).

11. Au sens de D.W. Winnicott (1973).

dans l'espace, générée et entretenue par les différentes instances sociales et une structure psychique lacunaire et fragile, renvoie à l'Impossible de la séparation et à son angoisse.

Sur ce registre, l'urgence n'est plus de se dire dans un Nom (un non) pour signifier le sens. Narcisse n'en est pas là. Il doit avant tout attester de son existence. A preuve, pour ne prendre qu'un exemple, les tags récents sur les murs et dans les métros. Alors que la génération précédente disait : « J'existe, je m'appelle Untel », dans des graffiti qui avaient « une charge de sens quoique presque allégorique : celle du nom », la génération actuelle s'exprime dans des graffiti « purement graphiques et indéchiffrables ». Ces graffiti disent toujours implicitement « J'existe » mais simultanément : « Je n'ai pas de nom, je n'ai pas de sens, je ne veux rien dire » (Baudrillard, 1987).

C'est cette angoisse de la non-existence qui va impulser les jeux de signifiante. Émerger du vide de l'indifférenciation, tisser des signes à ras même des mouvements pulsionnels, inventer des espaces, clignoter dans les tissus de l'apparence, rester dans l'entre-deux comme le funambule sur son fil... pour conjurer un autre vide : celui de la séparation, de la solitude... et, au bout, de la mort.

Narcisse se recherche dans ses images. Ce qu'il demande, ce n'est pas un nom mais un regard, un regard qui le reconnaisse et qui le parle, un regard qui lui donne — puisque cela ne peut pas lui être donné autre part — au travers de sa propre valeur, sa place et l'assurance de sa propre existence.

Le maintien de l'image dans l'espace de la visibilité, cette machinerie d'apparence, ces éclipses dans l'oscillation et dans l'errance sont, en somme, des élaborations fragiles et archaïques qui vont dans le sens d'une consolidation du Moi et du Sujet face à la propension du social à saper à la base toute représentation de soi.

Pour ne pas mourir, Narcisse préfère simuler le faux. Or le faux viendrait « du fait que l'on n'arrive que rarement à s'identifier pleinement à [l']idéal : soit qu'il ne tient pas, soit qu'il est démolé, soit que Narcisse aidé par sa mère croit n'avoir pas besoin de lui parce qu'il l'est déjà [idéal pour sa mère] » (Kristeva, 1983).

Cette faille dans l'identification renvoie aussi à la configuration des places dans l'espace social moderne. On peut supposer alors que Narcisse, pris dans cette faille, en défaut de pouvoir créer « une œuvre ou un objet idéalisé à aimer », « ce qui lui permettrait

« d'égaliser son idéal », va se fabriquer « un ersatz », et investir « au lieu du Phallus paternel » tel « pré-objet pré-œdipien (regard, oralité, analité, etc.) ». Ce processus n'est pas à sous-estimer car il est « nécessaire à toute idéalisation » à condition qu'il ne reste pas chez Narcisse « une butée » et qu'il y ait, par conséquent, une introjection « par déplacements des incorporats dans l'Edipe » (Kristeva, 1983).

Autrement, Narcisse aura beau scintiller, son éclat ne dévoilera... que le vide de sa position et de sa place.

### **Pour la complexité de l'écoute et de la rencontre**

Que peut faire le « psy » engagé dans le quotidien, quand un jeune vient lui confier la détresse du « que puis-je faire ? Je ne sais pas où j'en suis » ?

Que peut-il dire aux parents du jeune adulte, fatigués de voir celui-ci se traîner encore à 20 et 22 ans à la maison, sans but (du moins apparent) de se réapproprier sa propre vie, quand le symptôme n'est pas plus grave... comme celui par exemple de la toxicomanie ?

Demander au jeune — comme c'est la mode actuelle — de s'inscrire dans un projet et de se lier par un contrat ? Demande qui, du fait qu'elle s'institue, frôle la stéréotypie.

Accabler — comme certains — les parents d'anathèmes, enjoignant le père de montrer son autorité (qu'il n'a plus et ne peut plus avoir), culpabiliser les mères en leur disant que, sous prétexte de pseudo-autonomie, elles ont coincé leurs petits devenus grands dans un désert de solitude (de là, à les faire revenir à la maison, il n'y a qu'un pas selon la bonne vieille division du travail classique traditionnelle : les femmes au four, les hommes au moulin..., retour qui arrangerait bien la crise économique et sociale), exhorter les adultes à se sentir moins jeunes, et à s'aimer mieux, le tout en les priant de restaurer, dans leurs univers, Dieu et le religieux... ?

« L'idée psy ancrée dans Freud, c'est de maintenir en vie la psyché, c'est-à-dire l'âme, coûte que coûte. De la désembourber, de lui ouvrir les voies du changement, si mince soit-il, pourvu que cela prenne corps et rende possible une psyché non désertée, plus

irriguée par la vie, moins captive de ses réductions narcissiques » (Sibony, 1992).

Coûte que coûte, peut-être mais pas n'importe comment. Et surtout pas en promulguant, dans une nostalgie anachronique, le retour en arrière, de quoi se relier, en se sécurisant, au Bon-Sacré-Référent.

Il faut donc désembourber la psyché. Mais, pour ce faire, le « psy » devrait déjà commencer le travail par lui-même. Et s'ouvrir à ce qui se passe dans le monde, l'espace et le temps social, car dans ce monde, le sujet, lui, y est. C'est même ce qui lui permet d'exister, lui qui n'est ni pur esprit ni pure psyché.

S'ouvrir au monde ne notifie pas, bien entendu, adhérer, cadrer, coller avec le monde car le « psy » doit rester essentiellement cette ressource de la distance.

Encore faut-il aller voir dehors... Ou écouter le dehors qui imprègne les paroles de ceux qui viennent, parfois douloureusement, le rencontrer.

Cela suppose un remaniement assez complexe de la position d'écoute avec l'acceptation sous-jacente du fait qu'il n'existe pas qu'un regard.

Que cherchent-ils donc les jeunes Narcisses modernes quand ils viennent se confier au « psy » ?

Pour le savoir, revenons à leur souffrance et à leur jouissance aussi. On serait alors tenté de répondre qu'ils cherchent une certaine liberté de passer, qu'ils cherchent un certain passage pour y retrouver l'amorce d'un lien avec la Loi.

Le problème est donc d'une importance cruciale, car pour pouvoir passer, ils ont d'abord à faire la preuve de leur existence, la demande étant ici plus ou moins sous-tendue par la recherche de la représentation de soi qui renvoie « à la nécessité inéluctable de composer avec cette béance réelle qu'est l'altérité, et qui demande que ce qui est au-dehors vienne au-dedans, quelque part dans la psyché » (McDougall, 1978).

Mais cette recherche au travers de ce qu'ils éprouvent ou des conduites qu'ils mettent en jeu excède à chaque fois les lieux de l'intime pour porter la question de leur inscription dans le lien social, dans l'espace, le temps..., la relation à l'autre.

D'où la déduction pratique de la nécessité pour le psy, d'aller voir cela de plus près.

Non pas pour prendre une position de pouvoir ou de toute-puissance en se demandant si l'on va encore pouvoir étayer, « avec des significations structurantes », les figures de base, pierres angulaires des rituels, des transmissions et des processus d'identification. Ou bien alors si l'on va pouvoir « investir » autrement les enfants que « selon certaines modalités narcissiques », ce qui ne leur donne point de « place » pour leur devenir (Sirota, 1990/1).

Car ces questions et ces demandes relèvent de positions régressives et méconnaissent la logique évolutive des lois sociohistoriques et des lois de l'inconscient. Le passé est passé. Rien ne sert de rêver et d'élaborer des stratégies de renflouement à mettre en œuvre par les intellectuels experts et bien-pensants.

Mieux vaut avoir plus de modestie et prendre Narcisse où il en est. Pour l'aider à rompre avec la confusion qui le submerge et libérer ainsi la force du lien. Et le soutenir dans le tissage de son existence. Dans l'écoute de toutes les questions qui viennent à lui se poser, sans en occulter aucune dans une démarche réductrice qui arrange d'ailleurs certains.

Cela me fait penser à une requête que j'ai formulée dernièrement dans une école, pour essayer de trouver une solution à un problème que m'avait posé dans sa fragilité et un grave désarroi (tentative de suicide), Éliisa (16 ans), une adolescente de seconde. Elle voulait changer d'école parce qu'à P., disait-elle, elle ne pouvait plus supporter l'humiliation. Sa souffrance était si forte qu'elle était prête à tout abandonner pour ne pas y retourner. Elle y avait mûrement réfléchi et se disait que, si elle pouvait changer d'école, et aller à E. (où elle avait une copine qui aurait pu l'aider à surmonter ce passage difficile), elle ne serait pas prise dans ces images de honte et pourrait tenter de repartir d'un bon pied.

Bien entendu, je n'ai pas fonctionné tout de suite au ras de sa demande, étant avertie du leurre possible d'un projet de quitter la « mauvaise » école pour trouver le bon lycée, idéal et idéalisé parce que peut-être dépourvu de lois et d'obligations. J'ai donc, dans un premier temps, essayé de travailler avec Éliisa sa position. Elle verbalisa alors une faille du lien. Son prof d'italien, sur laquelle elle avait beaucoup investi<sup>12</sup>, parce qu'elle était belle, avec des grands yeux noirs et un look « très classe », ne l'aimait pas, disait-elle,

12. Il devait y avoir ici identification.

parce qu'elle lui avait donné une mauvaise note. Et cette absence d'amour (bien qu'elle ne me l'ait dit qu'à demi-mot), elle ne pouvait la supporter<sup>13</sup>. De plus, son humiliation renvoyait également à sa place dans le groupe. En effet, du fait que l'italien ne constituait que la troisième option, le groupe était réduit. Il n'y avait que sept élèves. Ce nombre restreint lui était intolérable, parce que, « quand tu es en état d'échec, on te voit trop... tu es trop soumise au regard ». J'ai interpellé également Éliisa sur l'épreuve de la réalité en essayant de lui faire prendre conscience que la vie sociale n'était pas toujours commode et qu'elle y aurait aussi à faire face à des situations humiliantes et conflictuelles. Éliisa acquiesça, me dit qu'elle comprenait très bien. Mais rien n'y fit. Elle ne pouvait actuellement dépasser son blocage. Elle persista donc dans son refus.

Pour tenter de sauver la mise, je décidai (parce qu'il y a l'avenir et que celui-ci peut-être sombre quand on quitte, à seize ans, l'école sans diplôme) d'essayer d'obtenir le transfert d'Éliisa à E. Pour des raisons liées à la situation, je me gardais de faire part de mon statut de psychologue. Le proviseur de E., une dame par ailleurs charmante, m'annonça tout de suite la couleur, et me dit « qu'elle n'avait plus de place », puis elle me conseilla, sans prendre, du reste, le temps d'analyser la demande, de faire soutenir Éliisa par un « psy ». La réponse a été, on doit le reconnaître, pour le moins facile car, que pouvait faire Éliisa avec le « psy », alors qu'on venait de l'exclure en toute bonne conscience, du « circuit social » ?

Un autre exemple de la difficulté, voire de l'échec d'un travail d'élaboration quand on ne tient pas compte de l'importance des situations sociales me revient à l'esprit.

Liliane a 22 ans. Elle travaille comme auxiliaire de puériculture dans une crèche de la banlieue parisienne. Elle souffre d'une forte dépression et se fait soigner en psychothérapie... Ce jour-là, la directrice de la crèche lui fait une remarque négative (mais justifiée) sur la qualité de son travail relationnel. Liliane répond avec colère et dépasse alors les limites de la bienséance. Le soir, elle raconte

13. Le cas d'Éliisa n'est pas unique. Il est de plus en plus fréquent de voir des adolescents « s'effondrer » après une mauvaise note... Dans bien des cas, la note insuffisante sera vécue comme une perte d'amour du professeur et non pas comme l'évaluation du travail accompli.

l'incident à son « psy » qui l'encourage en lui confirmant qu'elle a bien fait de « prendre son autonomie » en répondant à la direction.

Cet exemple montre bien le côté aberrant d'une réponse psy quand elle ne tient pas compte du social dans lequel les individus sont pris. Il y a là une injonction paradoxale du type : « tu dois/c'est impossible ». De plus, on peut imaginer le type de conflit qui aurait pu dégénérer si Liliane avait, forte de la bénédiction du psychologue, basculé dans la répétition. Cela n'aurait, certes, pu contribuer à améliorer sa fragilité dépressive du moment. On ne peut faire fi si facilement du travail professionnel. Car, en ce lieu, interviennent des rapports de force et des décisions qui peuvent entraîner un licenciement, lequel peut être porteur d'une détresse implacable, pour ceux qui sont, de plus, fragiles socialement.

Il faut donc prendre les jeunes adultes très au sérieux quand ils bavardent autour de leur place.

Ce qui signifie pouvoir mettre en jeu « des constructions socio-historiques, psychosociologiques et psychanalytiques avec les lieux et les dispositifs qui en relèvent et leur proposer ainsi des espaces transitionnels conteneurs pour remanier, réarticuler, étayer les identifications sur du sens, entre un avant et un après, entre un dehors et un dedans, entre des figures actuelles et des figures anciennes, relançant ainsi les dynamiques identificatoires adaptées à la postmodernité » (Sirota, 1990/1).

Tout en se souvenant que leur angoisse centrale c'est celle de l'anéantissement par le vide, ce vide que seule « l'illusion d'une identité personnelle peut éventuellement combler » (McDougall, 1978).

Alors, ne cherchons pas à leur donner de la consistance en les couvrant de sens psychologique et d'interprétations. Mais écoutons-les dans leur mouvance afin de les aider à construire leur espace propre, ce qui revient à les aider « à ne pas souffrir d'être de simples figurants dans leur vie, ou des éclats de corps morcelés emportés par le flux de leur plaisir ».

Les aider « à se dire et à s'écrire en espaces instables, ouverts, indécidables ». Même dans les espaces du tag. Quoi qu'il ne s'agisse pas ici de donner une place à leurs errances mais bien de déclencher un discours où le vide et le hors-lieu deviennent des éléments décisifs « d'un work in progress » (Kristeva, 1983).

Ce qui ne veut pas dire non plus enfermer Narcisse dans

l'imaginaire en attendant que les institutions l'intègrent car elles l'ont déjà, à leur profit, intégré.

Il y a plutôt urgence à analyser et à déconstruire la tendance psy à s'enfermer sur elle-même (pour survivre ?) et à envisager différemment le rapport du sujet aux institutions. Il s'agit alors de voir en ce rapport un rapport flottant de flux et de reflux interprocessuels, « une sorte de pulsion érotique qui tantôt investit les institutions pour qu'elles servent de support, tantôt reflue vers les individus pour les charger de soutenir presque seuls la question de l'être, du comment être » pour refluer à nouveau vers les institutions avant « de les désertier encore... dans un mouvement incessant » (Sibony, 1992).

Cette relation pourrait peut-être réussir à étayer ce lieu où Narcisse se vide.

# Bibliographie

## 1. Ouvrages

- ACCARDO A. (1983), *Initiation à la sociologie de l'illusionnisme social*, Paris, Le Mascaret.
- ALTHUSSER L. (1965), *Pour Marx*, Paris, Maspero.
- ALTHUSSER L. (1976), « Idéologie et appareils idéologiques d'État », in *Positions*, Paris, Éditions sociales, p. 67-125.
- ANZIEU D. (août 1987), Contribution au colloque sur la famille, in BRODEUR C, PELSSER R., TARRAB G. (1990), *La famille : l'individu-plus-un*, Marseille, Hommes et perspectives.
- APEL-MULLER P., JAUFFRET M. (1986), *Les enfants du siècle*, Paris, Messidor/Éditions sociales.
- ARDOINO J. (1986), « Des allant de soi pédagogiques à la conscientisation critique », in Préface à IMBERT F., *Pour une praxis pédagogique*, Paris, Matrice, p. V-LXV.
- AUBERT N., PAGÈS M. (1989), *Le stress professionnel*, Paris, Klincksieck.
- AULAGNIER P. (1975), « Le contrat narcissique », in *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF, p. 182-183.
- AULAGNIER P. (janvier 1988) « Le champ des possibles », conférence prononcée à l'AFPEP. Conférence non publiée, cit., in B. CHARLOT, E. BEAUTIER, J.-J. ROCHEX, *École et savoir dans les banlieues... et ailleurs* (1992, p. 118).
- BARDY G. (1993), *Génération galère : 8 millions de jeunes dans la tourmente*, Paris, Albin Michel.
- BAUDRILLARD J. (1976), *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard.
- BAUDRILLARD J. (1987), *L'autre par lui-même*, Paris, Galilée.
- BERCOFF-DEVILLE-SALOMON (1984), *Nous, le livre des possibilités*, Paris, Robert Laffont.
- BERTRAND M. et al. (1987), *Je. Sur l'individualité, approches pratiques/ouvertures marxistes*, Paris, Messidor/Éditions sociales.
- BLONDEL F. (1992), « Logiques institutionnelles et jeunes », in LESOURD S., *Adolescents dans la cité*, p. 73-78.

- BIDOU C. (1984), *Les aventuriers du quotidien*, Paris, PUF.
- BOUMARD P. (1978), *Un conseil de classe très ordinaire*, Paris, Stock.
- BOURDIEU P., PASSERON J.-C. (1964), *Les héritiers*, Paris, Éditions de Minuit.
- BOURDIEU P. (1972), *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz.
- BOURDIEU P., PASSERON J.-C. (1975), *La reproduction*, Paris, Éditions de Minuit.
- BOURDIEU P. (1979), *La distinction*, Paris, Éditions de Minuit.
- BREBANT B. (1984), *La pauvreté, un destin*, Paris, L'Harmattan.
- BRODEUR C., PELSSER R., TARRAB G. (1990), *La famille : l'individu-plus-un*, Marseille, Hommes et perspectives.
- BUZZATI D., *Le désert des Tartares*, Paris, Laffont.
- CASTORIADIS C. (1975), *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil.
- CHARLOT B., BAUTIER E., ROCHEX J.-L. (1992), *École et savoir dans les banlieues... et ailleurs*, Paris, Armand Colin.
- CHASSEGUET-SMIRGEL J. (1975), *L'idéal du Moi*, Paris, Tchou.
- CHAUVEL L. (1998), *Le destin des générations*, Paris, PUF.
- CLÔT Y. (1986), « Le social et l'individuel : au-delà du fétichisme », in GFEN, *L'orientation scolaire en question*, p. 145-149.
- CLÔT Y. (1987), « A l'école de l'adolescence, pour une approche matérialiste du symbolique », in BERTRAND M. et al., *Je. Sur l'individualité, approches pratiques/ouvertures marxistes*, p. 77-113.
- CYRULNIK B. (1993), *Les nourritures affectives*, Paris, Odile Jacob.
- DEBARBIEUX E. (1990), *La violence dans la classe*, Paris, ESF.
- DESCOMBES V. (1997), *L'inconscient malgré lui*, Paris, Éditions de Minuit.
- DUBAR C. (1987), *L'autre jeunesse*, Lille, Presse universitaire.
- DUBET F. (1992), « La pression d'apprendre : demande des adultes à l'adolescent », in LESOURD S., *Adolescents dans la cité*, p. 57-64.
- DUMONT L. (1983), *Essai sur l'individualisme*, Paris, Seuil.
- ENRIQUEZ E. (1987), « Le travail de mort dans les institutions », in KAËS R. et al., *L'institution et les institutions*, p. 62-94.
- FOUCAULT M. (1975), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- FREITAG M. (1986), *Dialectique et société*, t. 2, *Culture, pouvoir, contrôle*, Montréal, Saint-Martin.
- FREUD S. (1921), « Massenpsychologie und Ich-Analyse », in *Gesammelte Werke*, XIII, p. 71-161, trad. fr. COTET P. et al. (1983), « Psychologie des foules et analyse du Moi », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, p. 117-217.
- FREUD S. (1923), « Das Ich und das Es », in *Gesammelte Werke*, XIII, p. 235-289, trad. fr. LAPLANCHE J. (1983), « Le Moi et le ça », in *Essais de psychanalyse*, p. 219-275.
- GALLAND O., OBERTI M. (1996), *Les étudiants*, Paris, La Découverte.
- DEGAULEJAC V. (1987), *La névrose de classe*, Paris, Hommes et groupes.
- GFEN (1986), *L'orientation scolaire en question*, Paris, ESF.
- GIAMI A., BERTHIER F., GOSSELIN F. (1984), *Aimer ailleurs, aimer autrement*, Paris, GERAL-CSIS.
- GODARD F. (1986), « Cultures et modes de vie de génération en génération », in *Les jeunes et les autres*, présenté par A. PERCHERON, vol. 2, Vaucresson, Centre de recherche interdisciplinaire, p. 29-76.
- GUYON F. (1984), *La publicité n'affiche pas la couleur*, Paris, Denoël.
- HALL E.T. (1971), *La dimension cachée*, Paris, Seuil.
- HEGEL G.W.F., (1960), *La phénoménologie de l'esprit*, trad. fr. HYPPO-LITE J., Paris, Éditions de Minuit.
- HEIDEGGER M. (1972), *L'être et le temps*, Paris, Gallimard.
- HÉRITIER F., article « Famille », *Encyclopædia universalis*.
- KAËS R. et al. (1979), *Crise, rupture et dépassement*, Paris, Dunod.
- KAËS R. (1987), « Réalité psychique et souffrance dans les institutions », in KAËS et al., *L'institution et les institutions*, Paris, Dunod, p. 1-46.
- KRISTEVA J. et al. (1975), *La traversée des signes*, Paris, Seuil.
- KRISTEVA J. (1983), *Histoires d'amour*, Paris, Denoël.
- LASCH Ch. (1980), *Le complexe de Narcisse*, Paris, Laffont.
- LEMOINE-LUCCIONIE. (1976), *Partage des femmes*, Paris, Seuil.
- LESOURD S. (sous la direction de) (1992), *Adolescents dans la cité*, Paris, Eres.
- LIPOVETSKY G. (1983), *L'ère du vide*, Paris, Gallimard.
- LYOTARD J.-F. (1979), *La condition postmoderne*, Paris, Éditions de Minuit.
- LYOTARD J.-F. (1980), *Des dispositifs pulsionnels*, Paris, Christian Bourgois.
- MARX K. (1968 a), « Manuscrits de 1844 », in *Œuvres*, tome II.
- MARX K. (1968 b), *Œuvres*, tome II, Paris, Gallimard.
- MARX K. (1968 c), « Principe d'une critique de l'économie politique », in *Œuvres*, tome II.
- MARX K. (1997), *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Éditions sociales.
- MAYOL P. (1997), *Les enfants de la liberté*, Paris, L'Harmattan.
- MCDOUGALL J. (1978), *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard.
- MENDEL G. (1978), *La révolte contre le père*, Paris, Payot, 5<sup>e</sup> édition.
- MENDEL G. (1983), *54 millions d'individus sans appartenance*, Paris, R. Laffont.
- MITSCHERLICH A. (1969), *Vers la société sans pères*, Paris, Gallimard.

MONTRELAY M. (1977), *L'ombre et le nom*, Paris, Editions de Minuit.

MORIN E. (1980), « La méthode », t. 2, *La vie de la vie*, Paris, Seuil.

MORIN E. (1984), *Sociologie*, Paris, Fayard.

OLINDO-WEBER S. (1991), *La diagonale du suicidaire*, Paris, L'Harmattan.

PAGÈS M. *et al.* (1982), *L'emprise de l'organisation*, Paris, Desclée de Brouwer, 3<sup>e</sup> édition.

PAGÈS M. (1984), Séminaire « Méthode dialectique et identité du psychologue ».

PAGÈS M. (1987), « Avant-propos : rencontres dialectiques », in DE GAULEJAC V., *La névrose de classe*, p. 7-10.

PAGÈS M. (1989 a), « Illusion et désillusion professionnelles », in AUBERT N., PAGÈS M., *Le stress professionnel*, p. 203-257.

PAGÈS M. (1989 b), « Une conception dynamique et dialectique du stress » in AUBERT N., PAGÈS M., *Le stress professionnel*, p. 51-64.

PAGÈS M. (1993), *Psychothérapie et complexité*, Paris, Hommes et perspectives, Desclée de Brouwer.

PERCHERON A. (présenté par) (1986), *Les jeunes et les autres*, vol. 2, Vaucresson, Centre de recherche interdisciplinaire.

RASSIAL J.-J. (1990), *L'adolescent et le psychanalyste*, Paris, Rivages.

REVAULT D'ALLONNES C. (1984), Préface à GIAMI A., BERTHIER F., GOSSELIN F., *Aimer ailleurs. Aimer autrement*, p. 1-10.

RIESMAN D. (1964), *La foule solitaire*, Paris, Arthaud.

DE LA ROBERTIE J. (1992), « Les adolescents dans la cité... place interdite ?... », in LESOURD S., *Adolescents dans la cité*, p. 47-55.

ROUSSEL L., BOURGUIGNON O. (1976), *La famille après le mariage des enfants*, Paris, PUF.

SALOMÉ J. (1989), *Papa, maman, écoutez-moi vraiment*, Paris, Albin Michel.

SENNETT R. (1979), *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil.

SÈVE L. (1969), *Marxisme et théorie de la personnalité*, Paris, Éditions sociales.

SIBONY D. (1991), *Du vécu et de l'invivable*, Paris, Albin Michel.

SIBONY D. (1992), *Le peuple « psy »*, Paris, Balland.

VULBEAU A. (1992), « Les marques de l'inscription sociale », in LESOURD S., *Adolescents dans la cité*, p. 33-42.

WEIL P. (1986), *Et moi, émoi*, Paris, Les Éditions d'organisation.

WINNICOTT D.W. (1973), *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard.

## 2. Journaux, revues et périodiques

ANSART P. (mai-juin 1983), « Structures socio-affectives et désidentification », *Bulletin de psychologie*, « Psychologie clinique VI », tome XXXVI, 1982-1983, n° 360, 11-15, p. 499-501.

ANZIEU D. (printemps 1976), « L'enveloppe sonore du soi », *Nouvelle revue de psychanalyse*,<sup>^</sup> 13, p. 161-179.

ATTIAS-DONFUT C. (printemps 1996), « Jeunesse et conjugaison des temps », *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n° 1, p. 13-22.

BAUMIER A., DE LÉOTARD M.L. (8-14 janvier 1998), « Génération kangourou, 20-30 ans et toujours chez leurs parents », *L'Express*, n° 2427, p. 31-38.

BETBEDER M.C. (14 mai 1997), « Si possible ne pas perdre sa vie à la gagner », *Le Monde, Initiatives*, supplément du *Monde*, n° 16 265, p. 6.

BEZAT J.M. (juin 1998), « Des ouvriers de moins en moins nombreux », *Le Monde, Dossiers et Documents*, n° 266, p. 2.

CASTORIADIS C. (1990/1), « La crise du processus identificatoire », *Connexions*, n° 55, p. 123-135.

DELBERGHE M. (juin 1998), « Les études ne garantissent plus l'ascension sociale », *Le Monde, Dossiers et Documents*, n° 266, p. 3.

DEVILLECHABROLLE V., MONNOT C. (6 novembre 1990), « 15-20 ans, les pieds sur terre », *Le Monde*.

Dossier « Et les parents » (octobre 1993), *Psychologies*, n° 113, p. 38-39.

Enquête de l'Association pour faciliter l'insertion des jeunes diplômés, Afij (22-28 mai 1997), *Le Nouvel Observateur*, p. 96.

FAUCONNIER P. (5-11 septembre 1996), « Jeunes, la France des portes fermées », *Le Nouvel Observateur*.

FESTRAETS M., THIBAUD C. (6-12 août 1998), « Sexualité. Les femmes mènent la danse », *L'Express*, n° 2457, p. 34-39.

GALLAND O. (octobre-décembre 1990), « Un nouvel âge de la vie », *Revue française de sociologie*.

GALLAND O. (décembre 1996), *L'Étudiant*, p. 31.

HUGUET M. (mai-juin 1983), « Structure de sollicitation sociale et incidences subjectives », *Bulletin de psychologie*, « Psychologie clinique VI », tome XXXVI, 1982-1983, n° 360, 11-15, p. 511-515.

IMBERT F. (juin 1984), « Suture et médiation dans la relation pédagogique », *Pratiques déformation (analyses)*, n° 7, p. 73-81.

JAFFRE J. (4 septembre 1998), « Le système scolaire secrète l'insatisfaction de tous ses acteurs », *Le Monde*, p. 14.

KREMER P. (13 mars 1996), « Les diplômés demeurent payants sur le marché du travail », *Le Monde*, p. 11.

LARONCHE M. (juin 1998), « Le malaise des classes moyennes », *Le Monde, Dossiers et Documents*, n° 266, p. 2.

- LEBAUBE A. (14 mai 1997), « L'emploi des jeunes, au-delà des slogans », *Le Monde, Initiatives*, supplément du *Monde* n° 16265, p. 4.
- LECOURT E. (mai-juin 1983), « Le sonore et les limites du soi », *Bulletin de psychologie*, « Psychologie clinique VI, tome XXXVI, 1982-1983, n° 360, 11-15, p. 577-582.
- L'Expansion*, 11 janvier 1996.
- Le Monde*, 7-8 décembre 1997.
- LEPASTIER S. (1990), « Le sommeil de l'adolescent : aspects cliniques », *Annales psychiatriques*, V, n° 4, p. 332-334.
- MAUDUIT L. (juin 1998), « Accroissement de l'écart des revenus », *Le Monde, Dossiers et Documents*, n° 266, p. 3.
- MULLER M. (1<sup>er</sup>-7 septembre 1994), « Enquête sur les ados sans père », *Le Nouvel Observateur*, p. 10-16.
- NICOLAÏ A. (1990/1), « Identifications expérimentales et innovations sociales », *Connexions*, n° 55, p. 44-56.
- PAGES M. (avril-mai 1981), « Systèmes sociaux-mentaux », *Bulletin de psychologie*, tome XXXIV, 1980-1981, n° 350, 10-14, p. 589-601.
- PAGES M. (mai-juin 1983), « L'emprise », *Bulletin de psychologie*, « psychologie clinique VI », tome XXXVI, 1982-1983, n° 360, 11-15, p. 503-509.
- PALMADE J. (1990/1), « Postmodernité et fragilité identitaire », *Connexions*, n° 55, p. 7-28.
- PIOT O. (14 mai 1997), « 15-24 ans : attention aux statistiques », *Le Monde, Initiatives*, supplément du *Monde*, n° 16265, p. 7.
- RABANT C. (octobre 1968), « L'illusion pédagogique », *L'Inconscient*.
- ROSOLATO G. (printemps 1976), « Le narcissisme », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 13, p. 7-36.
- ROUSTANG G. (1990/1), « Primat de l'économique en question et devenir social », *Connexions*, n° 55, p. 101-108.
- SIROTA A. (1990/1), Colloque de l'ARIP, novembre 1989, *Connexions*, n° 55, p. 175-178.